

Hivernage

Gavron

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HIVERNAGE

LAURENCE
GAVRON

Éditions
DU MASQUE



HIVERNAGE

LAURENCE
GAVRON

Éditions
DU MASQUE

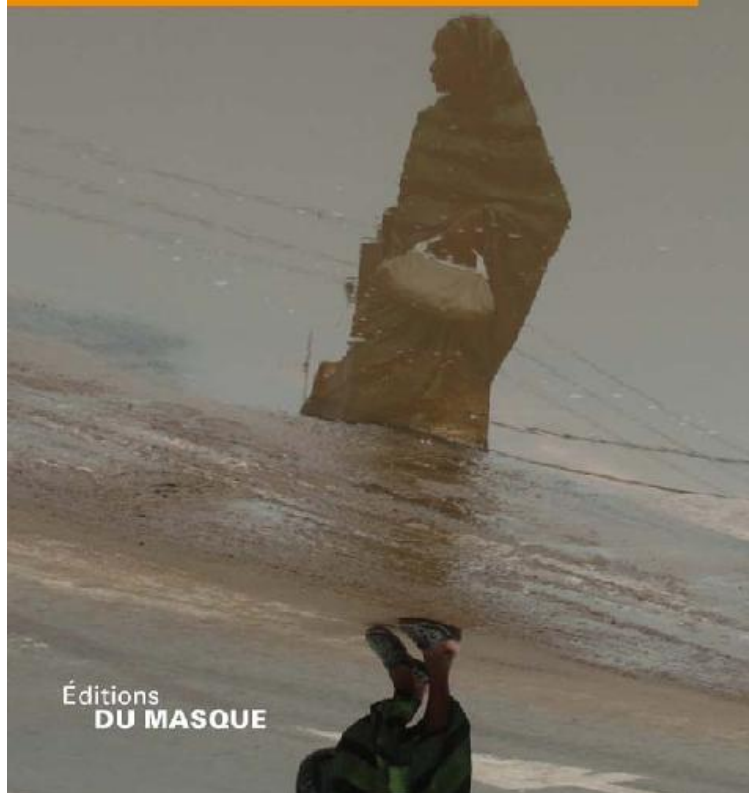


Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

Epigraphe

Prologue

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

© 2009, Éditions du Masque,
978-2-702-43556-4

DU MÊME AUTEUR

John Cassavettes, Laurence Gavron et Denis Lenoir, Éditions Rivages Cinéma, 1986.

Marabouts d'ficelle, collection Velours, Éditions Baleine-Le Seuil, 2000.

Boy Dakar, Éditions du Masque, 2008.

*« It's easy to remember, but so hard to forget. »
Billie Holiday*

*« Nous pouvons pardonner, mais jamais oublier. »
Tiken Jah Fakoly*

*Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé
serait tout à fait fortuite.*

www.lemasque.com

17, rue Jacob 75006 Paris

département des éditions Jean-Claude Lattès.

Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation, de représentation réservés pour tous pays.



Prologue

Un ciel d'hivernage trônait sur la ville en plein zénith. Un ciel bas et lourd, zébré de plusieurs couches de gris, gris anthracite, gris plus clair, un ciel maussade et délavé, un ciel moite qui sentait la pluie à venir.

Un escadron de mouches s'était retrouvé au coin de la rue 10 et de l'avenue Malick Sy, en plein cœur de la Médina, ces mouches qui envahissaient le pays durant les mois d'hivernage, noires et lourdes, repues des nombreuses ordures dont elles se nourrissaient et qu'elles trouvaient à profusion à Dakar.

Un sexe d'homme ensanglanté, arraché au corps auquel il appartenait, vaguement protégé par un mouchoir en papier, jeté dans le caniveau, était l'objet de leur convoitise.

La chose, encore tiède – l'odeur avait commencé à emposter les alentours –, avait été retrouvée par une bande d'ados qui traînaient dans le coin. D'abord apeurés, puis excités par leur trouvaille, ils avaient pensé, dans un premier temps, l'apporter au commis sariat. Mais en se remémorant les nombreux feuilletons et films de série B vus à la télé, ils avaient changé d'avis. Ne jamais toucher à une preuve, à cause des empreintes digitales bien sûr. Ils avaient donc décidé de se séparer en deux groupes. Moctar et Ablaye monteraient la garde autour de ce trophée sanguinolent dont ils ne doutaient pas une seconde qu'il ait de l'importance pour les flics, Djibril et Pape iraient en informer qui de droit au commissariat de la Médina.

Les bouffées pestilentielles, ainsi que leurs cris d'étonnement, leur excitation qu'ils ne pouvaient cacher, avaient ameuté les passants, badauds et habitants du quartier, qui entouraient désormais les jeunes gens. Chacun y allait de sa version, rivalisant d'imagination. Pour certains, il s'agissait d'une épouse jalouse, pour d'autres il était évident que ça ne pouvait qu'être l'œuvre d'esprits maléfiques coupeurs de sexes et mangeurs d'âmes.

Leocady avait toujours pensé que l'hivernage était la saison idéale pour faire l'amour. Qu'on l'appelle saison des pluies, sous d'autres cieux mousson, ici hivernage – ou *nawet* en wolof –, une chaleur embuée vous tombe dessus et vous enveloppe à la façon d'une chape, comme un manteau invisible de ouate, un halo de moiteur vous envahit et vous plonge dans un état semi-comateux, une torpeur indicible. La canicule freine tout, chaque mouvement est comme exécuté au ralenti, le moindre geste se décuple. Et une langueur fébrile vous rend indolent, vous pare d'une chaude mollesse qui peut devenir confortable et voluptueuse. Cet état est absolument inutile pour faire des courses, travailler, étudier, parler ou marcher. Mais il devient délicieux lorsqu'on se prélassse en se laissant porter par ce rythme si lent et voluptueux.

La seule évocation de ces émotions saisonnières et sensuelles fit sourire Leocady, léchant ses lèvres de sa langue coquine et paresseuse, allongée seule et nue sur son lit, le corps badigeonné de crème et de talc si bienfaisants après l'une des nombreuses douches de cette journée torride.

Elle se délassait en repensant à ce début d'après-midi si doux qu'elle avait passé avec Bokar dans cette chambre impersonnelle d'un hôtel du village de Ngor, aux confins de Dakar, dont la vue donnait sur la mer, derrière les palmiers du jardin, sur l'océan avec ses nombreux bateaux de plaisance et les pirogues motorisées qui faisaient sans cesse l'aller-retour vers l'île.

Le jour commençait à décliner pour faire place au *timis*, au crépuscule métallisé de cette soirée de septembre. Dans le ciel plombé par plusieurs journées étouffantes, l'orage menaçait. Le regard de Leocady fut attiré par un oiseau au plumage gris dont le bec, d'un bleu magnifique, était en train de se régaler d'une grenade qu'il avait réussi à ouvrir. Il picorait dans le rouge carmin, couleur de sang, des petites graines dont le jus coulait dans sa gorge et sur son corps entier, jetant de temps à autre un coup d'œil craintif aux deux énormes corbeaux perchés sur la cime d'un cocotier tout proche.

À côté du grenadier, le *neverdie* reposait majestueusement,

recouvert de petites feuilles d'un vert éclatant qui serviraient à cuisiner un *cere mbuum*. Les branches – remplies d'un liquide laiteux – tordues, enroulées, enchevêtrées du frangipanier, s'étaient ornées de minuscules fleurs blanches paraissant faites de velours. Un peu plus loin, au-dessus de la ville, la ronde des charognards avait repris, comme chaque jour à la même heure, tandis que les mouettes survolaient le port, s'interpellant de leurs cris aigus, plongeant parfois à la vue d'un poisson qui glissait à la surface de l'eau.

Son regard ayant fait le tour de la partie du jardin visible de la fenêtre, elle referma les yeux. Il lui semblait sentir le goût de la grenade comme si elle s'était transformée en cet oiseau glouton. Elle goûtait le jus rose qui pénétrait dans sa bouche, descendait le long de son palais avant d'atteindre la gorge. À l'intérieur de ce rêve dans lequel elle s'enfonçait peu à peu, Leocady mordait maintenant à pleines dents dans le fruit mûr gorgé de liquide au goût divin et dont les graines craquaient lorsqu'elles s'ouvraient entre ses dents et laissaient échapper cet élixir si tendre au palais.

Les branchages qui dansaient au soleil dessinaient comme une dentelle sur la porte, une frise alternant taches de soleil et d'ombre.

Vers quinze heures, Bokar était reparti au journal. Il s'était douché rapidement et avait enfilé son caftan et ses babouches. Arrivé à la porte, il avait pensé faire demi-tour jusqu'au lit où Leocady semblait dormir, et poser un chaste baiser sur ce front qu'il croyait parti du côté de chez Morphée. Mais il n'avait pas osé, avait trouvé ça puéril. Il avait refermé la porte avec soin et s'était envolé dans la nature.

Comme souvent, la pensée de Bokar amusa Leocady. Il lui paraissait si gamin, si différent d'elle avec ce côté provincial qui lui collait à la peau, dont sans doute il ne se déferait jamais et qui faisait d'ailleurs, en grande partie, son charme. Sûr de lui, sachant ce qu'il voulait, ou du moins ce qu'il ne voulait pas, Bokar avait néanmoins gardé de sa ville natale de Kaolack et de son éducation traditionnelle un aspect de jeune homme bien élevé, à la fois discret et décidé, loin des *boys Dakar* et autres petits gars de la ville – enfin, de la capitale – rapides et malins, aussi charmeurs qu'ils étaient bandits.

Il l'avait séduite ainsi, plutôt par surprise, par sa douceur, l'étonnement avec lequel elle avait soudain réalisé qu'il la courtisait.

Bokar, lui, l'avait repérée, et depuis longtemps. Leocady était plus âgée que lui, sûre d'elle, pas vraiment une beauté mais remplie de ce charme dû à l'intelligence et à la confiance qu'on peut avoir en soi-même. Lorsque l'on savait, comme c'était le cas de Leocady, qu'on n'était plutôt pas mal et dotée surtout d'un sens de l'humour et d'une vivacité au-dessus de la moyenne, on pouvait se permettre une certaine assurance. Sans ostentation bien sûr, sans aucune prétention. Leocady était restée simple, malgré son début de gloire dans les milieux artistiques locaux. Très ouverte, drôle, toujours un mot pour rire, un sourire pour chacun, une accolade... On la remarquait et, généralement, on l'aimait.

Bokar Ndiaye avait repris son air professionnel, son allure passe-partout, en boubou bleu ciel, son parapluie à la main, pataugeant dans les sentiers dakarois boueux – dus à la pluie de l'avant-veille, il y en aurait pour des jours avant que l'eau ne s'écoule. Partout, autour de lui, la nature criait son éveil, les flamboyants peignaient

la ville du rouge vermillon explosif de l'hivernage, des fleurs jaunes décoraient les neems qui, dans certaines rues, empêchaient la lumière de passer tant ils prenaient de place. Les baobabs s'étaient parés de magnifiques fleurs blanches, parsemées de minuscules points rouges, pendant au bout de longues tiges sur ces branches habituellement nues et noueuses. Les pains de singe¹ renaissaient après des mois de saison sèche.

La conférence de rédaction venait de commencer lorsque Bokar arriva au journal. Personne ne sembla remarquer son retard, il était le rédacteur en chef, peu de gens pouvaient prétendre le réprimander. Il écoutait ses collaborateurs d'une oreille distraite, tant son esprit, son corps entier étaient demeurés auprès de Leocady. Ces moments volés à ses côtés dans la chambre de Ngor lui revenaient par bouffées, relançant chez le jeune homme des élans de désir que la chaleur ne faisait qu'attiser. Il sourit intérieurement, se reprit. Allons, il fallait qu'il soit consciencieux, concentré sur son travail, il était un jeune rédacteur en chef et n'avait pas droit à l'erreur. Il fit tout son possible pour effacer provisoirement l'image de Leocady, la jolie métisse, grande, au corps tout en douces rondeurs, à la peau sucrée, au sourire ravageur. Bokar avait été surpris par sa propre audace, courtiser cette femme plus âgée que lui, admirée de tous, sorte de personnage de Dakar. Il pensait qu'elle allait lui rire au nez, mais il s'était quand même déclaré. Oh, bien sûr il avait dû insister un peu, elle n'avait pas accepté ses avances aussitôt. Cependant, elle avait finalement flanché, il l'avait séduite et il se sentait heureux. Évidemment il allait tomber amoureux, bien qu'il ait décidé de tout faire pour empêcher cela. Il est bien connu que les rapports charnels créent vite des liens, et il se sentait glisser sur la pente dangereuse des sentiments. Et si elle se moquait de lui ? S'il l'avait seulement amusée et qu'elle ne veuille bientôt plus le voir ? Il serait bien temps d'y songer à ce moment-là. En attendant, il devait profiter de la vie, de la tendre Leocady, et surtout se mettre au boulot. Il lui fallait donner son avis sur la une du lendemain : la hausse du coût de la vie ou le match Sénégal-Gambie ?

¹ Pains de singe : Fruits du baobab.

À Louga, le quartier Montagne était plongé dans l'obscurité et le silence, entrecoupé par endroits du bruit des groupes électrogènes. Encore une de ces maudites coupures de courant, de plus en plus fréquentes en hivernage. Mariama ne comprenait pas pourquoi, au moment où l'on avait le plus besoin d'électricité, la Senelec coupait le jus indispensable. De plus, les factures augmentaient aussi rapidement que les délestages, au grand dam des citoyens qui n'y comprenaient rien et pensaient que cela n'était pas normal, qu'en un mot on se foutait d'eux.

Les larges allées des quartiers résidentiels de la capitale du Ndiambour se vidaient pendant une bonne partie de la journée, toujours en raison de la chaleur. Les Lougatois restaient chez eux, allongés ou assis à l'ombre d'un eucalyptus. De même, dans le centre de cette ville sèche en plein Sahel, sans océan ni rivière pour rafraîchir l'atmosphère, les rues goudronnées étaient calmes, pratiquement désertes. Les boutiques ne rouvraient que vers dix-sept heures, lorsque la température diminuait un peu, que le soleil commençait à baisser, à l'horizon, pour laisser place à une douceur toute relative qui permettait aux gens de se remettre à bouger. Il leur fallait s'armer de courage, braver le carcan atmosphérique afin de mener à bien un minimum d'activités indispensables à leur survie.

Les silhouettes en boubou évasé, jean ou pagne moulant avançaient sans se presser, serrées le long des murs de clôture des concessions, traquant les zones d'ombre dues aux rares arbustes plantés dans les cours et débordant sur la rue. Leurs pas étaient feutrés, estompés à la fois par leur lenteur et par le sable qui filtrait le moindre bruit. De l'intérieur des grandes maisons, on n'entendait rien, il était difficile de deviner si quelqu'un allait sonner au portail, frapper ou, plus vraisemblablement, pénétrer sans demander la permission, à peine précédé d'un « *Salaamu Alleykum* » tonitruant, sorte de passe-partout qui permettait d'entrer et de s'annoncer à n'importe quel moment du jour et de la nuit.

On percevait de temps à autre le claquement des sabots d'un cheval hagard tirant en pleine chaleur une calèche, ramenant chez eux des passagers. Le silence environnant était troublé par l'appel à

la prière effectué par le muezzin de la mosquée voisine. Toutes les quelques heures, il résonnait aux oreilles de Mariama. De *Fajar* à *Timis*¹, ces cris à un Dieu invisible mais omniprésent dans les conversations et les consciences rythmaient les journées monotones de la très jeune femme.

Songeuse, Mariama essayait de s'atteler aux tâches quotidiennes et tellement ennuyeuses du ménage, dans cette grande maison aux murs épais qu'on avait omis de peindre et qui montraient au grand jour leur nudité. Plus tard sans doute, lorsque l'argent nécessaire à l'embellissement serait là, quand il n'y aurait plus rien d'autre à payer, que ce serait devenu une priorité, l'un ou l'autre des frères se déciderait-il à couvrir les murs de peinture, à moins qu'ils ne préfèrent des carreaux, très en vogue au Sénégal et qui donnaient aux habitations des allures de piscines municipales ou de salles d'eau géantes. Pour l'instant, comme de nombreuses autres maisons familiales, celle des Seck gardait sa façade de béton brute. C'était aussi bien, car selon un adage wolof, mieux valait une maison qui ne soit pas entièrement terminée, c'était là un gage de bonheur.

Nettoyer la maison et la cour, balayer, chasser la poussière qui revenait sans cesse, cuisiner. Elle s'exécutait au ralenti, toute action était passée à la vitesse douce et molle imposée par l'hivernage. Depuis quelques semaines, Mariama Mbaye, Madame Seck, se sentait de plus en plus lasse, et pas uniquement à cause des conditions climatiques. Mais elle ne voulait surtout pas montrer sa fatigue ou faire preuve d'un quelconque relâchement, peiner au labeur, se montrer diminuée. Pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'on la croie malade. Ses belles-sœurs ne semblaient se douter de rien, dans cette grande maison habitée uniquement par des femmes, quelques adolescents et des enfants en bas âge.

¹ *Fajar* : Première prière, le matin à l'aurore. *Timis* : Prière du crépuscule.

Le vent se leva de manière aussi soudaine que violente. En quelques secondes, les feuilles des arbres se mirent à trembler, les branches à frémir, les palmes du cocotier tournoyaient dans les airs, le ciel s'assombrissait à vive allure. Les bougainvillées roses et blanches, habituellement tendues vers le zénith, ployaient en tous sens. Des nuages noirs recouvrirent bientôt toute la surface du ciel visible de la fenêtre de la chambre, les volets claquèrent violemment tandis que tombaient, d'abord avec douceur, les premières gouttes. Très vite, cette pluie encore calme fit place à une explosion de sons, d'éclairs et d'eau. La pièce était plongée dans l'obscurité, les volets effectuant des allers-retours bruyants contre les montants de fer forgé encadrant la fenêtre. Le ciel était devenu noir, comme recouvert d'encre, les énormes gouttes dévalaient les murs, les carreaux, éclaboussaient les alentours. On n'entendait plus, on ne voyait plus que la pluie, cette impressionnante pluie d'hivernage, tropicale, bousculant tout sur son passage.

Les rues de la ville devaient être désertes. Elles se vidaient toujours à une vitesse vertigineuse, comme par magie, à l'approche de la pluie. Aux premiers signes avant-coureurs, les gens filaient en tous sens ou marchaient vers le premier abri possible, souvent improvisé. S'ils n'avaient pas le temps de rentrer chez eux, ils se protégeaient sous une bâche de fortune, à l'intérieur d'un pas de porte ou dans l'une des innombrables petites boutiques qui vendaient tout et n'importe quoi et étaient généralement tenues par des jeunes Peuls venus du Fouta Djallon, au nord de la Guinée.

Seuls quelques enfants, aventuriers du bitume, traînaient leurs corps longs et maigres dans les ruelles, couraient pieds nus dans la boue, le torse offert à la pluie, se poursuivaient en criant et en riant, glissaient dans les flaques, se moquant bien de la gadoue.

Leocady se mit à frissonner, surprise par la fraîcheur qui avait remplacé, en quelques secondes à peine, la canicule étouffante. Elle tira sur son corps nu le drap jusqu'à la poitrine.

Ces orages torrentiels et tropicaux n'avaient rien à voir avec les pluies de son enfance, la bruine régulière et la grisaille qui recouvraient si fréquemment la région parisienne. L'hivernage, au

Sénégal, était puissant, passionné, surprenant. Il pouvait vous laisser tranquille pendant des jours, voire des semaines, et réapparaître soudain avec une force décuplée, tout envahir, abîmer, noyer, *gâter* comme on disait volontiers ici. Il laissait des traces pendant des mois. L'eau arrivait en trombes, renversait tout. Mais aussi rapidement qu'elle était apparue, la pluie disparaissait, le ciel réapparaissait sous les couches de nuages désormais d'un gris bleuté, les traces blanches s'évaporant pour faire place à un horizon sans tache. L'océan retrouvait son rythme de croisière, les vagues retombaient quelque peu, l'eau ternie reprenait sa couleur émeraude.

Et aussitôt, la chaleur revenait, imperturbable.

En dépit de l'humidité de l'air, la pluie n'avait pas encore atteint Louga.

Mariama avait attendu la tombée du jour pour se rendre en ville. Un début d'obscurité lui paraissait indispensable afin de se déplacer discrètement. Elle avait jeté un coup d'œil à son porte-monnaie, y avait pris un peu d'argent qu'elle avait enfermé à l'aide d'un nœud dans son pagne, puis s'était glissée hors de la maison à pas de loup, tandis que ses belles-sœurs étaient occupées à faire la cuisine, à se reposer ou à surveiller leurs enfants dans la cour, l'intérieur de la maison étant bien trop chaud pour y demeurer longtemps.

Elle longeait les murs des habitations, le regard baissé, les pieds glissant sur le sable qu'elle seule entendait crisser sous ses pas. Elle marchait à la façon d'un robot, programmé à l'avance pour un parcours précis, une tâche spécifique à laquelle il lui était impossible d'échapper. Elle prenait bien soin de ne rencontrer personne, se faisant la plus réservée, la plus petite possible. Elle n'aperçut pas Aziz, le fou du quartier, qui l'observait de son coin préféré, à l'angle de la rue sablonneuse et du *goudron*¹.

En cette heure crépusculaire, le centre-ville était agité. Arrivée dans la rue principale, Mariama se dirigea vers la boutique du Libanais, qui vendait de tout, conserves et marchandises fraîches, produits pour la maison. Samir et sa femme étaient nés à Louga, leur wolof sonnait aussi profond et local que celui des Lougatois pure souche. Madame Samir, comme on l'appelait, du prénom de son mari, portait un foulard qui cachait sa chevelure, mais son accent était chantant, elle avait toujours un mot gentil pour chacun, taquinait ses clients chaleureusement. Mariama aimait bien Samir, il était charmant avec elle, depuis qu'elle s'était installée à Louga. Évidemment, elle faisait principalement ses courses au marché, ne se rendait pas souvent dans la belle boutique du *Naar*², qui brillait, sentait le neuf et les produits d'importation, les biscuits de marques étrangères, les glaces dans un coin, les dizaines de boîtes de conserve rangées les unes à côté des autres sur les grandes étagères, les journaux et magazines près de la caisse. Mais, de temps en temps, elle y passait tout de même, attirée par la propreté des articles bien disposés dans leurs beaux emballages couleur. Samir,

lorsque sa femme était occupée avec un autre client, faisait toujours une ristourne à Mariama, pour la pousser à revenir. Il lui glissait un mot à l'oreille.

– Madame Seck, il faut venir plus souvent chez nous, c'est ici que vous trouverez les meilleures denrées.

Et il lui faisait un petit clin d'œil complice, amical, sans ambiguïté. Sa douceur, sa gentillesse, alliées à sa beauté naturelle, constituaient les meilleures armes de Mariama, et elle savait que le Libanais ne pensait pas à mal. Il l'appréciait, voilà tout. Et elle le lui rendait bien.

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous aujourd'hui, ma petite madame ?

Mariama, crispée, se retourna brièvement pour voir qui se trouvait dans le magasin. Il y avait peu de monde, personne ne faisait attention à elle. Elle se racla la gorge.

– Bonjour monsieur Samir, je voudrais du *cotol*, pour la maison... Et puis...

Elle hésita quelques instants, se reprit :

– Vous avez... des gants pour la vaisselle ?

Samir la regarda, un peu étonné, puis hocha la tête en prenant, au fond, derrière le comptoir, une paire de magnifiques gants de vaisselle rouges dans leur étui de plastique transparent.

Mariama sourit en baissant les yeux et en haussant les épaules.

– J'en ai assez d'abîmer mes mains !

– Vous avez bien raison ma petite madame, non mais des fois, des jolies mains comme ça, sûr qu'il faut y prendre garde !

Samir lui fit un sourire encourageant. Elle se hâta de payer et sortit rapidement, son sac en plastique marron sous le bras, s'en retournant d'un pas rapide vers son quartier Montagne.

Elle était songeuse. Bien entendu, le Libanais avait été surpris, elle n'avait jamais acheté d'objets d'un tel luxe auparavant, aucune fille dans son genre ne l'aurait fait. Des gants de vaisselle ! Quelle bêtise, sa mère, sa grand-mère et toutes celles qui les avaient précédées dans la longue chaîne de ses ancêtres, au village, n'avaient jamais rêvé qu'il puisse exister un tel objet. Et même si elles avaient été au courant, elles en auraient ri en pensant qu'il s'agissait là d'un article pour les femmes du monde ou les toubabs³.

Mais Mariama avait vu ça à la télé, plusieurs fois, dans des spots

de publicité ou des films, et elle l'avait noté dans un coin de sa tête, maligne qu'elle était, pour le jour où elle en aurait besoin.

Et ce jour-là était arrivé.

¹ *Goudron* : rue à la chaussée goudronnée.

² *Naar* : Arabe. *Naaru Beyruut* : Libanais. *Naaru Gàннаar* : Mauritanien.

³ *Toubab* : Blanc.

Bokar passait sa première soirée avec Leocady, chez elle. Il avait découvert la petite maison d'*Amitié*, décorée de nombreux tableaux de peintres sénégalais, de quelques masques, de divers objets touaregs ou mauritaniens. En un mot, un intérieur d'artiste qui revendiquait, qui aimait, ses ascendances africaines.

Au fond de la grande pièce qui servait à la fois de séjour et de bureau, devant la porte-fenêtre ouvrant sur le jardin, un long fil de nylon était tendu sur lequel Leocady avait accroché des tirages de ses photos.

Des pêcheurs de l'ethnie Cubballo, sur le fleuve Sénégal, des hommes en grand boubou à la sortie de la mosquée de Djenné, au Mali, des visages de femmes, des bergers peuls au grand marché de Diaobé, en Casamance...

La maison était calme, le silence environnant troublé uniquement par le concert des crapauds qui hurlaient en chœur leur joie, profitant des nombreuses flaques d'eau des alentours. Les coassements avaient envahi le quartier, ils semblaient venir de partout et formaient un étonnant *crapaud jazz*.

Bokar observait du coin de l'œil son amie qui rangeait ses appareils dans un sac conçu à cet effet. Elle posa ensuite un CD sur la platine, le dernier opus des Frères Guissé, puis se retourna vers lui.

– Ça y est, je suis à toi ! Qu'est-ce que tu veux boire ?

Bokar haussa légèrement les épaules.

– Ça m'est égal, un jus local si tu as, ou un *sucré*¹...

Leocady sourit, évidemment il ne buvait pas d'alcool, son éducation, sa croyance ne le lui permettaient pas. Elle ne voulut pas le froisser, oublia sa première envie de se moquer gentiment de lui.

– J'ai du jus de gingembre ou de *buy*² ?

– Du buy, c'est bien, merci.

Leocady disparut brièvement dans la cuisine et revint avec un plateau, elle posa sur la table basse un grand verre de jus blanc épais, qu'on aurait dit lacté, et un verre de vin blanc pour elle. Elle lui sourit.

– Tu m'autorises, moi, à prendre un peu de vin ?

Bokar, gêné, se sentant peut-être maladroit, vieux jeu, acquiesça en souriant. Intelligent, il réalisait à quel point ils étaient dissemblables, d'éducation, de milieu. Sans doute pour cette raison même était-il tant attiré par cette femme, si différente des jeunes Sénégalaises qu'il croisait et qui ne rêvaient que d'une chose, harponner un mari, un bon parti.

À Kaolack, où Bokar avait grandi, il n'existait pas de femmes de cet acabit, de jeunes filles du style de Leocady, ou alors elles en étaient toutes parties. Ou Bokar n'avait-il pas eu la chance de les rencontrer, englué qu'il était dans sa soif d'étudier, de rester un jeune homme poli tout en perdant un peu de cette sagesse qui l'encomrait, de s'envoler vers d'autres cieux, des villes énormes où l'on côtoyait des foules, où les activités battaient leur plein, des rues dont le pouls vibrait jour et nuit. Oh, il ne s'était pas formulé tout cela, évidemment. Mais c'était bien de ça dont il s'agissait.

Kaolack avait connu son heure de gloire dans les années soixante. La traite de l'arachide avait valu la prospérité à cette austère cité, enfermée au centre du Sénégal comme dans une cuvette bouillante, entre Saloum et Baol, toujours chaude, remplie d'insectes, et dont l'eau du fleuve Saloum, trop fluorée, avait rendu jaune foncé, presque marron, les dentitions de ceux qui n'y avaient prêté garde. Certains en étaient fiers, ils voyaient dans leurs dents à l'aspect étrange, presque comme pourries, leur identité, leur appartenance à cette ville qu'ils aimaient tant, bercée par son fleuve et son génie, Mbossé. Mais peu à peu, la culture de l'arachide avait baissé, l'économie de Kaolack et de sa région s'était enrayée. La ville était restée comme figée dans l'Histoire, dans son passé glorieux dont aujourd'hui les traces n'existaient plus que dans les mémoires de ceux qui l'avaient vécu.

Et Bokar s'en était sorti. Ce qui en soi n'était pas mal. Par son intelligence, sa volonté, sa ténacité. Par cette espèce de petite parcelle de génie qu'ont toujours possédée, à travers le monde, les gens qui veu lent devenir autre chose que ce qui leur a été tracé, qui ne désirent rien de plus que de changer de trottoir, de ville ou de pays, de grimper dans l'échelle sociale ou intellectuelle, de prouver qu'ils sont plus que ce qu'ils semblent être.

Élevé par une famille de substitution, fait courant en Afrique, dont les parents avaient été d'autant plus sévères à son égard qu'il s'était vite révélé meilleur élève que leurs propres enfants, Bokar avait été très tôt confronté aux obstacles douloureux qui peuvent survenir dans une vie. Cela l'avait formé, évidemment. Sa timidité s'était enveloppée d'une carapace, d'une fine couche de témérité, d'audace qu'on ne pouvait soupçonner à première vue, qui étonnerait souvent ses proches, tout au long de sa vie, mais qui lui permettrait de faire, de montrer, de donner tout ce qu'il avait au fond de lui. Sans les renier ni jamais leur manquer de respect, Bokar avait réussi à se détacher de son milieu, de sa famille, de toutes ces traditions parfois encore si lourdes dans la culture sénégalaise.

Leocady était assez fière de son petit journaliste. Justement parce qu'il avait l'air quelconque mais qu'il ne l'était pas. Parce que cet aspect timide, calme et rigoureux cachait de la passion, du courage, du talent certainement. Elle avait subodoré tout cela et elle était en train de le découvrir, de plus en plus. Elle sentait ces contradictions dans la personnalité de son nouvel amant, elle ne voulait pas le pousser à changer, au contraire, elle trouvait passionnant ce combat continu entre deux envies, deux mondes.

Ayant vécu en France jusqu'à sa majorité, Leocady avait choisi, après ses études, de vivre au Sénégal, le pays de son père qu'elle ne connaissait que par des vacances passées de temps à autre chez sa grand-mère, Maam Tening Ndong. Elle avait éprouvé très tôt le désir d'approfondir la part africaine qu'elle sentait en elle mais qui avait du mal à sortir tant elle avait vécu comme une Française. Elle désirait connaître vraiment son pays d'origine et sa culture, devenir, autant que faire se pouvait, une « vraie » Sénégalaise. Parfois, certains aspects de cette culture la choquaient, la mettaient en rogne, elle avait du mal à comprendre l'immense dévotion de ses nouveaux compatriotes, cette foi qui leur servait d'arme, de défense, d'espoir, en toutes circonstances. Ses relations avec la religion étaient très abstraites et lointaines, elle était à la limite plus séduite par les religions traditionnelles que par les religions dites révélées. Et puis les interdits de toutes sortes l'agaçaient, mais elle ne voulait en aucun cas choquer Bokar, c'eût été trop facile et sans intérêt.

Elle alla le rejoindre sur le canapé, son verre à la main. Séductrice, elle se serra contre lui, une main sur la cuisse du jeune homme, peu habitué aux préliminaires. Elle l'observait de ses grands yeux, il semblait à la fois ravi de cette proximité soudaine et intimidé, ne sachant au juste comment réagir. Il comprenait qu'il n'était pas question de faire l'amour aussitôt, qu'il pouvait se passer du temps, une période de séduction, d'approche, de jeux amoureux.

Mais à vrai dire il ne connaissait pas bien tout cela, il était habitué à aller droit au but. En bon Sénégalais, il n'était pas spécialiste de ces petites marques d'affection, de tendresse, qui lui paraissaient ridicules et « affaires de toubabs ». Il lui sem blait bien qu'il fallait embrasser Leocady, il en avait même envie, mais la voyant boire de l'alcool, c'était plus fort que lui, il n'y arrivait pas.

Le sentant hésiter, Leocady se mit à parler.

– Bokar, est-ce que tu peux m'aider ? Je dois faire un reportage sur les jeunes femmes qui épousent des émigrés sans les connaître... Il paraît que c'est un phénomène de plus en plus présent dans certaines régions.

Bokar, soulagé de passer à autre chose et plus à l'aise pour la conversation, se redressa et lui sourit.

– Oui bien sûr, les « *Fatou Fatou* », les épouses des « *Modou Modou*³ » ? Il y en a plein, surtout à Touba, et aussi dans la région de Louga, au nord, sur la route de Saint-Louis.

Leocady le regardait, attendant la suite. Bokar réfléchissait.

– En fait j'ai une cousine qui est dans ce cas, elle a grandi au village mais vit à Louga, elle a épousé un émigré il y a deux ou trois ans je crois... C'est une fille que j'aime bien, très simple mais maligne, gentille.

Leocady entrouvrit ses lèvres jusqu'à lui faire cadeau d'un immense sourire, puis lui fit une bise sur la joue.

– Formidable, tu peux la joindre, lui demander si elle est d'accord pour que je la rencontre ? Il faudrait que je reste quelques jours là-bas, que je vive avec elle et que je prenne des photos...

Bokar avait pris son téléphone cellulaire dans une main, et cherchait dans les contacts.

– Je m'occupe de la convaincre. Nous avons le même arrière-grand-père, je suis son grand frère en quelque sorte, elle m'écoute, je crois qu'elle m'estime bien. Je l'ai vue il y a quelques mois, au décès d'une tante, ici à Dakar.

Mais Leocady ne l'écoutait plus, elle disparut quelques instants. Pour réapparaître aussitôt, nue comme un ver. Elle vint chercher Bokar par la main et le conduisit dans sa chambre.

¹ *Sucr é* : appellation locale des boissons sucrées en bouteille, type Coca ou Fanta.

² *Buy* : fruit du baobab, en français pain de singe.

³ Les *Modou Modou* sont les innombrables émigrés sénégalais qui s'entassent dans les capitales du monde entier afin de tenter d'y gagner leur vie, le plus souvent grâce au

commerce.

Le commissaire Souleymane/Jules Faye fut réveillé par les paillements du bébé, dans la chambre à côté. Sokhna, la petite fille qu'il avait eue six mois auparavant avec sa femme, sa somptueuse Bintou au fessier si engageant, lançait des petits cris pour attirer l'attention de ses parents encore endormis.

Souleymane se rapprocha de Bintou, son ventre arrondi – bien qu'il ait un peu diminué les apéros – cognant contre le postérieur proéminent de sa femme, sa main cherchant une cuisse potelée, un sein bien rond rempli de lait. Il se léchait déjà les babines, mais l'enfant fut plus rapide, ses cris redoublèrent. Bintou bondit hors du lit et se précipita pour mettre son bébé au sein. Jules tenta de cacher sa déception à la vue de ce tableau idyllique, la mère et l'enfant, au petit matin, les formes de l'une entourant le petit corps de l'autre dans une gestuelle millénaire et d'une beauté que rien ne pouvait ternir. Sokhna, les yeux fermés, tétait de manière gloutonne. Bintou s'approcha de son mari, lui prit la main et le consola défini tivement d'un sourire mortel. Jules/Souleymane rendit les armes. Il regarda en souriant un peu niaisement sa femme et sa fille, puis se rallongea, les yeux grands ouverts sur le plafond lézardé de la chambre. Cette femme avait réussi le miracle de le rendre heureux, de le garder à la maison. Il ne traînait plus autant, buvait moins de bières après le boulot, pressé qu'il était de rentrer chez lui retrouver ses deux petites reines. Et puis, maintenant qu'il était commissaire, son salaire s'était un peu amélioré, les fins de mois présentaient moins de difficultés, il pouvait emmener sa famille aux Almadies, le samedi, manger des fruits de mer en admirant les derniers rayons du soleil cogner contre les rochers, au bord de l'océan, tandis qu'un peu plus loin s'allumait le phare des Mamelles, brillant dans l'obscurité de son éclat lumineux.

Jules embrassa goulûment son épouse Bintou, en profita pour lui passer la langue au fond de l'oreille, provoquant chez celle-ci des gloussements de plaisir faussement teintés de reproche, puis donna un baiser sonore au bébé, avant de se lever, en dépit de l'envie qui le tenaillait de rester couché à leurs côtés, surtout à celui de Bintou. Plus tard les câlins ; le devoir l'appelait. Certainement, une fois arrivé au commissariat de la Médina, il trouverait une pile de

plaintes en tous genres, des enquêtes à lancer, des faits divers plus ou moins sordides à régler. Et maintenant qu'il était le chef, plus moyen d'arriver en retard ou de tergiverser, il fallait assurer.

Dès qu'il fut mis au courant de la découverte des enfants, le commissaire Faye se rendit sur le lieu du crime.

Dans la Médina, les femmes balayaient les saletés accumulées devant leurs maisons par les nombreuses et récentes pluies.

Il était midi passé et la moiteur s'était déjà installée sur la ville, tranquillement. Jules sentait perler à son front des gouttes qui descendaient le long de ses joues, jusqu'au menton. Il s'essuyait tant bien que mal du revers de la manche de sa veste, obligatoire pendant le service.

La scène n'était pas belle à voir. Au premier étage d'une maison de la rue 7, un homme de soixante ans, Issa Thiam, était mort sur son lit, étalé sur le dos, le bas du corps noyé dans une mare de sang. La tête, renversée sur le côté, avait gardé les traces d'un rictus de souffrance, une souffrance horrible, difficilement imaginable. Il n'y avait plus entre ses jambes qu'une masse de sang coagulé, noir, mélangé à des lambeaux de chair déchirée, là où se trouvait auparavant un sexe.

Un volume du Coran était tombé sur le sol, quelques pages repliées, à côté d'un chapelet.

Les mouches commençaient ici aussi à affluer, le teint de l'homme était passé au gris verdâtre, semblable à la peinture craquelée de la pièce. Toute la chambre était maculée de sang, le sol, les murs, la porte...

Souleymane, suivi de son second Augustin Diop, eut du mal à retenir un haut-le-cœur.

– Augustin, vous faites prendre toutes les empreintes. Avant d'embarquer le corps, appelez le médecin légiste pour qu'il analyse la façon dont l'homme a été émasculé, la cause et l'heure de la mort.

Tout en parlant, Jules Faye, un mouchoir collé sur le nez, fit le tour de la pièce de son regard inquisiteur. Rien à signaler, la chambre normale d'un homme ordinaire, d'un homme de soixante ans qui a entassé beaucoup de « bagages » comme on dit ici, de

nombreuses affaires – livres, papiers divers, vêtements, *ñama ñama yi*¹.

Le flic descendit ensuite au rez-de-chaussée de la maison, ignora les deux paires de chaussures posées devant la porte et garda les siennes en pénétrant dans la pièce. Là, dans un salon sombre, un ventilateur rouillé diffusait la chaleur ambiante et poussiéreuse dans l'atmosphère en faisant un bruit d'enfer, peut-être en hommage à l'homme qui venait de mourir à l'étage au-dessus. Une femme sans âge était assise sur un canapé en simili cuir vert foncé, aux accoudoirs énormes qui semblaient gonflés comme des pneumatiques. Le teint noir, le visage ridé, la lèvre inférieure pendante, elle tenait d'une main le coin du châle brodé dont elle avait recouvert ses cheveux, tandis que l'autre égrenait un chapelet couleur ambre. Elle maugréait sans cesse un flot de paroles incompréhensibles, haussant parfois le ton en regardant le nouveau venu, comme pour le prendre à témoin.

– *Salaamu Alleykum !*

– *Alleykum Sallam ! Bissimilahi... Entrez.*

L'autre femme, plus jeune, à l'embonpoint impressionnant, avait le teint éclairci par des produits décapants bon marché, présentant des taches plus sombres, ça et là, sur le visage, les doigts, les pieds et les coudes.

Souleymane/Jules s'essuya une énième fois le visage du revers de sa manche, observa quelques instants les deux femmes, puis la pièce dans laquelle elles se trouvaient. Elle était identique à tous les salons de tous les intérieurs sénégalais moyens qu'il lui avait été donné de visiter. Napperons en dentelle, bibelots en pagaille, tapis de prière dans un coin, fleurs artificielles... Rien là de bien original, aucun signe particulier. Les volets de bois avaient été fermés afin d'empêcher un tant soit peu la chaleur de pénétrer. Il se reprit soudain, s'éclaircit la voix dans un effort pour paraître très professionnel.

– *Sigil ndiggaale...*

– *Sigil sa wàll !*

Les deux femmes répondirent en même temps, de manière codifiée, presque automatique, à la formule de condoléances. La vieille femme semblait implorer le ciel en secouant la tête de haut en bas, lentement, prenant Jules à témoin.

– Mon fils, *ndeysaan*², il était si bon...

La sœur lui fit aussitôt écho.

– Ah oui, ça c'était un bon fils, un bon frère aussi. Mais c'est la volonté divine.

– On n'y peut rien, renchérit la mère, quand « Il » décide que c'est votre tour, rien à faire, Il est plus fort que nous tous pauvres humains.

Souleymane décida de recadrer un peu les choses, il n'était pas là pour philosopher sur la futilité de l'existence mais pour faire son boulot, pour essayer de trouver un ou des coupables. Et ça n'allait pas être simple, il le sentait.

– Vous avez une idée ? Lui connaissiez-vous des ennemis ?

La sœur prit un air offusqué :

– Jamais ! C'était un saint homme, qui ne faisait que le bien autour de lui. Il était allé deux fois à La Mecque et m'avait offert le pèlerinage, ainsi qu'à ma mère, et même à la deuxième femme de notre père.

Jules prit note tout en haussant les sourcils. Le fait de se rendre à La Mecque n'était pas en soi une garantie. Le pèlerinage ne lavait pas de tous les péchés passés et à venir, même si beaucoup le pensaient, l'espéraient du moins.

– Excusez-moi mais... vous lui connaissiez des maîtresses, il n'avait pas d'habitudes sexuelles spéciales ?

– *Astafurlaa*³ ! Sa femme, sa seule épouse, est décédée il y a quelques mois à peine. C'était un mari fidèle, et depuis son veuvage, il ne sortait presque plus. Il ne faisait que prier.

Au moment même où le tonnerre se mit à gronder sur la ville, les éclairs à illuminer un ciel pratiquement noir, le commissaire Jules/Souleymane Faye apprit que la victime, Issa Thiam, était un ancien fonctionnaire des douanes à la retraite, qu'il avait eu cinq enfants dont l'un était mort, deux vivaient à l'étranger, le quatrième zonait quelque part dans les banlieues, et le dernier étudiait à l'Université Cheikh Anta Diop.

Le commissaire prit congé des deux femmes. Dehors, l'eau si bénéfique et encore trop rare dans le pays semblait couler de partout, la chaussée commençait à être inondée. À la vue de sa vieille 4L blanche trônant devant la porte, Jules pensa une fois de plus qu'il faudrait bientôt, enfin, la changer. Elle avait trop duré et un homme de son envergure méritait mieux qu'une vieille

guimbarde.

1 *ñama ñama yi* : Tout et rien, des petites choses, peut s'appliquer à tout et n'importe quoi.

2 *Ndeysaan* : un des mots les plus jolis et les plus utilisés de la langue wolof, qui peut être gai ou triste, selon le contexte. Ici, en l'occurrence, signifie « le pauvre ».

3 *Astafurlaa* : Que Dieu me pardonne.

Adossée contre le mur de la grande maison des Seck, Mariama, son téléphone cellulaire collé à l'oreille, l'air absent, écoutait la voix qui lui parlait.

La pluie n'avait pas atteint Louga, la chaleur infernale régnait toujours en maître dans cette ville à la porte du désert.

Toute la famille était rentrée la veille au soir de Touba, où s'était tenue la cérémonie d'anniversaire des dix ans de la mort de l'aïeul, Maam Saliou Ndiaye. Évidemment, ça avait dû paraître un peu étrange que Mariama ne s'y rende pas, alors qu'il s'agissait de son propre arrière-grand-père, et que les autres, les pièces rapportées, qui n'étaient de sa famille que par adoption, aient tenu à assister au *sarax*¹. Elle eut un petit sourire intérieur. De toute façon, Maam Saliou avait été une grande figure de la confrérie mouride, et un grand Monsieur, et de nombreuses personnes avaient tenu à assister à la cérémonie. Mariama espérait qu'on n'avait pas remarqué son absence au milieu de tout ce monde.

Son téléphone portable, avec son album photos, représentait son unique bien, elle y tenait comme à la prune de ses yeux. Son mari, Mansour, le lui avait offert lors de son dernier séjour au pays. Oh, il ne s'agissait pas d'un objet de luxe, juste d'un petit cellulaire très basique. Elle n'avait généralement pas de crédit pour appeler, ou uniquement assez pour effectuer un « appel sénégalais », c'est-à-dire faire sonner afin que la personne la rappelle. Mais on pouvait la joindre et elle ne se séparait jamais de ce petit compagnon. Elle ressemblait là à chaque jeune homme ou jeune fille de toutes les villes et campagnes du pays, désormais quasiment personne ne vivait sans le minimum : un téléphone cellulaire.

Se reprenant soudain, elle parut s'intéresser à nouveau à la conversation de Mansour, son mari, qui l'appelait d'Italie.

– Oui, oui, tout va bien, tout le monde est en paix. La vieille se sent mieux, elle commence à guérir...

L'un ou l'autre des maris, le sien et ses frères, passait de temps en temps, une fois tous les deux, trois ou même quatre ans, selon leurs moyens. Lorsqu'ils avaient amassé assez d'argent, en Italie, en Espagne ou en France, dans ces pays d'accueil où les frères Seck trimaient dur pour nourrir leur nombreuse famille. Certaines villes comme Louga étaient presque désertées par les hommes, on n'y voyait que des femmes, des vieux et des enfants. À peine arrivé l'âge de travailler, donc d'émigrer, tous tentaient la grande aventure. Et quand on leur refusait le visa, comme dans quatre-vingt-quinze pour cent des cas, ils essayaient la pirogue.

Mariama ne s'imaginait pas à quel point était difficile la vie que menait son mari, Mansour Seck, au nord de l'Italie, vivant à six dans des chambres minuscules, mal chauffées durant les froids hivers piémontais, peinant huit heures par jour sur des échafaudages, à construire des immeubles toujours plus hauts.

Tout ce qu'il gagnait, Mansour l'économisait, en dehors d'une somme très modique qu'il utilisait pour se loger et se nourrir. Comme ses compagnons, il partageait le reste entre sa famille demeurée au pays et son marabout, son guide spirituel qui se trouvait à Touba, dans la ville sainte des Mourides. Celui-ci faisait parfois des tournées en Europe et rendait visite à ses disciples nombreux dans tous ces pays du Nord. Lorsqu'il se trouvait dans la capitale du Piémont, Mansour lui rendait visite presque quotidiennement, venant en train de la banlieue de Turin. Il lui apportait ses repas, avec les autres *talibés*², s'occupait de son linge et restait de longues soirées auprès de lui et de ses proches, comme une cour qui le suivait partout, à prier et à discuter. Ces quelques semaines annuelles grevaient son budget, il envoyait moins d'argent à la famille mais se rattrapait au cours des mois suivants.

Mariama écoutait son mari d'une oreille distraite, tout en suivant des yeux un gros margouillat vert foncé dont la tête jaune fluo tremblotait sans cesse de gauche à droite.

– Non, non, merci, je n'ai besoin de rien. Enfin, quand tu viendras, tu pourras m'apporter un peu de maquillage ?

Mariama eut un vague sourire, hocha la tête en murmurant quelques paroles à peine audibles, puis raccrocha et coinça son téléphone portable dans son pagne, à hauteur de la hanche droite.

Le reptile s'éloigna à vive allure puis disparut le long d'un tronc d'arbre en plein soleil.

¹ *Sarax* : littéralement « sacrifice », en l'occurrence cérémonie pour célébrer l'anniversaire d'un décès.

2 *Talibé* : disciple, élève. Les enfants qui suivent l'école coranique sont aussi des talibés.

De son bureau climatisé, le commissaire Souleymane/Jules Faye apercevait le ciel désormais blanc qui recouvrait la ville à la façon d'un carcan, empêchant l'air de passer, la pluie de tomber. Quelques rayons de soleil osaient parfois se frayer un passage, vite refrénés par ce bouchon atmosphérique.

Jules n'était pas peu fier de son nouveau bureau, légué par son ami et prédécesseur, le commissaire Diagne, dont l'ombre régnait encore entre ces murs. Le fantôme d'un homme digne dont la vie entière, privée et professionnelle, se confondait avec son éthique personnelle, sans taches, sans aucun scandale. Une existence de fierté et de droiture sur laquelle Souleymane aurait aimé calquer la sienne, même si, au départ, il ne présentait pas le même profil. L'ex-commissaire Diagne, aujourd'hui à la retraite, son « *grand* », était un fils de l'aristocratie intellectuelle du Cayor, né pendant la colonisation, qui avait lutté pour l'indépendance, afin de diriger sa vie et celle de son pays dans une autre direction que celle dont lui et ses compagnons avaient hérité. Il avait fait des études, avait milité, il possédait une autorité naturelle qui forçait le respect. On devinait dès qu'on le rencontrait son appartenance à une grande famille, son éducation dans l'ancienne capitale, Saint-Louis, réputée pour son élégance et celle de ses habitants, pour son raffinement et sa culture.

Jules, lui, n'était qu'un petit *boy Pikine* comme tant d'autres, originaire de cette immense banlieue aux portes de Dakar, née dans les années soixante avec le début de l'exode rural, ville sans âme ni particularité aucune dans laquelle s'entassaient des milliers de familles modestes qui avaient comme principal but dans la vie d'arriver à joindre les deux bouts et d'éduquer un tant soit peu leurs nombreux enfants. Le petit Souleymane, dans le quartier *syndicat*, n'avait pas été un élève spécialement doué, plutôt dans la moyenne. Mais il était vif, éveillé, malin. Toujours chef de bande, il plaisait aux filles, qui occupaient une grande partie de son temps, et savait se faire obéir de ses copains. Par ailleurs, c'était un gentil garçon, toujours prêt à rendre service. Ainsi, se débrouillant avec les armes dont il avait été doté, il avait pu accéder à l'école de police, un pari qu'il s'était lancé très jeune. Et ça lui avait plu, il avait bossé et

avait petit à petit gravi les échelons, jusqu'à devenir commissaire, à trente-huit ans, après avoir résolu, l'année précédente, l'affaire de l'assassinat de Serigne Mustapha Koddu¹.

Jules s'assit devant son ordinateur portable. Derrière lui, sur le mur couleur crème était encadrée la doctrine suivante : « Mon âme à Dieu, mon corps à la patrie, mon honneur à moi. » Il prit sa tête entre ses mains, ferma les yeux, essaya de se concentrer. Qui pouvait bien en vouloir à ce point à ce vieux douanier retraité ? Pourquoi l'avoir tué ? Et qui plus est émasculé ? S'agissait-il d'une vengeance froide, planifiée, ou d'une action soufflée par quelque féticheur allumé, se croyant investi de pouvoirs surnaturels, héritier d'esprits malintentionnés ? On murmurait par-ci par-là que des sacrifices humains avaient encore lieu, quelquefois, en brousse, que des villageois organisaient des fêtes païennes aux rituels effrayants. On avait retrouvé récemment des ossements humains dans les sous-sols de la mairie de Rufisque. Jules, en bon enfant de la ville qu'il était, hésitait à croire ces racontars. Il se trouvait cependant aux premières loges de bien des crimes étranges et avait souvent du mal à comprendre ses compatriotes et leurs nombreuses croyances héritées d'une culture ancestrale, mêlées à un islam élémentaire et à des superstitions n'ayant aucun fondement traditionnel.

¹ Voir *Boy Dakar*, éditions du Masque, 2008.

Leocady avait préparé avec beaucoup de soin ses appareils photo, des pellicules noir et blanc pour son 6/6, les chargeurs de ses appareils numériques et un ordinateur portable sur lequel elle pourrait, au fur et à mesure, stocker son travail.

Au volant de sa vieille Hyundai grise, elle s'était mise en route très tôt le matin, afin d'éviter les sempiternels bouchons pour sortir de la capitale.

Accompagnée par la *pachanga* électrisante de l'Orchestra Baobab, la fenêtre grande ouverte afin de profiter de l'air produit par la vitesse, elle avala en trois heures les deux cents kilomètres qui séparaient Dakar de Louga.

Le pays semblait repeint en vert. Les étendues habituellement sèches, à la couleur jaune pâle ou beige, avaient été reconverties en un fin tapis de verdure grâce aux premières pluies. Dès Dakar, la différence se faisait sentir. Du haut des ponts tout neufs et des nombreuses routes construites pour le sommet de l'OCI¹, on apercevait l'océan dont le bleu cobalt s'entendait à merveille avec le paysage verdoyant alentour. Herbes et feuillages avaient tout recouvert, les falaises ocre entourant la ville, les hauteurs des Mamelles, la roche volcanique habituellement noire, les arbres qui s'épanouissaient sans vergogne, gagnant sur les rues et les routes, s'éparpillant aux abords des maisons, prenant de plus en plus de place. Seuls les palmiers maigrichons de la corniche, importés eux aussi pour le fameux sommet, ne paraissaient pas s'adapter à leur nouvel environnement.

Le long de la route, des milliers de mangues en vente sur le bas-côté commençaient à être concurrencées par les pastèques. Les acacias touffus créaient de larges taches d'ombre dans la savane. Cà et là, d'impressionnantes termitières côtoyaient les derniers baobabs, juste avant de mettre le cap sur le nord.

À l'entrée ou à la sortie des villages s'élevaient vers le ciel les minarets aux teintes vertes et blanches, délavées par trop de soleil, des innombrables mosquées du pays, parfois même en pleine

brousse, au milieu de nulle part. Ériger une mosquée donnait droit, paraît-il, à un ticket d'entrée direct pour le paradis, ça valait le coup.

Leocady roulait avec prudence, les villages étaient nombreux entre Dakar et Saint-Louis, la nouvelle capitale et l'ancienne. Des groupes endimanchés se retrouvaient à l'ombre des grands arbres à palabre, des enfants débouchaient sans prévenir, ne regardant ni à droite ni à gauche, sans compter évidemment les moutons et les chèvres, ou encore les charrettes tirées par des ânes ou des chevaux. Le code de la route se confondait ici avec le code de la brousse, les réflexes indispensables n'étaient pas les mêmes qu'en France où Leocady avait appris à conduire.

La présence de quelques chameaux broutant paisiblement sur le bas-côté lui indiqua qu'elle approchait de la capitale du Ndiambour.

L'entrée dans Louga se faisait par une large avenue plantée d'arbres. Leocady longea le palais de Djily Mbaye et demanda son chemin jusqu'à la mairie. Une fois arrivée, elle tourna à gauche, passa devant la gendarmerie puis le centre culturel, tourna ensuite à droite lorsqu'elle aperçut une école et se gara devant la troisième maison, dans la rue suivant celle de la mosquée.

Elle resta quelques instants immobile à l'intérieur de sa voiture. Évidemment elle avait le trac, comme à chaque nouveau reportage, avant de rencontrer une personne inconnue qu'elle devait photographier, avec qui elle allait vivre quelque temps, dont elle tenterait de tout connaître, de tout ressentir afin de rendre avec autant de véracité que possible sa réalité, sa vie, ses difficultés, ses humeurs. Elle se sentait à la fois excitée et apeurée, espérant que le contact se fasse. Que cette jeune femme saurait se livrer, se montrer telle qu'elle était véritablement. Toutes ces questions furent balayées par la chaleur intense qui avait envahi le véhicule. Elle s'empessa d'en sortir, sa sacoche à la main, et frappa à la porte métallique.

¹ OCI : Organisation de la Conférence Islamique. Le sommet a eu lieu en mars 2008.

Une femme d'une quarantaine d'années vint lui ouvrir. On aurait dit que toute la mélanine avait été ôtée de son visage ainsi que de son corps. Le *xeesali* avait fait son effet, elle n'était plus noire, elle n'était plus rien, pas même claire, plutôt grisâtre, avec la peau abîmée, salie, sans âme.

Après les salutations d'usage, Leocady demanda Mariama Mbaye, Madame Seck.

La femme la regarda avec curiosité. Que pouvait bien vouloir cette fille si claire – métisse ? Toubab ? Cap-Verdienne ? – visiblement tout juste arrivée de la capitale, à sa belle-sœur Mariama ?

Leocady s'aperçut de la surprise de Khady Ngom-Seck, l'une des belles-sœurs de Mariama. Apparemment, celle-ci n'avait rien raconté au reste de la maisonnée concernant le reportage. Leocady ne fut pas étonnée. Une des principales vertus de la culture sénégalaise est la discrétion. On se méfie de « la langue » c'est-à-dire de la parole (*Làmmiñ baaxul, wax baaxul*), la sienne et surtout celle des autres qui va répéter, amplifier, fausser ce qu'elle aura entendu. Pour cette raison, on conseille de ne pas trop se raconter, de vivre de manière cachée, de faire attention à ceux qui vous entourent et n'ont de cesse de colporter des racontars.

– Entrez !

La femme lui indiqua le chemin, tira un fauteuil en plastique qu'elle installa à l'ombre, et après l'avoir essuyé avec un chiffon, lui fit signe de s'asseoir.

Elle s'engagea vers l'intérieur de la maison en criant.

– Mariama, *yaw* ! Dépêche-toi, il y a quelqu'un qui te demande.

Mariama arriva en pressant le pas, s'essuyant les mains sur son pagne, dévisageant au fur et à mesure qu'elle se rapprochait d'elle la femme métisse, souriante et sûre d'elle, qui avait fait le voyage pour elle.

À son arrivée, Leocady se leva pour lui serrer la main, chaleureusement.

– Bonjour Mariama, c'est Mariama, n'est-ce pas ? Je suis Leocady Diouf.

Mariama acquiesça sans un mot, intimidée. Les deux femmes restèrent quelques secondes debout l'une en face de l'autre. Mariama sembla soudain reprendre ses esprits, fit signe à Leocady de s'asseoir et prit place non loin d'elle, sur les marches de la maison.

Leocady la regardait, attendant qu'elle lui adresse la parole, qu'elle fasse quelque chose. Mariama ne bougeait pas, souriait dans le vide, comme refermée à l'intérieur d'elle-même, réfléchissant. Elle sembla soudain s'éveiller, eut une idée.

– Je vous sers un verre d'eau ?

Leocady sourit.

– Volontiers, il fait tellement chaud !

Elles rirent en même temps, Mariama se leva et rapporta un verre légèrement ébréché qu'elle remplit d'eau, le servit à Leocady qui le but d'un trait puis répondit d'un signe négatif à Mariama qui lui en proposait un autre.

Leocady ne savait pas par quoi commencer, comment démarrer la conversation.

– Je peux aller me rafraîchir un peu ?

Mariama lui indiqua, au milieu de la cour, un robinet qui servait à se laver les mains et à faire la vaisselle. Leocady l'utilisa pour se passer un peu d'eau sur le visage et se rincer les mains.

Elle retourna auprès de Mariama, qui n'avait pas bougé de la marche sur laquelle elle était assise, apparemment de manière inconfortable. Elle changeait constamment de position, tentant de se sentir mieux, serrée dans son pagne que recouvrait un tee-shirt très large vantant les mérites d'une eau minérale locale.

Leocady ouvrit son sac de voyage, en sortit un petit livre de photos qu'elle tendit à la jeune femme.

– Si ça t'intéresse, ce sont des portraits de femmes peules que j'ai photographiées au Fouta et au Mali...

Mariama, interloquée, regarda un moment le livre, puis la quatrième de couverture sur laquelle se trouvait une photo de Leocady qui la fit sourire. Elle jeta un coup d'œil au recueil puis à la femme qui se trouvait face à elle, il s'agissait bien de la même personne. Au bout d'un moment seulement, elle entrouvrit l'ouvrage

et le feuilleta, s'arrêtant parfois sur l'une ou l'autre des photos. Un portrait d'une jeune femme avec son bébé dans les bras sembla retenir son attention. Elle s'y attarda longuement, comme si soudain elle était ailleurs, seule avec ses réflexions.

Leocady n'osait pas troubler ce moment, elle pensait que la vue du bébé, sans doute, faisait rêver Mariama qui n'était pas encore mère. Mais étrangement, le visage de la jeune femme parut soudain se durcir, se fermer. Elle chassa les pensées qui l'avaient assaillie et continua de feuilleter le livre.

– C'est joli... c'est votre travail ?

Leocady hocha la tête.

– Oui, c'est mon métier, c'est ça que je fais pour gagner ma vie, et c'est ce que j'aime aussi.

Mariama avait du mal à comprendre qu'on puisse avoir un métier, et en plus l'aimer. Elle n'avait rien contre, c'est juste que jamais elle n'avait eu à envisager la vie de cette manière. Son destin à elle lui avait paru tout tracé, trouver un mari, Dieu merci elle avait réussi, et continuer comme ses parents le lui avaient appris, le ménage, servir son mari, élever les enfants... Elle était songeuse à nouveau, son esprit la promenant de son mari, Mansour Seck, à cette pensée d'avoir un jour des enfants.

Elle sortit soudain de ses rêveries, se leva, alla jusqu'à sa chambre et revint au bout de quelques secondes, un petit album bleu plastifié à la main qu'elle tendit à Leocady. Celle-ci la regarda avec étonnement.

– C'est mon album, les photos qui m'ont fait connaître mon mari.

Leocady avait entendu parler de la façon dont se mariaient ces jeunes filles des villages. Elles se mettaient sur leur trente et un, se préparaient de façon absolument incroyable au « salon » où on leur confectionnait des coiffures dignes d'un Carnaval de Venise revisité, version moderne et cheap à la fois, des maquillages felliniens qui les faisaient ressembler à des travelos, généralement assez vulgaires et très voyants, le tout rehaussé de robes moulantes et longues en tissus satinés de piètre qualité, l'important étant qu'ils brillent, agrémentées de traînes, de perles un peu partout, de bijoux de pacotille pour couronner le tout.

Mariama paraissait très sérieuse sur les photos, avec sa robe en lycra vert pâle ornée de paillettes, son maquillage outrancier bleu –

sur les yeux – et rose – sur les lèvres et les joues –, son chignon qui la faisait ressembler à la pièce montée bien kitsch d'un mariage d'autrefois. Malgré tout, grâce à sa beauté naturelle et à son intelligence qui l'empêchait de véritablement croire à cette mascarade, elle n'était pas complètement ridicule.

Leocady lui sourit en regardant l'album.

– C'est sur ces photos que ton mari t'a choisie ?

Mariama hocha la tête, sortit les épaules et sourit, fière.

Leocady savait que ces albums, ainsi que des cassettes vidéo, pour celles qui en avaient les moyens, étaient envoyés aux communautés d'émigrés sénégalais en Europe ou aux États-Unis. Les maris potentiels pouvaient alors choisir une femme originaire de leur région, avec les mêmes croyances, la même appartenance religieuse, voire confrérique, qui porterait leurs enfants, s'occuperait de leur maison et prendrait soin des parents restés au village.

Leocady regarda un long moment les photos, puis ses yeux allèrent de l'album au visage de Mariama, plusieurs fois.

– Il est où, ton mari ?

Mariama lui sourit d'un air dubitatif.

– En Italie, quelque part dans le Nord...

Elle haussa les épaules, montrant par là qu'elle ne savait pas exactement où il se trouvait et que ça n'avait pas grande importance.

– Il est gentil ?

Mariama partit d'un grand éclat de rire, vite refréné. Gentil ? On ne se posait pas ce genre de question, un mari n'était pas fait pour être gentil mais pour payer la fameuse DQ, la dépense quotidienne, pour finir de construire la maison, éventuellement y ajouter un ou deux étages, lorsque les affaires marcheraient bien. De toute façon elle le voyait si rarement, on ne pouvait pas vraiment dire qu'ils vivaient ensemble, alors gentil ou non...

Il l'avait choisie quasiment sur catalogue, enfin sur une photo, puis ils s'étaient parlé deux fois au téléphone. Le mariage religieux avait ensuite été célébré, sans la présence du mari qui n'était pas indispensable. Les formalités se feraient plus tard, il n'y avait plus qu'à officialiser. Depuis presque trois ans que Mariama l'avait épousé, Mansour Seck n'était venu qu'une fois, il était resté un mois.

Le mariage avait été consommé, ils avaient appris à se connaître, mais si peu. Elle cuisinait et rangeait la maison, se pliait au devoir conjugal, si ce n'est avec plaisir, en tout cas sans rechigner, que demander de plus ? Ceci dit, Mariama avait appris à aimer son mari, à sa façon. Ce n'était pas la passion bien sûr, ça elle n'en connaissait même pas l'existence et ne pouvait donc pas en rêver. Mais effectivement, il était plutôt gentil, et pas trop exigeant ni envahissant. Bien qu'elle fût mariée, ce qui était quand même le but ultime de toute jeune Sénégalaise, elle avait la paix. Elle avait gagné de venir en ville. Elle effectuait les tâches ménagères comme elle l'avait toujours fait, depuis toute petite, chez elle au village. Au lieu de servir ses parents, oncles et tantes, frères et sœurs, elle aidait ici ses belles-sœurs, ses beaux-frères de temps en temps, et ses neveux et nièces. Mais le résultat était le même. Elle s'occupait aussi de sa belle-mère qui était âgée et malade, mais ça ne la dérangeait pas outre mesure. Elle semblait faire tout ce travail comme dans un songe, un peu comme si elle sortait d'elle-même pour être l'autre Mariama, la Mariama officielle, celle que l'on voyait, qui souriait et œuvrait docilement au bien-être de toute la maisonnée. Mais la véritable Mariama, personne ne la connaissait. Elle-même, parfois, en avait peur, ne sachant trop à quoi s'attendre. Mariama avait bien des rêves secrets de bonheur et de justice. Elle avait un tempérament beaucoup plus chaud qu'on ne pouvait le penser à première vue. Ceux qui l'entouraient et ne la remarquaient pas plus que ça auraient dû se méfier. La Mariama calme et obéissante, presque soumise, cachait un tempérament violent et fier qu'elle n'allait pas tarder à montrer à tous.

À la fin de son séjour d'un mois, il y a presque deux ans, Mansour était reparti vers son Piémont, promettant de revenir bientôt et souhaitant avoir laissé un enfant.

Mais rien ne s'était concrétisé de ce côté-là, il faudrait réessayer.

¹ *Xeesal* : Produits éclaircissants, de plus en plus utilisés par les femmes sénégalaises, et produisant de nombreux dégâts, maladies, odeurs, etc.

² *Làmmiñ baaxul, wax baaxul* : la parole est mauvaise, de même que la langue.

³ yaw : toi.

À Dakar, l'enquête piétinait. Souleymane/Jules Faye avait rencontré amis, parents et anciens collègues d'Issa Thiam, celui-ci ne paraissait pas avoir d'ennemis. Apparemment, il avait toujours mené une vie rangée, une vie de bon musulman, avec femme et enfants, pèlerinage à La Mecque, etc. Il jeûnait pendant le ramadan, ne semblait faire aucun mal à autrui, suivait son train-train quotidien sans rien demander à personne. Pas de maîtresse connue non plus. Contrairement à la majorité de ses compatriotes, il n'avait même pas la réputation d'être un *saay-saay*, un dragueur, coureur de jupons, facilement ému à la vue d'une paire de fesses bien rebondies, de jambes galbées ou d'un clin d'œil outrageusement maquillé d'une de ces dangereuses *diskettes*¹ dont la capitale regorgeait, et qui faisaient tourner la tête à plus d'un retraité.

Rien n'avait disparu dans la chambre ni dans la maison de la victime. La pièce même où on l'avait tué n'avait pas été fouillée. Les seules traces visibles étaient celles de la bagarre pendant laquelle Issa Thiam s'était débattu, avait lutté contre la mort, en vain.

L'enquête avait démontré qu'il n'y avait pas eu de rapport sexuel avant le décès. Il semblait donc évident que la personne qui avait émasculé et tué Issa Thiam était venue pour ça. Il s'agissait très certainement d'une vengeance planifiée dans le moindre détail. Cette thèse était d'autant plus probable qu'on n'avait pas trouvé d'empreintes digitales autres que celles de la victime.

Il restait au commissaire Faye à étudier le téléphone portable du sieur Thiam.

Augustin Diop, son second, avait fait décoder la puce, Jules avait désormais accès à toutes les informations. Son premier réflexe fut évidemment de regarder les derniers numéros, appels émis et appels reçus.

D'après le médecin légiste, le meurtre avait eu lieu le mardi matin entre dix heures trente et onze heures. Ce jour-là, feu Issa Thiam n'avait ni reçu ni passé de coups de fil. La veille, deux personnes avaient cherché à le joindre, l'un répondant au nom de Vieux

Soumaré, l'autre appel émanait d'un numéro privé. Jules/Souleymane cogna du poing sur la table, il détestait tous ces gens qui, se croyant importants, cachaient sans doute leur numéro afin de ne pas être constamment dérangés par une pléthore d'admirateurs en folie. Le Vieux Soumaré en question était un ami de longue date, ancien collègue de bureau d'Issa Thiam et compagnon de belote. Ils avaient discuté tranquillement, rien à signaler, lui avait confirmé l'homme quand le commissaire l'avait joint au téléphone.

Le samedi précédent, la victime avait reçu un coup de fil de son frère Alpha Thiam. Et le dimanche, Issa avait rappelé son frère en fin de journée. Après vérification, le vieil homme, frère aîné de la victime, vivait à Touba. Le *sarax* était programmé chez lui le surlendemain, pour l'anniversaire des dix ans de la mort de leur grand-père, Maam Saliou Ndiaye. Encore bouleversé par ce qui était arrivé à son frère, Alpha Thiam expliqua à Jules qu'il avait été surpris par le revirement soudain d'Issa.

Celui-ci devait bien évidemment venir pour la cérémonie, ils en avaient encore parlé le samedi précédent, ils avaient tout organisé et Issa avait prévu d'arriver le lundi dans la soirée.

Et puis, le dimanche, vers dix-huit heures, se souvenait Alpha Thiam, son frère l'avait rappelé en lui disant qu'il ne se sentait pas bien, un peu malade, fatigué, sans doute un début de palu, qu'il ne pourrait donc pas venir. Mais surtout qu'ils ne changent pas leurs plans, il était de tout cœur avec eux et prierait, de son côté, à Dakar, en même temps qu'eux tous, pour la mémoire du vieux.

Alpha admit qu'il avait été surpris, ce n'était pas du tout le genre de son frère de rater un tel événement, et son explication ne lui avait pas paru valable. Mais il avait senti qu'il ne pourrait pas le faire changer d'avis et n'avait pas insisté.

Jules continuait de scruter le journal des appels. Le dimanche vers dix-sept heures, peu de temps avant qu'il n'appelle son frère donc, pour annuler son voyage à Touba, Issa Thiam avait reçu un appel d'un numéro commençant par 33 936. Le 9 indiquait que la personne se trouvait hors de Dakar, le 36 qu'elle avait téléphoné d'un télécentre.

Jules appela immédiatement son second et lui tendit un bout de papier sur lequel il avait inscrit le numéro.

– Augustin, vérifie-moi ce téléphone, nom de l'abonné, adresse,

etc.

– Bien chef, pas de problème, chef !

Augustin, en bon petit catho, fils d'une Goréenne métisse et d'un Sénégalais bon teint, était extrêmement poli. Bien éduqué, un peu vieille France, il parlait un français châtié, ne roulait évidemment jamais les r, était toujours vêtu à l'occidentale. Son passé d'enfant de chœur à la chorale de la cathédrale avait marqué sa voix, chantante, forte, et sa façon de parler, diction parfaite, rythme traînant.

¹ *Diskette* : une toute jeune fille, plutôt adolescente que jeune femme, on dirait une « minette ».

Jules dévala à toute allure les deux étages qui séparaient son bureau du rez-de-chaussée du commissariat. Dehors, l'air était moite. Ignorant la torpeur ambiante, il laissa son véhicule garé dans la cour et se mit en marche. Il aimait parcourir la Médina à pied, ça l'aidait à sentir le pouls de la ville, ses administrés, les citoyens de ce quartier qui ne cessait de le fasciner. Par son agitation constante, par la vie qui s'échappait de chaque ruelle, de chaque pas-de-porte, par les milliers d'habitants de tous âges qui criaient leur envie de vivre, leurs joies et leurs peines, qui ne se lassaient pas de parler, de bouger, de tenter des magouilles de toutes sortes pour s'en sortir. Malgré leurs difficultés quotidiennes, souvent très lourdes, les gens étaient d'une bonne humeur incroyable. Ils semblaient toujours prêts pour une plaisanterie, un clin d'œil, un nouveau pari.

Il remonta l'avenue Blaise-Diagne, longeant les étals de fruits du marché Tilène, dépassant les magnifiques palmiers du centre culturel Douta Seck, les étals décorés de carreaux noirs et blancs des boutiques de vêtements, et tourna à droite dans la rue 7 jusqu'à la maison familiale des Thiam, à l'angle de la rue 8.

La sœur d'Issa se trouvait dans la cour, allongée sur une natte, en train de tresser sa petite-fille. À ses côtés, une autre femme s'éventait à l'aide d'un vieil *uppukaay*¹ en respirant fort et difficilement. Après avoir salué le commissaire, les deux femmes continuèrent de vaquer à leurs occupations comme si de rien n'était.

Seynabou Thiam, concentrée sur les cheveux de l'enfant, invita Jules à prendre place sur un vieux tabouret de bois, à l'ombre du respectable manguier dont tous les fruits étaient tombés en début d'hivernage.

– *Soxna Si*², comment allez-vous ?

– On est là, commissaire, on est là. Dieu est grand et dirige notre destinée.

Jules grogna entre ses dents, se racla la gorge avant de commencer.

– Je voulais vous demander, votre frère, c'est étrange, non, qu'il ne soit pas allé à Touba, pour le *sarax* de son grand-père, c'est bien ça ?

Seynabou Thiam acquiesça, une épingle à cheveux coincée entre ses lèvres. Elle attacha le reste des cheveux encore non tressés à l'aide de cette pince et regarda le flic droit dans les yeux.

– *Man de*³, au nom de Dieu et de Serigne Touba, je n'ai rien compris. D'habitude, il ne manquait jamais des funérailles, ou n'importe quelle cérémonie de ce genre. Surtout pour son grand-père, que Dieu ait son âme, qu'il adorait et respectait, trop même ! Le père de notre mère adorée, Habibatou Ndiaye-Thiam.

Souleymane/Jules Faye se balançait d'avant en arrière sur son tabouret, tout en mâchant un morceau de noix de kola rouge. L'amertume du fruit l'aidait à se tenir éveillé malgré la chaleur et l'envie presque irrésistible qu'il ressentait de courir chez lui retrouver sa Bintou à la peau si douce, ruisselante à cause de l'humidité ambiante, toujours bien disposée, toujours prête pour la chose qu'elle aussi aimait tant. Tout ça loin des horreurs quotidiennes auxquelles il était obligé de faire face, constamment.

Il fit un effort pour laisser tomber ses rêveries intimes et se concentrer sur l'enquête, qui l'intriguait vraiment et le changeait des petites affaires de divorce, vols à la tire et autres larcins sans grande importance auxquels il était sans cesse confronté.

– J'ai eu votre frère aîné au téléphone... Alpha.

Il jeta un coup d'œil à la femme, Seynabou, qui ne parut pas réagir.

– Il paraît qu'Issa lui avait dit qu'il ne se sentait pas bien, fatigué, malade, un début de palu peut-être...

Seynabou ne put s'empêcher d'émettre un retentissant *ciipatu*, la langue entre les dents, dont le seul son équivalait à la formulation très claire d'un doute ou d'une critique.

– Malade, lui, moi je n'ai rien vu *de* ! Fatigué, bof, comme un homme de soixante ans, mais pas plus fatigué que ça. Il ne faisait pas grand-chose, toute la journée, je ne vois pas ce qui aurait pu le fatiguer.

Jules esquissa un petit sourire, attendit, certain que la femme allait continuer.

Et effectivement :

– En tout cas, *nek*⁴, c'est la première fois qu'il annule comme ça

un voyage, une cérémonie. Moi je dis, c'est pas normal qu'il n'y soit pas allé, ce n'est pas du tout son genre...

Souleymane Faye la regardait sans plus l'entendre. Il en était persuadé, la personne qui avait appelé Issa Thiam à dix-sept heures d'un télécentre lui avait donné une bonne raison de ne pas se rendre à Touba. Et, certainement, il ne savait trop pourquoi, cette personne devait être son assassin.

¹ *Uppukaay* : Éventail.

² *Soxna Si* : Équivalent de madame, en wolof.

³ *Man de* : Moi, en tout cas...

⁴ *Nek* : L'une des nombreuses onomatopées de la langue wolof, qui sert à insister.

Mariama et Leocady étaient en route pour le marché. Mariama éprouvait une certaine gêne, en raison des regards qu'on lui lançait par-ci par-là. Elle était presque constamment accompagnée, désormais, de cette grande femme métisse, qui ne cessait de l'observer, de la photographier, au vu et au su de tout le monde. D'un côté, elle avait tendance à se sentir flattée, on s'occupait d'elle et elle en acquérait une certaine importance, à ses propres yeux d'abord, mais certainement aussi à ceux des autres, de ses belles-sœurs, des voisins, des Lougatois en général, dans cette petite ville sans histoire. D'un autre côté, elle avait peur qu'on fasse un peu trop attention à elle, qu'on la remarque, ce qui ne manquerait pas de faire naître des ragots, des histoires en tous genres, et ce n'était vraiment pas le moment. Elle essayait de rester la plus naturelle possible, elle aimait bien cette femme qui semblait s'intéresser à elle avec sincérité, qui voulait aller au-delà des apparences et, à travers Mariama, pas uniquement parler d'un phénomène sociologique mais montrer une personne véritable, avec ses états d'âme, ses désirs, ses rêves. Mariama avait réussi à comprendre cela au travers des discussions qu'elle avait eues avec Leocady, mais aussi par des regards, par la façon même dont celle-ci travaillait, utilisait ses appareils photo.

Arrivées devant les marchandes de légumes, Leocady laissa Mariama avancer et la suivit, légèrement en retrait, son appareil photo à la main. Lorsque Mariama se mit à regarder les tomates, à peser les oignons d'une main, à discuter avec la vendeuse, Leocady, désormais oubliée, commença à mitrailler. Accroupie dans un coin, aussi discrètement que possible, elle fixa son attention sur la scène qui était en train de se jouer devant elle, colla son œil au viseur et cadra la jeune femme, se déplaçant légèrement de gauche à droite, adaptant la vitesse et l'ouverture du diaphragme, puis, enfin prête, contente de ce qu'elle apercevait dans la minuscule image que lui renvoyait le viseur, elle appuya sur le déclencheur, plusieurs fois. Elle se releva, alla se placer derrière l'étal, photographia Mariama à nouveau, sous un angle différent.

La vendeuse, une femme à la peau très noire d'une cinquantaine d'années, les dents du haut écartées, ce qu'on appelle les dents du bonheur, éclata d'un grand rire moqueur.

– Mais dis donc Mariama, on te prend pour une star ou quoi ?!

Les trois femmes se mirent à rire ensemble, vite accompagnées par leurs voisines. Leocady vint saluer les vendeuses, présentée par Mariama. Certaines lui demandaient de les photographier, prenaient la pose. D'autres, au contraire, se couvraient le visage de leur châle, afin que leur image ne leur échappe pas. Elles refusaient d'un signe de la main, tout en se cachant. Leocady leur répondit qu'il n'y avait pas de problème, qu'elle respectait leur choix.

Mariama avait mis ses courses dans un seau qu'elle portait fièrement sur le haut de la tête, s'éloignant le pas droit, l'allure fière, vers le coin des bouchers. Leocady la devançait désormais pour pouvoir la prendre en photo en pied, avançant d'un pas sûr et décidé, ses « bagages » vissés sur le haut du crâne.

Malgré la chaleur terrible, l'humidité qui avait commencé à envahir la ville, Mariama se forçait à avancer, droite et digne, lançant à Leocady un grand et sincère sourire, de ses dents blanches, ses yeux plissés malicieusement dans un regard complice.

Bokar ne comprenait pas ce qui était arrivé. Son oncle Issa Thiam, qu'il ne voyait pas souvent, avait plutôt l'air d'un brave gars sans histoire. Il était troublé par cette mort qui faisait évidemment la une de tous les journaux à grand tirage et des magazines à scandales. Lui-même, journaliste, s'était aussitôt penché sur ce fait divers sordide et qui le concernait directement.

Qu'avait-il bien pu se passer ? Sa tante étant décédée depuis quelques mois, peut-être la solitude, affective et physique, avait-elle envahi la vie habituellement calme et rangée de son oncle ? Avait-il alors pris une copine ? Les gens l'auraient certainement remarquée, les voisins, la famille. Comme dans tout bon foyer sénégalais, la maison de la rue 7 était remplie de parents, de bonnes qui vivaient là, ainsi que d'amis de province et de cousins éloignés, constamment en visite. Difficile, dans un tel contexte, de passer inaperçu, de faire ses petites affaires discrètement. Or, tous étaient formels, ils n'avaient jamais vu personne à ses côtés, ni amie ni amante, même ces derniers temps. À vrai dire, la maison était demeurée quasiment vide, en dehors de sa mère et de sa sœur, et de quelques personnes de passage, depuis la mort de Tante Aminata.

Bokar repensa aux funérailles de sa tante, la dernière fois qu'il avait vu son oncle Issa. Il y avait évidemment beaucoup de monde, venu d'un peu partout dans le pays, de la famille de Kaolack, de Mbour, de Louga et de Yang-Yang.

Il n'avait rien remarqué de spécial, son oncle était le même qu'à son habitude, bourru, un peu moins gai évidemment, vu les circonstances. Qu'avait-il bien pu se passer entre cette semaine de deuil, en janvier dernier, et cette journée torride de septembre au cours de laquelle on l'avait retrouvé mort, le sexe arraché, coupé, jeté quelques rues plus loin ?

Bokar tenta de se remémorer avec acuité la dernière visite qu'il avait faite à son oncle Issa. Étrange, il l'avait complètement oubliée. En fait, quelques jours à peine après l'enterrement de sa tante Aminata, Bokar était allé brièvement voir son oncle, saluer toute la famille de la rue 7. Il venait aux nouvelles, imaginant la tristesse et

le sentiment d'abandon qu'avait dû ressentir son oncle face à ce deuil auquel il n'était pas préparé. Tonton Issa ne lui avait finalement pas semblé aussi malheureux que ça. Le fatalisme bien connu du peuple sénégalais pouvait s'appliquer à lui aussi. Une fois de plus, la volonté divine gagnait tous les suffrages, rien à faire et pas besoin de se lamenter, c'était ainsi.

Bokar se concentrait du mieux qu'il pouvait afin de se souvenir de ce dernier entretien. Rien de spécial ne l'avait frappé.

Il se rappela soudain un détail, un point minuscule sur lequel il ne s'était pas attardé à ce moment-là, qu'il avait pratiquement jeté aux oubliettes. Mais aujourd'hui, à la lumière de l'horrible événement qui venait d'avoir lieu, Bokar s'efforçait de se souvenir de tout. Effectivement, lorsqu'il s'était rendu à la maison de la Médina pour s'entretenir avec son oncle, celui-ci présentait des petites cicatrices sur les joues. Rien de grave, juste quelques égratignures entre les yeux et les commissures des lèvres, sèches mais qu'on apercevait si on s'approchait de son visage. Bokar n'avait pas songé à questionner son oncle, tellement les marques en question paraissaient anodines. Mais aujourd'hui, en y repensant, Bokar se dit qu'il tenait peut-être là quelque chose.

Le visage d'Issa était lisse lors des funérailles, l'avant-dernière fois que Bokar l'avait vu. Il s'était donc passé quelque chose entre la fin des cérémonies de deuil et cette après-midi de mi-janvier, environ trois ou quatre jours plus tard, au cours de laquelle il avait aperçu ces cicatrices à peine repérables pour quelqu'un qui ne serait pas très observateur. Évidemment il pouvait s'agir d'une simple piquûre de moustique qu'Issa aurait grattée, mais Bokar se souvenait de mieux en mieux, à présent, de l'effet étrange qu'avaient provoqué sur lui ces traces d'une possible bagarre.

Sans trop savoir pourquoi, Bokar s'accrochait à ce vague souvenir comme à une preuve tangible. Mais preuve de quoi ? Difficile à dire. Il avait le sentiment flou de tenir en tout cas quelque chose, un début de piste, aussi infime fût-il.

La masse nuageuse avait triplé de volume, un voile sombre, épais, envahissait le ciel à grande vitesse, recouvrant peu à peu le moindre recoin de bleu, ne laissant aucune chance aux rayons du soleil qui disparaissaient pour faire place à une voûte céleste menaçante se reflétant dans l'océan et le rendant tout aussi obscur.

Bokar se fit annoncer auprès du commissaire Faye comme le neveu de feu Issa Thiam. Jules/Souleymane le fit aussitôt entrer dans son bureau. Se levant pour le saluer, il l'inspecta de près, gardant un moment la main de Bokar dans la sienne.

– Bokar Ndiaye, Bokar Ndiaye... Ah mais bien sûr, vous êtes journaliste à l'Aurore, n'est-ce pas ?

Bokar sourit, relâcha la main du flic.

– Ancien, désormais rédacteur en chef de *Sénégal Matin*.

Jules acquiesça, fit signe à Bokar de prendre place face à lui.

Les deux hommes restèrent un bref moment silencieux, chacun scrutant l'autre et attendant qu'il prenne la parole.

Jules Faye fit signe à Bokar.

– Je vous en prie, je vous écoute, monsieur Ndiaye.

– Commissaire, je suppose que vous vous doutez de la raison de ma visite ?

Aucun commentaire, Jules le laissait continuer.

– Comme vous le savez peut-être déjà, Issa Thiam, l'homme qui a été assassiné dans la rue 7, était mon oncle.

Bokar se tut un instant afin d'étudier la réaction du flic, qui ne montrait rien, aucun étonnement, aucune confirmation.

– Continuez..., dit-il seulement.

– Eh bien, je suis venu à la fois pour apprendre si vous aviez une piste et puis bien entendu, voir si je peux vous aider, d'une manière ou d'une autre...

Jules regarda Bokar droit dans les yeux. Il se détendit un peu, recula son fauteuil à roulettes jusqu'au mur.

– C'est gentil de votre part, monsieur Ndiaye, très gentil. Jusqu'à, à vrai dire, nous n'avons pas grand-chose. Que pouvez-vous me dire sur votre oncle ? Des ennemis, des magouilles... ?

Bokar haussa les épaules, pensif.

– À vrai dire je n'en sais pas beaucoup plus que vous, Faye. À ma connaissance, pas d'ennemis, une vie pépère, normale quoi... Mais il faut approfondir bien sûr, il était mon oncle mais nous nous voyions peu ces derniers temps, j'avais mon travail, ma vie, vous savez comment c'est...

Jules fit avancer son fauteuil avec ses pieds.

– Oui bien sûr, et puis nos familles sont tellement grandes, oncle ou pas, ça ne veut plus dire grand-chose, n'est-ce pas ? Vous l'aviez vu récemment, ce fameux oncle ?

– En janvier, pour les funérailles de son épouse. J'étais venu pour l'enterrement bien sûr, et j'étais repassé plusieurs fois les jours suivants, puis pour les cérémonies du huitième jour.

Bokar semblait hésiter. Jules Faye le sentait, habitué qu'il était aux interrogatoires, qu'ils soient simples, sincères, volontaires comme celui-ci, ou plus musclés comme c'était souvent le cas.

– Et ensuite ? Vous ne l'avez plus revu ?

Bokar, perdu dans ses pensées, se reprit.

– Si, justement. J'avais oublié ce détail qui m'est revenu tout à l'heure. Trois ou quatre jours après la période de deuil, j'étais venu prendre de ses nouvelles.

Jules l'écoutait sans un mot, l'encourageant du regard lorsque Bokar hésitait.

– Je l'avais trouvé chez lui, calme, en compagnie de sa mère et de sa sœur, dans le salon. Quelques enfants jouaient dans la rue, devant la maison, deux de ses petits-neveux, avec leurs copains du quartier.

Une rafale gronda soudain dans le ciel, l'orage se mit à tonner, suivi de plusieurs éclairs qui déchirèrent le ciel sombre. La pluie était enfin là, apaisante après cette atroce chaleur.

Ne se laissant pas divertir par les éléments climatiques, le commissaire reprit, après un très bref coup d'œil en direction de la fenêtre.

– Et alors ? Rien à signaler, je suppose...

– À vrai dire... c'est ce que je croyais. Et puis, en réfléchissant bien, il me semble me remémorer une chose, peut-être est-ce un détail sans importance, je...

L'intérêt de Jules parut monter d'un cran.

– Oui... ?

– Je crois, enfin je suis presque sûr que... qu'il avait des marques sur le visage, des traces de, enfin comme des griffures.

– Hum... Vous en avez parlé avec lui ?

– Non, j'avoue que je n'y avais pas prêté attention outre mesure. C'est en me rappelant cette entrevue que ce détail m'est soudain revenu. Que peut-on en tirer ? S'était-il battu quelques jours avant ?

– C'est ce que je vous demande, monsieur Ndiaye, vous êtes journaliste, vous avez l'habitude. Les traces étaient-elles récentes ? Profondes ?

Bokar ferma les yeux un moment, la tête entre les mains, dans une tentative de se souvenir avec plus de précision de la scène, des détails.

– Il me semble qu'il y en avait une, au milieu de la joue, qui était un peu plus profonde que les autres. Mais pas de trace de sang, elles étaient sèches et relativement superficielles. Elles devaient dater, je suppose, de deux ou trois jours...

Jules hochait la tête, dans un mouvement qui indiquait à la fois le doute et la réflexion. Il tourna son regard vers la fenêtre, trempée, d'où on n'apercevait que de l'eau, des trombes d'eau, puis se retourna vers Bokar.

– Il y aurait donc eu une bagarre, pendant les funérailles, ou immédiatement après, c'est cela, n'est-ce pas ? Et j'aurais tendance à penser que des coups de griffe, contrairement à des coups de poing, seraient plutôt l'œuvre d'une femme, non ?

– Je suppose.

– Étrange, étrange...

Étrange, oui, à quel point le commissaire ressentait un soudain besoin d'aller prendre une bière, pour se rafraîchir mais aussi pour y puiser de la réflexion.

– Monsieur Ndiaye, que diriez-vous d'une ordinaire bien fraîche ?

– Je n'en bois pas, commissaire, mais je n'ai rien contre un jus ou

un soda !

– Ah, vous êtes encore un bon musulman ? Attendez d’avoir atteint mon âge !

Il ne pleuvait toujours pas à Louga, le soleil régnait en maître, ne concédant aucune partie du ciel à un quelconque nuage, nulle trace de vent ou d'éclair.

Leocady déjeunait autour du bol, sur une natte posée dans la cour, à l'ombre d'un grand arbre, avec Mariama et ses belles-sœurs, Anta et Khady les deux épouses d'Abdoulaye, le frère aîné, Kiné, la femme du cadet Moctar, et la vieille maman des frères Seck, Maam Penda. Un peu plus loin, devant un second bol, une flopée d'enfants mangeaient, accroupis sur le sol, piaillant et riant à qui mieux mieux.

Les femmes, en revanche, se nourrissaient calmement, presque en silence. Une fois le bol de riz en sauce terminé, la plus jeune, Kiné, se leva pour débarrasser. Elle rapporta de l'eau afin que chacune des convives puisse se rincer les mains.

Le soleil descendait lentement dans le ciel d'un bleu pâle, strié çà et là de blanc. L'après-midi était déjà bien entamée. Mais l'atmosphère restait lourde, pas un souffle d'air pour lutter contre l'étouffante chaleur.

Mariama alla préparer l'*ataaya*, les trois thés traditionnels, avec l'aide de Kiné. Les autres femmes dévisageaient Leocady avec curiosité. Celle-ci ne semblait pas intimidée, elle leur souriait, leur parlait volontiers.

Anta, la plus âgée, la quarantaine environ, prit la parole la première.

– J'ai vu tes photos, dans le livre... Tu as beaucoup voyagé, n'est-ce pas ?

Leocady acquiesça d'un sourire.

– Oui, je bouge beaucoup, pour mon travail, pour essayer de découvrir et de montrer des visages différents, d'autres milieux, des vies qu'on ne connaît pas forcément...

Anta la regardait avec intérêt.

– Mais pourquoi photographeur Mariama ? Pourquoi nous, ici, notre vie n'a rien de spécial. Ça n'intéresse personne.

Khady observait Leocady du coin de l'œil, curieuse, sceptique, se demandant intérieurement, elle aussi, ce que cette espèce de demi-toubab venait chercher chez elles, dans leur famille.

– Détrompe-toi, Anta, il y a sûrement des gens, dans d'autres parties du monde, et même ici au Sénégal, à Dakar ou en Casamance, qui ne connaissent pas votre vie de femmes mariées à des émigrés... C'est important de témoigner, de montrer, enfin je le crois en tout cas.

Khady se mêla à la conversation.

– Vous avez fait beaucoup de livres ?

– Pas tellement, trois ou quatre, mais je travaille surtout pour des journaux, des magazines.

– Tu ne photographies jamais les stars, les personnalités ?

Anta et Khady partirent d'un grand éclat de rire. Leocady sourit en faisant non de la tête.

– Ça ne m'intéresse pas, je préfère les « vrais » gens, les anonymes qui vivent dans leur coin, transmettent leurs traditions, leur culture, ceux qu'on ne voit pas ailleurs justement...

Mariama et Kiné revinrent avec le premier thé, le *lëwël*, le moins sucré. Les petits verres de liquide brûlant et amer furent avalés d'un trait. Anta et Khady regardaient Leocady avec un mélange de curiosité et d'incompréhension. Mariama observait la scène sans un mot, tranquille, sans réaction apparente. Mais elle buvait les paroles de Leocady, tentait de comprendre sa démarche et son choix de vie.

Elle s'adossa contre l'arbre en s'épongeant le front. Les autres femmes ne faisaient pas attention à elle, mais Leocady l'observait discrètement. Elle lui paraissait fatiguée, lasse, elle se demandait même si elle n'était pas malade.

Depuis son arrivée à Louga dans la famille Seck, Leocady s'était rapidement adaptée à cette vie tranquille, sans surprise, qui lui aurait semblé ennuyeuse à la longue, habituée qu'elle était à la ville, à la fête, aux concerts et aux dîners entre amis. Mais elle commençait à s'attacher à Mariama, qui était apparemment beaucoup plus futée que ses belles-sœurs, plus fine, intéressante.

Elles avaient déjà échangé plusieurs conversations au cours desquelles la vivacité de la jeune femme lui avait paru évidente. Si seulement elle était née dans un autre milieu, si elle avait étudié, rencontré les bonnes personnes. Au lieu de s'en remettre constamment à Dieu et à ses prophètes et marabouts. Une fois de plus, Leocady ressentait le fossé qui la séparait de ces femmes sénégalaises originaires de la campagne ou de petites villes, dont l'horizon ne dépassait pas la cour de la « grande maison », le foyer familial dans lequel elles avaient été adoptées, celui de leurs maris respectifs.

À *Ndakaaru Njaay*¹, l'orage battait son plein. L'eau tombait à grosses gouttes, explosait sur le bitume et les murs délavés, claquait dans le vent frais. Le ciel noir tonnait, semblait s'ouvrir pour faire place à la pluie qui balayait tout sur son passage. De mémoire de Dakarois, on n'avait pas vu ça depuis des années, des décennies sans doute. Habituellement, les averses ne tombaient que pendant quelques minutes, se renouvelaient parfois mais ne duraient pas bien longtemps. En revanche, cette année, c'était incroyable, le déluge pratiquement. Depuis des jours, la ville était noyée sous les trombes d'eau. Jour après jour, nuit après nuit, avec une régularité qui en devenait lassante, le liquide céleste se déversait de manière presque incessante. La capitale en était complètement bloquée, bien entendu. Les bouchons, sur les voies d'accès, entre la ville et la banlieue, devenaient phénoménaux, il fallait des heures interminables pour entrer ou sortir de Dakar, les véhicules roulaient les uns contre les autres, les chaussées étaient trempées et, souvent, noyées, envahies par un liquide noir, crade, rempli d'ordures de toutes sortes, de mégots, de papiers, de sacs en plastique, cette plaie de l'Afrique contemporaine.

Jules soupira. Il allait encore y avoir des drames, c'était certain. Des inondations, des accidents, des maisons ou des mosquées allaient s'effondrer, des enfants se noyer dans ces immondes piscines improvisées, ces bassins de rétention d'eau non planifiés, dans les rues, les cours des écoles ou des maisons. En plus des nombreuses maladies dues aux eaux stagnantes, le palu bien sûr, comme toujours, mais aussi le choléra, les dysenteries. L'eau si souvent souhaitée, habituellement manquante, aurait dû être source de bienfait pour le pays, pour les cultures, les plantes, les arbres, la brousse de manière générale. Mais en ville, toute cette eau était en trop, on ne pouvait rien en faire de bon, elle ne causait que des dégâts.

Attablés devant un cadavre de Gazelle² et une bouteille de Coca vide, Jules et Bokar paraissaient beaucoup plus détendus que dans

le bureau du commissariat.

– Je n'étais pas spécialement attaché à lui, à vrai dire. C'était mon oncle, mais j'ai beaucoup d'oncles ! Et je n'ai pas eu à vivre avec lui, à partager quoi que ce soit. Mais de là à accepter une telle mort, un acte de cette violence, c'est inconcevable. Je me demande bien qui peut avoir la force, le courage, la détermination d'un tel acte ?

Jules sourit, un sourire un peu crispé.

– Boy, si vous saviez tout ce qu'on voit à longueur d'année, tout ce à quoi on est confronté, en tant que flic, c'est pas joli joli, c'est moi qui vous le dis. Des assassinats, des bagarres, des rivalités, du n'importe quoi. Des gens plus normaux que vous et moi qui se réveillent un beau matin tordus, dingues, de jalousie ou de déception, que sais-je encore... Difficile de comprendre, d'imaginer même, tout ce qui peut se passer dans l'esprit humain.

Bokar, ayant terminé son verre, fit un geste de la main vers sa poche, pour payer. Jules se leva, arrêtant net le mouvement du jeune homme, appela la serveuse.

– Ah non, c'est moi qui régale, vous êtes venu m'informer, non ? Je sais qu'on n'est pas bien payés, dans la police, mais on a quand même encore un peu d'éthique ! La prochaine fois que nous nous rencontrerons, je vous laisserai m'inviter.

Bokar sourit, ce flic était décidément bien sympathique. Jules s'était rassis. Il approcha son visage très près de celui de Bokar, soudain extrêmement sérieux.

– Ndiaye, qu'en pensez-vous ? Au fond de vous-même, dans votre croyance la plus profonde, la plus sincère, avez-vous une idée ?

Surpris par le ton plutôt grave qu'avait pris le commissaire, Bokar hésita, réfléchit un moment.

– Je ne sais pas, je... je ne suis pas sûr de grand-chose, mais j'ai l'impression qu'il s'agit d'une histoire de femme, ça paraît évident, non ?

Jules se recula, un sourire presque victorieux aux lèvres.

– C'est ce que je crois aussi. Un mari jaloux ? Une femme dont il aurait refusé les avances... ? L'avenir nous le dira, rapidement j'espère. En attendant, Ndiaye, on se tient au courant.

Les deux hommes se quittèrent sur une poignée de mains, à la sortie du bistro.

2 La Gazelle : la bière locale la plus bue, très légère, qu'on appelle aussi l'ordinaire.

Leocady se reposait à l'ombre du grand arbre, en attendant que le soleil décline, qu'arrive l'heure magique, entre chien et loup, le moment où elle pourrait se remettre à photographier. Chacune des épouses Seck était retournée à ses occupations, les enfants essayaient de construire une cabane à l'aide de branchages, au fond de la cour, contre le mur donnant sur la maison voisine. Ne voyant pas Mariama, elle se leva et se mit à sa recherche dans la maison. Elle la trouva dans sa chambre, allongée sur le grand lit nuptial, flambant neuf, qui trônait dans la petite chambre à coucher obscure dont il occupait quasiment toute la place. Il s'agissait d'un immense lit en bois noir moiré, brillant, qui se terminait de chaque côté par une table de nuit, le tout en un seul morceau, surmonté de dorures, des angelots travaillés à même le bois et recouverts de peinture couleur d'or, qui veillaient sur le sommeil des jeunes mariés, puisqu'il était bien évident qu'il s'agissait là du cadeau de mariage de Mansour, directement importé d'Italie et qui avait envahi cette chambrette d'une ville du Sahel dans laquelle il apparaissait comme un élément totalement surréaliste, preuve s'il en fallait de l'absurdité de toute cette histoire, de ces situations de vie sans aucune logique.

Mariama était allongée sur le côté, repliée sur elle-même en position fœtale, les bras autour de ses genoux. Elle balançait légèrement son corps en chantonnant, s'arrêta immédiatement lorsqu'elle s'aperçut de la présence de Leocady. Elle se retourna, lui sourit, gênée, et lui fit signe de s'asseoir à ses côtés.

– Que se passe-t-il Mariama ? Ça ne va pas ?

Mariama posa sa main sur celle de Leocady, pour la rassurer. Leocady s'en empara et, la trouvant très chaude, mit son autre main sur le front brûlant de la jeune femme.

– Tu es malade, Mariama, il faut aller voir quelqu'un. Que se passe-t-il ?

Inquiète, Mariama lui fit signe de ne pas faire de bruit.

– Non, non, ce n'est rien, je t'assure. Ça m'arrive souvent.

Le large tee-shirt s'était écarté du corps de Mariama pendant son

sommeil et laissait apparaître, serrée dans son pagne, une protubérance évidente au niveau du ventre. Leocady s'en rendit compte aussitôt. Elle leva la tête, regarda Mariama avec des yeux inquiets.

– Mariama, tu es enceinte ?

Affolée, Mariama nia d'un mouvement de tête.

– Non, non... qu'est-ce que tu racontes ?

Elle se força à rire, un rire nerveux qui s'étrangla dans sa gorge et finit dans un sanglot. Leocady se rapprocha d'elle, s'allongea à ses côtés, un bras passé autour d'elle, la main sur son ventre rond, dur, énorme.

– Ne t'inquiète pas, ma petite, tu peux tout me raconter, je suis ton amie, je t'aiderai...

Mariama se retourna vers elle, le visage empli de reconnaissance, puis jeta un coup d'œil inquiet vers la porte en indiquant d'un geste du doigt sur ses lèvres qu'il leur fallait être prudentes.

– Elles ne doivent rien savoir, tu m'entends ? Rien, jamais. Personne n'est au courant.

Les deux femmes restèrent un moment sans parler, l'une contre l'autre. Leocady berçait silencieusement sa jeune amie, balançant sa tête dans un mouvement d'apaisement calme et régulier.

Leocady veilla pendant un long moment Mariama qui s'était rendormie. Le moindre son la faisait sursauter dans son sommeil, sa tête se soulevait de temps en temps, angoissée, sans pour autant qu'elle se réveille.

Le seul bruit qu'on entendait était celui du ventilateur, dont les pales de métal brassaient l'air, par ailleurs totalement inexistant, au milieu de cette chaleur torride d'une après-midi d'hivernage dans cette ville du Sahel.

Leocady était paniquée. Comment ne s'en était-elle pas rendu compte plus tôt ? Non seulement Mariama était enceinte, mais elle semblait presque à terme, et apparemment elle n'avait parlé à personne de sa grossesse. N'ayant pas vu son mari depuis deux ans, son état serait difficile à expliquer. Pauvre petite ! Leocady comprenait que Mariama puisse avoir une relation avec un autre homme, cela sem blait évident, belle et jeune comme elle était, il semblait difficile, voire impossible, de rester seule et fidèle pendant

des années, sans jamais voir son mari. Mais que faire, que dire ? Elle imaginait bien que la jeune femme était dans une impasse, qu'allait-elle devenir ? Comment Leocady pourrait-elle l'aider ? Devait-elle en parler à Bokar ? Après tout, il s'agissait de sa cousine.

Leocady demeura longtemps ainsi, au côté de Mariama, à la veiller. Lorsque celle-ci s'éveilla, un début d'obscurité avait envahi la maison et les alentours. Ses belles-sœurs préparaient le repas du soir dans la cuisine qui se trouvait un peu plus loin, les enfants regardaient la télévision dans la cour, dans une lumière crépusculaire. Le calme recouvrait la chambre de Mariama, troublé uniquement par le concert des grillons.

C'est alors que Mariama raconta tout, ou presque, à Leocady.

C'était un dimanche de janvier. Il faisait frais à Louga. On entendait siffler le vent du désert, l'harmattan tout proche, charriant des parcelles de sable. Le soleil hivernal, brillant pourtant dans un ciel d'un bleu pur, sans aucun nuage, ne réussissait pas à réchauffer les habitants, habitués à la canicule.

Mariama Mbaye, Madame Seck, avait revêtu un grand châle en laine sur son jean et sa tunique, rangé rapidement quelques affaires dans un sac en plastique, et s'était rendue à la gare routière de Louga pour prendre un *Ndiaga Ndiaye* en direction de Dakar. Le car était surmonté, à l'arrière, de lettres de métal colorées avec lesquelles on avait marqué : « *Air Louga* ».

Son cousin Bokar avait téléphoné à Mariama afin de lui faire part du décès d'Aminata Gueye, Madame Thiam, l'épouse de leur oncle Issa Thiam.

Le car était rempli d'hommes jeunes, sans doute à la recherche d'un travail, qui portaient tenter leur chance dans la capitale. Certains dévisageaient Mariama, osaient un sourire. Mais celle-ci gardait le visage obstinément tourné vers la vitre, observant la route qui défilait devant elle. À peine sortait-on de Louga qu'on n'apercevait presque plus de charrettes, et encore moins de chameaux. La nationale déversait ses kilomètres goudronnés, entrecoupés de nombreux villages et de petits bourgs, Kebemer, Ndandé, Mekhé... Les paysages étaient secs et monotones, des arbres maigrichons, quelques villages de cases dans lesquels apparaissaient de plus en plus de constructions en dur, jamais terminées. Après Thiès, la grande ville, ancienne capitale du rail, la verdure reprenait du poil de la bête, avec des champs de manguiers sans fin. À Pout, à Diamniadio, les vendeuses de fruits fonçaient comme un essaim d'abeilles dès qu'un automobiliste s'arrêtait à leur hauteur, chacune vantant sa marchandise à coups de superlatifs, de cris et de rires, on aurait dit un ballet, rapide et coloré. Aussi vite qu'elles étaient apparues, celles-ci se repliaient vers leur petit étal, sur le bas-côté de la route, à l'affût du prochain client. Venait ensuite la longue attente, dans les faubourgs de Dakar, une fois dépassé Rufisque, sa saleté et ses calèches, seul souvenir, avec les quelques maisons coloniales décaties qui tenaient encore debout,

d'un passé glorieux. Dans les longues files de véhicules en tous genres qui longeaient les banlieues, Mbao, Thiaroye, Pikine, envahies de fumée et d'odeurs de carburant, les conducteurs klaxonnaient ou rongeaient leur frein en attendant que ça avance. Dakar, la ville de toutes les chances, de toutes les tentations, se trouvait à l'extrémité occidentale du pays, du continent tout entier. Presqu'île, une seule route permettait d'y entrer ou d'en sortir, d'où le chaos infernal et presque constant, malgré les grands travaux effectués récemment par un régime qui voulait marquer l'histoire, non par des actes, par du social, mais par du *bling-bling*, du béton, des ponts, des échangeurs, des routes souvent mal préparées, trop vite construites, pas bien aménagées.

Fourbue, Mariama arriva enfin à Dakar, à la gare routière « pompiers » d'où elle dut prendre un autre car qui n'avait de rapide que le nom, afin de se rendre à la Médina.

La rue 7 était barrée à hauteur de la maison mortuaire, comme c'était toujours le cas. Mariages, funérailles et baptêmes donnaient le droit de bloquer la circulation alentour. Les maisons étaient trop étroites pour accueillir la foule de parents et amis dont beaucoup s'étaient fait une quasi-profession de se rendre à ce genre de cérémonies. On y rencontrait du monde, on pouvait s'asseoir à l'ombre et bavarder tranquillement. Surtout, on distribuait des repas gratuits, et on repartait avec des biscuits, beignets et autres bonbons. Pour beaucoup qui mangeaient de moins en moins souvent à leur faim, ou qui voulaient tout simplement économiser, c'était là une aubaine. Le social arrivait toujours en première place des activités locales. On montait donc une grande bâche d'un côté à l'autre de la rue, on louait des fauteuils en plastique que l'on plaçait dessous pour éviter évidemment le soleil, ou, pendant l'hivernage, la pluie.

Après avoir salué son oncle Issa, sa grand-mère (enfin, la sœur de sa grand-mère, mais ici c'est la même chose), ses tantes et cousines, Mariama alla rejoindre les autres femmes de la famille dans la cuisine qui se trouvait au milieu de la courette, et travailla dur pour cuisiner, servir les convives, laver, ranger, balayer... En fait ça ne la changeait pas beaucoup de sa vie habituelle. Il y avait plus de monde, les gens s'étaient mis sur leur trente et un, ils se croyaient plus malins qu'à Louga ou dans son village natal de Yang-Yang, ancienne résidence des rois du Djolof, mais ses journées étaient faites de ces mêmes besognes auxquelles elle était habituée. Réservée, connaissant mal les gens, elle parlait peu et on la laissait tranquille. Seul son cousin Bokar s'enquit de ses nouvelles avec sincérité.

Mariama n'était pas très proche de sa famille du côté de son père, Mamadou Mbaye. Celui-ci avait épousé une fille de la campagne et était resté vivre au village. Il s'était peu à peu éloigné de ses frères et sœurs qui, eux, vivaient en ville, certains à Dakar, d'autres à Kaolack et Mbour. Mariama les prenait pour des snobs, elle ne les comprenait pas toujours. Bien qu'elle ait été dotée d'une intelligence au-dessus de la moyenne, et d'une grande sensibilité, elle n'avait pas été à l'école. Elle ne connaissait que la vie aux champs et le ménage, les tâches domestiques léguées par sa mère et dont elle se servait pour plaire à son mari et à ses belles-sœurs. Enfant, elle avait suivi les cours de l'école coranique, avec l'imam du village. Elle n'avait comme connaissances du monde que celles passées par le filtre du Coran, de la religion. Bien qu'elle fût plutôt jolie de sa personne, elle se sentait complexée devant ses cousines toujours si bien habillées, à la dernière mode dakaroise, qui la regardaient de haut. Du moins le pensait-elle. C'est pourquoi elle n'avait pas eu envie de se rendre aux funérailles de cette tante qu'elle n'avait croisée qu'en de rares occasions, pour laquelle elle ne ressentait aucun sentiment d'amour, familial ou autre.

Mais son cousin Bokar avait insisté, de même que ses parents, restés au village, afin qu'elle les représente.

Elle aimait bien Bokar. C'était *un grand quelqu'un*¹, un journaliste. Cependant il était resté simple, il était gentil avec elle, la traitait normalement et non comme une pauvre fille de la brousse, ce que faisaient habituellement les autres cousins et cousines, surtout les filles à vrai dire. Les garçons, eux, ne pouvaient la mépriser totalement en raison de la joliesse de ses traits, de ses grands yeux aux cils courbés, de sa haute taille, de ses épaules carrées, de ses longues jambes aux mollets finement ciselés et de sa poitrine droite et généreuse.

Mariama dormait sur une natte à même le sol, dans une petite pièce attenante à la cuisine et qui donnait sur la cour, à côté d'autres membres de la famille venus comme elle de l'intérieur du pays. Elle demeura à Dakar jusqu'au lundi suivant. Après la cérémonie du huitième jour, les gens étaient tous partis. Lorsqu'il n'y eut plus de victuailles, plus de « festivités », les invités s'évaporèrent les uns après les autres. Sa grand-mère, la mère de Tonton Issa Thiam, Maam Habibatou Ndiaye-Thiam, était partie avec sa fille Seynabou à Touba, se recueillir auprès de leur marabout. Elles avaient insisté pour que Mariama demeure auprès de son oncle Issa le plus longtemps possible, avant leur retour.

Ce dernier soir, la veille de son départ pour Louga, Mariama se

trouvait donc seule avec son oncle dans la maison de la Médina. Il y régnait un calme étrange, presque effrayant après le bruit assourdissant qu'avait connu la maison familiale tous ces derniers jours. L'oncle Issa était monté se reposer dans sa chambre, à l'étage, priant Mariama de lui porter son repas du soir.

Son plateau à la main, un bol d'eau sur la tête, la toute jeune femme, après avoir frappé, trouva son oncle assis sur le lit, l'air relativement normal malgré son récent veuvage. Elle disposa une natte sur le sol, y plaça le plateau, fit une discrète révérence devant son oncle qui vint s'asseoir par terre. Il tendit ses deux mains, elle y versa, au-dessus d'un pot conçu à cet effet, de l'eau puis lui passa le savon. Il se lava les mains consciencieusement, elle les lui rinça puis les lui essuya à l'aide d'un petit torchon.

– Assieds-toi avec moi, Mariama, dînons ensemble.

Les yeux baissés, intimidée par cet homme qu'elle connaissait peu bien qu'il soit son oncle direct, Mariama s'exécuta.

– *Bissimilahi* ! Bon appétit.

Issa Thiam plongea goulûment dans le bol de riz avec sa cuillère, tandis que Mariama, après s'être lavé les mains à son tour, se servit modestement, mangeant directement avec la main droite, en silence.

– Alors Mariama, comment va ton mari ? Tu as des nouvelles ?

Un peu gênée par cette soudaine intimité forcée, elle hocha la tête sans un mot.

– Mais ma petite, il ne faut pas avoir peur de moi, je suis ton oncle, tu es pratiquement ma fille, la fille de mon cousin, autant dire de mon frère.

Mariama émit un sourire timide, le regard toujours baissé.

– Alors, ton mari ? Tu le vois, il vient de temps en temps ?

Mariama n'aimait pas le ton que prenait la conversation, mais elle n'avait pas le choix, elle devait le respect à cet homme qui était son aîné et son parent.

– Il n'est pas encore venu, tonton, pas depuis deux ans.

Surpris, Issa leva les yeux vers sa nièce et les laissa traîner de haut en bas sur le corps si bien fait, si appétissant, de la jeune femme.

– Pauvre petite, *ndeysaan*, ce n'est pas une vie, pour une fille de ton âge, il te faut un homme.

Mariama, debout en train de débarrasser, ne réagit pas. Issa Thiam se leva à son tour, se trouvant tout près de sa nièce, leurs corps séparés à peine par quelques centimètres. Le vieil homme commença à transpirer et à respirer très fort, il se rapprocha de Mariama.

– Laisse donc le travail pour plus tard, viens causer un peu avec moi, là, sur le lit.

– Non, non, tonton, je dois ranger, je...

Ne la laissant pas terminer sa phrase, Tonton Issa, n'en pouvant plus, colla son corps à celui de sa nièce tout en l'entourant de ses bras. Il était comme fou, la tripotait de partout. Elle se débattait comme elle pouvait, se mit à crier alors qu'il la plaquait contre le lit, poussant le haut du corps de la jeune fille contre les draps, l'étouffant à moitié.

– Ça ne sert à rien de crier, tu sais bien qu'il n'y a personne... Et puis je suis ton oncle, j'ai le droit, tu vas voir, ça va te faire du bien, ça fait si longtemps... je t'aime bien ma petite, tu sais, je t'aime bien... tu es ma fille.

Malgré son âge, il était plus fort que Mariama qui tentait de réagir en lui griffant le visage. Il la bloqua de son bras droit tandis qu'avec sa main gauche il arrachait le pagne de la jeune femme, ouvrait sa braguette d'où il sortit un sexe en érection, plus dur qu'un tronc d'arbre, écarta les cuisses de Mariama qui criait toujours, et la pénétra avec violence.

Face à l'horreur de la situation, et à la douleur, Mariama soudain se tut. Elle ravala ses larmes et ses cris, serra les dents, pinça ses lèvres, rentra ses ongles dans la chair de ses paumes, ferma les yeux. Elle pensa alors à Dieu.

L'affaire ne dura pas plus de quelques minutes. Le vieux émit un grognement rauque, dans une dernière poussée, et alla s'effondrer sur le lit sans un regard pour Mariama.

Celle-ci ne demanda pas son reste. Elle se rhabilla à toute vitesse, lança un coup d'œil méprisant à cet oncle, cracha sur lui d'un air de dédain, les yeux remplis de haine, d'une haine viscérale, immense, que rien ni personne ne pourrait jamais atténuer, puis s'enfuit en courant.

En bas, elle récupéra ses affaires et sortit de la maison, honteuse, se tenant le ventre qu'elle aurait voulu arracher, en nage, décoiffée, ses tresses à moitié défaites, son pagne déchiré. Le liquide gluant avait collé entre ses cuisses, il lui semblait sentir l'odeur fétide du

péché, du crime monstrueux dont elle avait été la victime. Elle ne ressentait plus aucune douleur, seulement la hargne de l'humiliation d'avoir été souillée, une saleté physique et mentale qu'elle ne pourrait pas nettoyer, dont elle ne réussirait jamais à se défaire. Qui plus est par son oncle, le frère de son père, veuf depuis seulement quelques jours.

Heureusement, la nuit était tombée sur la ville, les rues de la Médina étaient plus calmes qu'à l'ordinaire, en raison du froid. Les passants ne faisaient pas attention à elle, à son allure sale et fripée, son sac en plastique à la main.

Une fois de plus elle serra les dents, s'interdisant de pleurer, de se plaindre à elle-même ou à qui que ce soit. Elle se vengerait. Seule, sans l'aide de personne, sans appréhension. Elle n'était pas pressée. Mais elle se vengerait. Cette seule pensée l'aiderait à vivre pendant les longs mois à venir.

¹ *Un grand quelqu'un* : Une grande personnalité, expression qu'on trouve dans des pays au sud du Sénégal, en Côte d'Ivoire ou au Bénin.

À la fin de son récit, Mariama s'était écroulée en larmes dans les bras de Leocady qui lui caressait doucement la tête, elle-même bouleversée par les faits que la jeune femme venait de lui relater.

Très vite, Mariama se reprit, essuya ses larmes et esquissa un sourire.

– Ce n'est pas grave, ne t'en fais pas, ça va aller...

Elle retrouvait ses esprits, revenait à la réalité.

– Mais ce qui est sûr, c'est que je ne veux pas de cet enfant. Il est doublement péché car je ne l'ai pas conçu avec mon mari et en plus il est la conséquence d'un viol. Je...

Leocady la coupa brusquement, la regardant dans les yeux.

– Mais Mariama, tu es presque à terme, il est trop tard pour avorter.

– De toute façon, c'est interdit ici, au Sénégal.

Leocady était ailleurs, songeuse. Elle réfléchissait à une idée, une solution, pour son amie désespérée. Elle comprenait son dilemme. Comment mettre au monde un enfant non voulu, résultant d'un acte de violence horrible ? Il fallait qu'elle consulte Bokar, qui connaissait mieux qu'elle le pays, les coutumes, et qui aurait certainement une idée. Elle en parla à Mariama qui parut effarée.

– Non, non, il ne faut le dire à personne, personne, je t'en conjure. Aucun des membres de ma famille ne doit être au courant, je me débrouillerai.

Leocady la regarda avec insistance, fixement, ses yeux plongés dans ceux de la jeune femme confrontée à tant de douleur.

– Mais que comptes-tu faire, Mariama ? Il faut me le dire, tu sais que je suis ton amie. Tu ne vas pas commettre une bêtise quand même ?

Mariama lui sourit, un sourire triste et pensif, le regard au loin.

– Non, non, bien sûr que non, ne t'inquiète pas, je trouverai une solution pour l'enfant... J'irai au village, je verrai avec ma mère, et

mes tantes... Allez, je dois retourner au travail, viens.

Mariama se leva, arrangea ses vêtements pour cacher son ventre, serré sous le pagne lui-même recouvert d'un grand tee-shirt, s'empara du balai et se mit à nettoyer la cour. Leocady la suivit, la regardant d'un air bizarre. Elle alla chercher un de ses appareils et se mit à la photographier.

L'après-midi touchait à sa fin, on approchait des dix-neuf heures. L'heure suave du crépuscule arrivait, celle pendant laquelle le ciel de septembre, lorsqu'il n'était pas noirci par des masses de nuages, se teintait de rose, durant quelques minutes à peine, tandis que le soleil entamait sa descente vers d'autres horizons. La cité sahélienne se recouvrait alors d'une douceur pastel qui convenait si bien à la lan gueur de l'atmosphère de cette soirée d'hivernage. Leocady retrouva son humeur joyeuse à la vue de cette lumière si étrange, spécifique à cette région du monde et qui apporterait un plus au travail qu'elle était en train d'effectuer.

Mariama avait attendu. Elle avait réfléchi, pesé les différents arguments, noté dans sa tête les idées qui y défilaient. Elle n'était pas pressée, ne voulait pas faire échouer son projet si minutieusement préparé. Au fur et à mesure que les jours, les semaines puis les mois passaient, les détails s'étaient accumulés, son plan était désormais d'une précision sans faille.

Voyant l'hivernage avancer en même temps que s'arrondissait secrètement son ventre, elle avait profité d'une grande réunion familiale à Touba pour accomplir sa mission, car c'était bien de cela dont il s'agissait.

Pour la plupart, les membres de la famille allaient passer la journée du surlendemain mardi à Touba, la ville sainte, pour se recueillir à l'occasion du dixième anniversaire de la mort du grand-père, Saliou Ndiaye. La maisonnée de Louga au grand complet, femmes et enfants, s'y rendrait. Mariama avait prétexté une grande fatigue et avait insisté pour ne pas y aller. Elle avait dit préférer rester à Louga, dans la maison familiale vide, afin de se reposer.

Le dimanche précédent la date fatidique, elle avait marché jusqu'à un télécentre éloigné de son quartier, où personne ne la connaissait, et avait appelé son oncle, Issa Thiam. Celui-ci, d'abord surpris de l'entendre, fut vite embobiné par le charme et les mensonges de sa jolie nièce.

– Tonton Issa, c'est moi, Mariama Mbaye... Ça va tonton ? Bon, je me disais... tu sais, depuis la dernière fois que nous nous sommes, euh, vus, mon mari n'est toujours pas venu, j'avais un peu envie d'en parler avec toi. C'est difficile et je sais que toi, tu me comprends... Je me disais que pendant le *sarax* de Maam Saliou, peut-être si tu restais à Dakar, enfin si tu étais seul, je pourrais venir ?

Issa n'en revenait pas et resta un moment silencieux. Mariama reprit aussitôt, de sa voix douce et charmeuse.

– Allez dis oui, tonton, dis oui, j'ai tellement envie de te voir !

– Mais, mais ma petite, enfin, est-ce bien sérieux ? Je veux dire oui, bien sûr, je suis un peu surpris que tu me le demandes mais bon, je sais ce que c'est bien sûr. C'est dur pour toi, sans mari... Je comprends.

Mariama l'imaginait déjà en train de suer et de fantasmer. Sa voix s'était d'ailleurs faite plus saccadée, comme s'il rêvait déjà aux moments qu'ils allaient passer ensemble.

Il reprit en chuchotant :

– Je t'attends mardi, viens le plus tôt possible, qu'on ait du temps pour bavarder.

Mariama eut un sourire sardonique et raccrocha sans un mot.

¹ *Maam* : grand-père, ou grand-mère, en wolof.

La maison de Montagne s'était vidée dès le lundi après-midi. Mariama avait alors soigneusement préparé les affaires dont elle aurait besoin et s'était couchée, afin d'être prête rapidement le lendemain matin. Elle avait d'abord eu du mal à s'endormir, angoissée évidemment par son projet, se demandant si elle serait capable de le mener à bien. Et puis, la fatigue qui l'envahissait régulièrement depuis quelques semaines, chaque soir à la tombée du jour, lui permit de trouver le sommeil.

Elle se mit en route dès l'aube, ferma la maison en prenant soin de laisser certains volets entrouverts, une lampe allumée, pour faire croire qu'elle était habitée, qu'elle-même s'y trouvait.

Cachée, malgré la chaleur qui planait déjà sur toute la région, par un foulard qu'elle avait attaché au-dessus de ses sourcils jusque sur le menton, elle monta dans un car rapide qui se rendait à Dakar. Elle alla s'asseoir au fond, seule, et enfouit sa tête dans ses bras repliés sur l'accoudoir du siège. À peine le car eut-il dépassé le stop à la sortie de Louga, puis tourné à gauche sur la route nationale, que Mariama s'était rendormie.

Il était encore tôt lorsqu'elle arriva en vue de la maison familiale de son oncle Issa, dans la rue 7. Les lingères avaient envahi les trottoirs, frottant de toute la force de leurs bras costauds le linge sale de leur famille et de leurs clients, malaxant à l'aide de savon en poudre les moindres replis de vêtements usagés, décolorés, souvent déchirés, qu'elles allaient ensuite étendre sur une corde située un peu plus loin. À l'angle de la rue 8, quelques hommes en débardeur prenaient leur petit déjeuner dans un *tangana*, une table de fortune installée à même le trottoir, ou du moins ce qu'il en restait. Leurs bras nus, musclés, portaient à leur bouche affamée des grandes tartines de pain caoutchouteux sur lesquelles on avait étalé du beurre ou de la mayonnaise et qu'ils trempaient dans du café bien noir dont l'arôme envahissait tout le quartier.

Mariama rasait les murs comme toujours, les yeux baissés, évitant les regards, les rencontres. Elle disparut dans la maison familiale du père de son oncle Issa, étant au courant de la façon d'ouvrir la porte

et de pénétrer dans la cour sans avoir à se faire connaître.

Tout était calme, apparemment personne, sauf certainement son oncle, ne se trouvait là. Elle eut un petit sourire intérieur, fière de son plan. Elle bomba le torse, rentra le ventre, tira sur la longue tunique dont elle était vêtue et qui cachait, autant que faire se pouvait, ses formes arrondies. Elle grimpa au premier étage et après un moment d'hésitation durant lequel son cœur se mit à battre à tout rompre, elle frappa à la porte. Elle entendit un vague grognement suivi de pas lourds. La porte s'ouvrit sur son oncle, en boubou d'intérieur froissé. Il la dévisagea de bas en haut, d'abord surpris, puis parut se remémorer les faits.

– Ah, c'est toi... Mariama, entre, viens.

Mariama le suivit après avoir repris sa respiration, tout en ôtant le voile qui recouvrait sa chevelure. Elle arrangea un peu sa coiffure tandis que l'homme s'asseyait sur le lit en la regardant. Il semblait à peine réveillé.

Mariama posa ses affaires sur la tablette près du lit, vint s'asseoir à côté de son oncle, commençant à lui parler tout en posant une main sur sa cuisse, très naturellement, comme si de rien n'était. Elle se rendit vite compte qu'elle était en train d'obtenir l'effet escompté.

Son oncle l'observait, la scrutait de bas en haut.

– Hé Mariama, tu as grossi, *de* ! Tu as pris des formes, c'est bien, tu es encore plus belle comme ça !

Mariama eut un sourire forcé.

– Tonton, pourquoi tu ne t'allonges pas, tu as l'air fatigué. Attends, je vais m'occuper de toi.

Ce faisant, elle l'aida à s'allonger avec un petit sourire juste assez coquin pour émoustiller encore plus le vieux cochon. Issa Thiam, allongé, les yeux rivés sur la poitrine abondante et haut placée de sa nièce, commençait à suer, la chaleur aidant, à respirer plus fort et plus rapidement.

Elle se mit debout près du lit et glissa ses mains sur les jambes à la peau noire desséchée, remontant lentement sous le boubou.

– Pauvre tonton, tout seul, *ndeysaan*, sans personne pour s'occuper de toi. C'est bon quand je te masse comme ça ?

Issa ne l'écoutait plus, ne pouvait plus répondre, il était déjà en route pour le septième ciel, se léchant les lèvres, se mordillant la langue alors que les mains habiles de la petite grimpaient de plus en plus. Il n'y eut bientôt plus qu'une main. L'autre farfouillait dans le

sac posé auprès d'elle sur la table de nuit. Les yeux fermés, grognant déjà de plaisir et d'impatience, le tonton lubrique se laissait faire sans un mot ni un regard pour la jeune femme, tout entier à son propre plaisir. Cela ne gênait pas le moins du monde Mariama qui avait déjà réussi à enfiler un gant sur sa main droite, l'autre s'approchant dangereusement de l'objet du délit.

– Deux secondes, tonton, je me déshabille...

Tonton Issa marmonna quelques mots à peine audibles sans ouvrir les yeux.

– Dépêche-toi, ma petite.

Mariama remonta le boubou jusqu'au ventre mou de son oncle. Malgré son dégoût, elle continuait à jouer de ses doigts sur le sexe en érection. Profitant de quelques secondes d'absence du bonhomme, en pleine béatitude, elle enfila le deuxième gant et sortit un long couteau aux dents acérées de son sac.

Dans tous ses états, l'oncle n'en pouvait plus, ça ne lui était pas arrivé depuis longtemps, surtout avec autant d'attention. Il était loin, se laissait faire en gigotant sans se préoccuper de quoi que ce soit. Soudain, alors qu'il allait se relever pour s'emparer de sa nièce, celle-ci le mordit sauvagement à l'endroit le plus sensible. Issa Thiam hurla, tenta brièvement de se défendre, mais la petite mordait de plus en plus fort et de plus en plus profondément. Le vieil oncle s'évanouit. Mariama, dans une grimace, essuya sa bouche contre la manche courte de sa tunique. De sa main gauche, gantée, elle tint fermement le sexe qui avait retrouvé en une seconde sa taille habituelle, de sa main droite, gantée également, elle se saisit du couteau et se mit à couper minutieusement la chose. C'était long, c'était difficile, mais elle savait qu'elle réussirait. Plus elle coupait, plus elle entraînait dans une sorte d'état second. Le sang giclait partout autour d'elle, elle s'attelait sauvagement à son travail, à sa mission. Elle exécutait sa vengeance, si bien et si longuement planifiée.

L'oncle reprit connaissance quelques secondes, en raison de l'immense douleur qui l'avait atteint, puis, sans même avoir eu le temps de réagir, tomba dans le coma.

Quand elle eut fini de couper et qu'elle eut retrouvé ses esprits, le corps de tonton Issa ne bougeait plus, le sang continuait de s'écouler tranquillement entre ses jambes, son visage était tourné vers la fenêtre, apparemment vidé de toute énergie vitale. S'il lui restait un minuscule souffle de vie, celui-ci n'était pas visible et n'allait certainement pas tarder à s'éteindre.

Comme éveillée d'un long rêve, ou plutôt d'un cauchemar, Mariama regarda autour d'elle, se leva. À l'aide d'un mouchoir en papier, elle essuya les jambes de son oncle et les meubles alentour, afin d'effacer toute trace, comme elle l'avait vu faire à la télé. Elle resta un moment immobile devant le spec tacle de son oncle mort, émasculé, et éclata de rire, un rire diabolique, méchant, un rire inhumain presque. On aurait dit celui d'une hyène. Elle entoura le morceau de chair sanguinolent de plusieurs de ces mêmes mouchoirs, l'enfouit dans son sac et, toujours gantée, sortit calmement de la maison après avoir pris soin de remettre son foulard.

Une fois dans la rue, Mariama ôta rapidement ses gants, les fourra dans son sac, pressa le pas puis courut presque. Arrivée à l'angle de l'avenue Malick Sy, elle se débarrassa aussi discrètement que possible du paquet compromettant puis continua son chemin et rentra tranquillement chez elle à Louga où elle arriva en début d'après-midi, trop tôt pour qu'on ait pu remarquer la moindre anomalie.

Une bonne douche eut raison de quelques taches de sang par-ci par-là et lui remit les idées en place. Elle nettoya ensuite le couteau avec de l'eau de Javel et le rangea à sa place habituelle. Elle lava tous ses habits, tunique, pagne et sous-vêtements, ainsi que son sac, afin d'effacer le moindre souvenir, toute trace de cette horrible journée.

Quand la nuit fut tombée, elle se rendit tranquillement dans la rue, jusqu'à la grande benne à ordures. Elle y jeta les gants puis rentra chez elle la tête haute, souriant aux passants qu'elle croisait, saluant d'un signe ou d'un *Salaamu Alleykum*.

Mariama Mbaye, Madame Seck, se sentait allégée, lavée de tout péché, vengée, en un mot propre à nouveau. Il lui restait encore une chose à faire, bientôt, et elle serait totalement débarrassée de cet horrible souvenir. Elle pourrait alors essayer d'oublier.

Elle alla se coucher, les mains appuyées contre son gros ventre, et

dormit du sommeil du juste.

Cette partie de son histoire, Mariama ne l'avait pas racontée à Leocady, même si elle en avait ressenti l'envie, à un moment de cette après-midi de confidences, de cette conversation privilégiée, complice, qu'elle avait eue avec la photographe. Elle n'avait pas réussi à tout dire, elle ne le pouvait pas, ne le voulait même plus. Ces faits, sa revanche, lui appartenaient à elle seule. Elle pensait ne jamais vouloir les divulguer à qui que ce soit. C'était son secret et elle ne se sentait nullement coupable. Elle s'était vengée d'un acte barbare, avec violence certes, mais elle pensait profondément et sincèrement que son acte était largement justifié par l'horreur de ce qu'elle-même avait subi, que sa vengeance lui avait été dictée par une force spirituelle, sans doute par Dieu lui-même.

Mariama ne l'avait pas vu, en raison de l'obscurité épaisse qui régnait le soir dans les rues de Louga, comme dans pratiquement chaque ville et village du pays. Les quelques rares lampadaires encore existants étaient soit complètement tordus soit dépourvus d'ampoules, ou encore celles-ci étaient grillées depuis des lustres et personne ne s'était donné la peine de les changer.

À peine jetée la paire de gants dans la benne à ordures, Mariama s'en était retournée, légère, presque guillerette, vers la « grande maison », la concession familiale des frères Seck. Et à peine avait-elle disparu dans la ruelle, ses pas encore audibles au loin, glissant sur le sable tiède, puis poussant le lourd portail en tôle, que le fou avait surgi. Le fou du quartier, que tout le monde connaissait. Il s'appelait Abdelaziz, on ignorait son nom de famille. Pour tous, c'était Aziz, Aziz le fou du quartier Montagne. Il vivait dans la rue, n'agressait personne, faisant partie du décor, depuis des années.

Il se prétendait héritier des Bracks du Walo¹, sa famille aurait régné pendant cinq cent vingt-sept ans, disait-il à qui voulait bien l'entendre. Lui-même ne désespérait pas d'accéder un jour au trône. Il racontait son enfance pendant la colonisation, ses vacances dans les Pyrénées, ses pull-overs en shetland et ses chaussures de marque. On murmurait qu'il avait été un grand Monsieur, autrefois, enfin il avait essayé du moins. Il avait travaillé pour des entreprises importantes du pays. On disait qu'il avait même dirigé un hôtel, à Dakar, pendant des années. Mais il n'était pas travailleur, il faisait tout en dilettante et avait fini par engloutir ses économies dans la fête et la grande vie. Il avait tout perdu et, à soixante-cinq ans, n'avait même plus sa maison familiale de Louga. Il avait dû la vendre et ne possédait plus rien. Sa déchéance l'avait rendu fou, il vivait dans la rue, seul comme un chien, délaissant son orgueil hors normes, ses prétentions et sa pseudo noble appartenance.

Parfois, il disparaissait pendant des semaines, des mois même. On ne savait au juste s'il avait été arrêté et purgeait une quelconque peine, dans une prison ou un hôpital psychiatrique, ou s'il était retourné dans son hypothétique famille. Et puis, aussi rapidement

qu'il était parti, il réapparaissait soudain, comme s'il n'avait jamais quitté son coin préféré, à l'angle de la rue sablonneuse où vivait la famille Seck et de l'avenue goudronnée qui menait à la mairie, juste en face de la benne à ordures.

Mariama n'avait pas songé à lui une seule seconde. Elle pensait avoir pris toutes ses précautions, n'avoir rien négligé. Le seul détail qu'elle avait omis était cette présence humaine pourtant familière, celle d'Abdelaziz, Aziz le fou, le fou de Montagne, à Louga, le prince, descendant direct du Brack du Walo.

Ne prêtant plus attention à Mariama qui s'éloignait, Abdelaziz avait ouvert la benne, comme il le faisait fréquemment. C'est ainsi qu'il se procurait de quoi manger, de quoi se divertir aussi, tant étaient variées les marchandises qu'il trouvait généralement au milieu des ordures du quartier.

Aziz vivait pratiquement à poil, uniquement vêtu, sans doute pour ne pas choquer la flicaille et le voisinage, d'une sorte de caleçon confectionné de manière artisanale à l'aide d'un sac de riz, on aurait presque dit une culotte en bogolan créée par un styliste africain à la mode, *roots* à souhait, qui laissait voir ses longues jambes maigrelettes, ses pieds, nus en toutes circonstances, de même que son torse usé, dénué de tout système pileux aussi bien que de traces de muscles. Il revêtait souvent une casquette noire d'où s'échappaient des cheveux jamais lavés ni coupés, ayant poussé en une sorte de masse informe, entre dreadlocks et perruque à la Louis XIV.

Il passait ses journées et ses nuits dans le quartier dont il avait fait sa base, son QG, au vu et au su de tous qui l'acceptaient, sans pour autant l'intégrer dans leurs intérieurs ou dans leurs vies. Il appartenait à leur paysage quotidien, ils le croisaient, le saluaient ou non, selon leur humeur et son état, ivre de vin, d'air ou d'autres substances, on n'en savait trop rien.

Et Abdelaziz, fasciné, avait tout de suite repéré les gants. De magnifiques gants en caoutchouc rouges qui montaient jusqu'au milieu des avant-bras, aux compartiments longs et larges, suffisants pour abriter chacun au moins deux doigts, sentant bon le neuf et l'eau de Javel. Il lui semblait aussi qu'ils fleuraient bon l'odeur de Mariama, dont Aziz était secrètement amoureux et dont il espérait

faire sa compagne, afin qu'elle devienne princesse du Walo lorsqu'il accèderait enfin au trône qui lui revenait de droit.

Il revêtit les gants et admira le travail, le rouge brillant sur sa peau noire, presque terreuse à force de recevoir la poussière alentour. Il avait trouvé ça du meilleur effet, Abdelaziz le fou, les gants de caoutchouc rouge, avec son short coloré, et ne les avait plus quittés.

¹ *Brack du Walo* : Le Walo est un ancien royaume du nord Sénégal, situé le long de la rive du fleuve Sénégal. Avant la colonisation, le roi portait le titre de Brack.

Le commissaire Jules/Souleymane Faye était debout devant la fenêtre de son bureau. La grande baie vitrée donnait sur la route de Ouakam. Du deuxième étage, Jules pouvait scruter plusieurs des rues de son district de Médina, les allées et venues des gens du voisinage, l'agitation dans les cours des maisons. C'était sa façon à lui de réfléchir, de se concentrer, lorsqu'il cherchait une réponse à des questions, qu'il ne réussissait pas à éluder un mystère. La vie de ses ouailles, leurs mouvements, leurs rires et leurs cris constituaient son corpus quotidien. Il les connaissait bien, il devinait leurs pensées et leurs frustrations, leurs désirs, leurs rêves. Il avait vu tant d'histoires, tragiques ou drôles, désespérées, surréalistes. Il savait aussi qu'il n'avait pas encore tout vu, qu'il pouvait s'attendre, chaque jour, à de nouveaux faits divers abracadabrants. Mais c'était là le sel de son boulot, qui rajoutait du piment à sa vie, quotidiennement. La nature humaine n'avait pas fini de l'étonner, de le fasciner.

Le soleil tentait désespérément de se frayer un chemin à travers la masse impressionnante de nuages gris et noirs, menaçants. Quelques rayons eurent à peine le temps de percer qu'ils furent vaincus par les cumulus, vite dépassés par une nouvelle averse.

On frappait à la porte du bureau. Son adjoint, Augustin Diop, entra, une feuille de papier en main.

– Patron, le coup de fil a été donné d'un télécentre de Louga, du quartier Keur Serigne Louga sud. Évidemment le gérant ne se souvient de rien, ni qui, ni quand, ni quoi. Il dit voir trop de monde pour pouvoir se remémorer les différents clients, sauf les habitués évidemment.

Jules/Souleymane soupira, son regard délaissa la fenêtre pour venir se poser sur Augustin.

– Bien entendu... Bon Dieu, ça ne fait jamais que trois jours, quand même ! Je suppose qu'il va falloir que je finisse par me rendre à Louga moi-même !

Le commissaire Faye n'aimait pas sortir de Dakar. Il se sentait

perdu dès qu'il était loin de sa capitale, de la grande ville avec son bruit, son anarchie constante. Il connaissait chaque rue, chaque quartier de Dakar, savait déchiffrer les moindres réflexes des *boys town*, était un spécialiste de la psychologie des Dakarois.

Mais dès qu'il se trouvait en brousse, c'est-à-dire en gros dès qu'il sortait de Dakar et de sa banlieue, il était paumé. Il ne possédait pas les codes de la campagne, ignorait les habitudes des petites villes calmes qui l'effrayaient plus qu'autre chose. Même l'accent des gens, lorsqu'ils parlaient le wolof, sa langue maternelle, n'était pas le même, les expressions changeaient, il ne s'y retrouvait pas.

Et puis ça signifiait quitter Dakar plusieurs jours, dormir sur place, ne pas voir sa Bintou ni son bébé Sokhna pendant au moins deux jours de suite, et cela lui paraissait une éternité. Il était si rare qu'il doive s'éloigner de son foyer et de sa ville !

En outre, *boy Pikine* devenu *grand Médina*, Jules détestait dormir ailleurs que chez lui, dans son lit, avec sa grosse Bintou, collé contre elle, dans le petit appartement de la rue 25, en plein cœur de son nouveau quartier qu'il aimait tant, où il avait ses habitudes. Et Jules, dont le quotidien, en raison de son métier, n'était fait que de surprises, d'éléments nouveaux et inattendus, n'appréciait rien tant que son petit train-train, en dehors du bureau. La boutique du coin où il achetait ses cigarettes, une par une pour essayer de diminuer un peu, le clando chez Aïda où il se rendait le soir, en sortant du boulot, afin de se détendre et d'essayer d'oublier les horreurs auxquelles il était sans cesse confronté. Il y allait moins souvent depuis qu'il était marié, bien sûr, mais n'avait pas pour autant cessé complètement la fréquentation de ce genre de bouges ni la consommation de bières. Il y retrouvait quelques *grands* qu'il aimait bien, des flics à la retraite, un vieux Sarakolé¹, ancien combattant, qui leur racontait ses exploits en Indochine et en Algérie, quelques notables qui s'égarèrent volontiers un moment dans les volutes de fumée et les effluves d'alcool, se frot tant à la vraie vie, au petit peuple des quartiers. La patronne, Aïda, n'avait pas son pareil pour mettre de l'ambiance et maintenir l'ordre. On pouvait rigoler, parler fort, chanter, que sais-je encore ? Mais il n'était pas question d'amener chez elle la bagarre, tous ceux qui avaient essayé s'étaient vu éjecter par la grande porte et n'avaient jamais pu remettre les pieds chez Aïda.

Jules soupira, il savait bien qu'il n'avait pas le choix. Il se trouvait devant une affaire qu'il lui fallait résoudre, et s'il devait pour ça aller en brousse, eh bien il irait en brousse, même si ça le mettait de

mauvaise humeur.

Quelque part dans cette ville du nord du pays se trouvait peut-être l'assassin d'Issa Thiam. On ne connaissait ni son âge ni ses habitudes, on ne savait même pas à quoi il ou elle pouvait ressembler.

Jules avait tendance à penser qu'il s'agissait d'une femme, une impression, comme ça. Mais ça pouvait aussi être un homme dont la femme aurait été courtisée par la victime, ou qui aurait trompé son mari avec lui. Tant qu'aucune piste valable ne se dessinait, on pouvait tout imaginer, laisser son esprit vaquer et inventer les scénarios les plus invraisemblables.

¹ Sarakolé, ou Soninké, un des groupes ethniques qu'on retrouve entre le Sénégal, la Mauritanie et le Mali. Beaucoup des premiers émigrés en France, vivant dans des foyers, étaient des Sarakolés.

Dans sa déchéance, sa folie et sa nudité, Aziz, le fou de Louga Montagne, avait néanmoins gardé presque intacte son intelligence. Il avait tout perdu, biens et parents, beauté et grandeur, mais son esprit fonctionnait encore. En tout cas suffisamment pour trouver étrange qu'une si belle paire de gants, quasiment neuve, soit jetée à la poubelle comme ça. Les gens du pays, de la région même, n'étaient pas riches, loin s'en fallait. La plupart d'entre eux avaient même du mal à joindre les deux bouts. On ne s'offrait, dans la mesure du possible, que le strict nécessaire, rien de trop, pas de produit ou d'objet qui ne soit absolument prioritaire. C'est dire qu'une aussi magnifique paire de gants, dont Aziz savait bien à quoi ils étaient destinés, en raison de son glorieux passé dans le grand monde, était véritablement un luxe. Le fait même de les avoir achetés représentait un sacrifice et un étonnement aux yeux du Brack en culotte. Mais les jeter aux ordures, pratiquement neufs ? Il était évident pour Aziz que ces gants rouges, qu'il ne quittait plus, cachaient un mystère.

Il s'était d'abord imaginé rendre visite à la petite Mariama, lui en parler. Ce serait une manière relativement simple et normale de l'aborder, d'entrer en contact avec elle, son rêve. La jeune femme, dont il était amoureux en cachette et depuis longtemps, ne faisait évidemment jamais attention au pauvre fou, au mendiant folklo du coin. Aziz l'avait remarquée dès les premiers jours de son arrivée à Louga, lorsqu'elle s'était installée dans la maison de son mari, enfin dans la maison familiale, celle de la famille Seck. Aziz avait connu les parents de Mansour Seck ainsi que toute sa famille du temps non pas de sa splendeur, qui avait été dakaroise, mais à l'époque de la deuxième phase de sa vie disons « normale », au moment où, déjà un peu fauché et sur la pente dangereuse de la décadence, il était venu s'installer à Louga afin d'éviter de se retrouver trop souvent face à tous ceux qu'il avait escroqués à Dakar. Il avait encore, à l'époque, un toit au-dessus de sa tête, la maison de sa mère dans la capitale du Ndiambour. Il fumait toujours sa légendaire pipe qui accentuait encore son air autoritaire et sûr de lui. Il avait continué, sans doute par faute de moyens, non habitué qu'il était à la vie

simple de ceux qui n'ont pas grand-chose, à arnaquer les gens, à mentir par-ci par-là puis à voler. On racontait même qu'il avait entamé une courte carrière de gigolo, que son âge déjà avancé n'avait pas permis de mener très loin, malgré son allure et son charme bien connus, surtout de lui-même. Puis, abandonné de tous, même de ses proches, de ses enfants et anciens amis, en raison de sa cupidité et de sa malhonnêteté, il était petit à petit devenu fou et avait dû vendre et quitter cette maison pour hanter les rues du quartier, traquer ses anciens voisins, les surveiller puis aller conter des ragots à qui voulait bien l'entendre.

Il s'était progressivement adouci et n'agressait plus les gens. Il vivait seul, dans la rue, ne demandant rien à personne, se débrouillant avec les ordures et les aumônes de ceux qui avaient pitié de lui pour survivre en paix. Mais dès la première fois qu'il avait aperçu Mariama, son baluchon à la main, qui contenait sans doute tous ses biens et n'était cependant pas bien épais, il avait ressenti un grand vide dans la tête et le cœur, ce qu'on appelle, sans aucun doute, le coup de foudre. Lui qui avait abusé de tant de femmes, leur mentant pour leur soutirer de l'argent, les séduisant puis les laissant tomber sans aucun scrupule, qui s'était longtemps conduit comme un goujat de la plus belle engeance, était amoureux. Amoureux d'une femme plus jeune que lui d'au moins quarante ans, d'une jeune femme qui n'avait rien de spécial, pas grand-chose de plus que ses sœurs, belles-sœurs ou voisines. Mais son regard franc, son grand sourire, sa taille haute et élancée avaient conquis le vieillard. Il ne vivait plus que pour elle, elle était la seule personne qui comptait dans son existence. Et il n'avait qu'un but, Abdelaziz, le fou de Louga Montagne, séduire Mariama et l'emmener loin, dans son royaume.

Il s'était donc promis de tenter d'élucider le mystère des gants de vaisselle en caoutchouc rouge sang.

Mariama et Leocady discutaient dans la cour de la maison Seck, au clair de lune. Il avait enfin plu sur Louga, et l'eau avait quelque peu rafraîchi l'atmosphère, l'air sentait bon l'humidité et le sable mouillé. Les belles-sœurs et les enfants avaient disparu, certains au lit, d'autres traînaient dans la rue, devant la maison, bavardant avec les voisins. Soudain, Mariama faillit se sentir mal, elle hésita un moment, comme étourdie, prit sa tête quelques secondes dans ses mains. Elle sentait quelque chose couler dans le bas de son corps. Heureusement, grâce à l'obscurité ambiante, Leocady n'avait rien remarqué. Mariama s'excusa et se dirigea vers les toilettes.

Elle s'essuya, fit disparaître toute trace des eaux qui auraient pu la trahir puis courut se réfugier dans sa chambre pour se changer. Là, après quelques secondes de réflexion, elle sortit un petit sac de voyage dont la fermeture Éclair ne fonctionnait plus, y entassa à la va-vite un pagne, une paire de ciseaux, des vêtements de rechange et remplit d'eau courante une bouteille vide qu'elle fourra dans le sac avec tout le reste.

Mariama avait répété ces gestes, dans sa tête, des milliers de fois. Elle s'était entraînée pour ce jour fatal, pour ce moment qu'elle attendait, qu'elle espérait même. Elle se sentait presque soulagée, puisqu'il fallait en passer par là, autant que ce soit fait, une bonne fois pour toutes.

Dans la cour, Leocady, au téléphone, était mutine et enjouée.

– Pourquoi ne viendrais-tu pas passer un jour ou deux avec moi à Louga ? Tu me manques...

Elle soupira puis se mit à réfléchir.

– En plus, Mariama vient de me dire qu'elle doit aller au village demain, je ne sais pas au juste quand elle rentrera. Donc je suis là, bloquée seule sans rien à faire dans cette ville étouffante...

Bokar l'interrompt :

– Si je viens on trouvera quoi faire, n'est-ce pas ?

Leocady se mordillait la lèvre inférieure, l'air coquin.

– À deux, c'est toujours plus facile d'avoir des idées.

Bokar sourit, seul dans son bureau, le cellulaire à l'oreille. Leocady savait qu'il allait craquer, elle lui manquait, évidemment, il ne demandait pas mieux que d'aller la rejoindre. Louga, Ziguinchor, Saint-Louis, qu'importait la destination du moment qu'elle s'y trouvait, qu'elle l'y attendait. Il travaillait pratiquement chaque jour, souvent tard le soir, ne prenait que rarement des vacances. Il se sentait autorisé à une petite pause, deux jours loin du journal, ça lui ferait le plus grand bien et il pouvait se faire seconder, il ne devrait y avoir aucun problème.

– Moi aussi j'ai envie de te voir. Chiche ? Ne dis rien... Tu vas voir.

Leocady étouffa un cri de joie.

– Super ! J'ai repéré un petit hôtel avec un nom italien, à l'entrée de la ville. Je réserve.

– Non seulement tu réserves mais tu y vas et tu t'y tiens prête, j'arrive !

Leocady raccrocha, ravie, le regard perdu, encore dans ses rêveries. De l'autre bout de la cour, Mariama venait vers elle. Elle se força à avoir l'air normal, gai même, prit une allure faussement joyeuse.

– Alors, tu as eu ton chéri ?

– Euh... oui, mais comment tu sais ?

Mariama se plaça face à elle, les mains sur les hanches, comme outrée.

– Mais tu me prends vraiment pour une andouille, tout ça parce que je ne suis pas de la ville, n'est-ce pas ? Tu ne vois pas ton air béat lorsque tu parles de mon cousin !

Elles éclatèrent de rire, Mariama vint s'asseoir à côté de Leocady, sur un petit banc posé contre la palissade donnant sur la maison voisine. Seule la clarté d'une demi-lune translucide, brillant haut dans le ciel, inondait la grande cour.

– Comme je te l'ai dit je vais partir tout à l'heure pour le village, et j'essaye de rentrer dans la soirée ou dès le lendemain.

– Pas de problème, j'aurais bien aimé t'accompagner mais je respecte ton souhait.

– Promis, la prochaine fois, il faut d’abord que je leur en parle, que je leur explique le reportage, tout ça.

Leocady prit la main de Mariama dans la sienne et la serra.

– Ne t’en fais pas, je comprends. Surtout prends bien soin de toi...

Mariama garda la main dans la sienne, longtemps, tout en observant quelques nuages sombres s’approcher de la lune, l’entourer. Elle était triste de devoir mentir à cette femme qu’elle commençait à tant apprécier, dont elle avait réussi à se sentir proche malgré tout ce qui les différenciait. Mais elle s’était promis de ne plus croire personne, de ne plus jamais donner sa confiance. Ce qu’elle s’apprêtait à faire était trop personnel, et surtout trop grave, elle le savait sans vouloir se le formuler, pour qu’elle puisse le partager avec qui que ce soit. Même si c’était une chose énorme à garder pour soi-même, un secret douloureux, qui la rendait malheureuse. Mais il n’y avait rien à faire, elle était décidée, plus qu’elle ne l’avait jamais été de toute sa jeune vie.

À peine quelques heures plus tard, à l'aube, Mariama sortit de la maison à pas feutrés, ombre discrète frôlant les murs de peur de réveiller quelqu'un. La maison Seck était encore endormie, comme recouverte d'une épaisse couche de silence qui seyait si bien à l'obscurité mourante de cette heure matinale.

Les rues du quartier Montagne étaient presque désertes, seuls les abords de la mosquée montraient une certaine agitation, entre deux prières.

Mariama marcha quelques centaines de mètres, son sac mal fermé sur l'épaule, lentement. Elle tentait de cacher le fait qu'il lui était devenu difficile d'avancer, qu'elle se sentait lourde, fatiguée, que sa poitrine remplie pointait sous son tee-shirt, douloureuse. Seule son opiniâtreté était plus forte que sa lassitude. Elle avait parfois eu envie de tout abandonner, de mourir, ou de dire la vérité, de tout raconter. Qu'il adienne ce qu'il devait advenir lui paraissait alors égal, elle se pensait trop faible pour résister, faire face à tous les problèmes, tous les malheurs qui l'attendaient si elle essayait seulement de résister. Et puis, peu à peu, les forces lui revenaient, elle se sentait à nouveau l'âme de la lionne qu'elle était, de la guerrière qu'elle n'avait jamais cessé d'être tout au long de sa vie. Elle n'allait pas se laisser gâcher l'existence par un vieil oncle vicelard, ni même par les esprits bien-pensants de la société sénégalaise. Elle allait continuer à mener son destin comme elle voulait, à en tenir elle-même les rênes, sans être critiquée, montrée du doigt, prise en pitié ou accusée. Elle se foutait des autres, de tous les autres, seule comptait sa vie à elle, son envie de sauver son couple et son avenir. Elle avançait la tête haute, enfonçant ses pieds dans le sable, le regard fier et hautain de ceux qui ne veulent pas s'en laisser conter.

Déjà, enfant, elle tenait souvent tête à sa mère, puis, jeune fille, à son père qui voulait la marier à un vieux cousin de passage. Elle s'était battue, avait crié son refus, jusqu'à obtenir gain de cause. Ses

parents, connaissant sa force de caractère, savaient qu'ils ne pourraient pas lutter longtemps, ils l'avaient alors laissée tranquille, prenant leur revanche sur les petites sœurs de Mariama, plus malléables et auxquelles ils dictaient la prétendue tradition. Elle avait bon dos, la tradition, pour permettre d'avoir une bouche de moins à nourrir et agrémenter la vie d'un vieux bonhomme inconnu, pour lequel on ne ressentait rien !

Mariama n'était pas allée à l'école, elle savait que seul un bon mariage pouvait lui assurer une vie décente. Elle avait décidé de se choisir librement un mari. Les émigrés étaient, dans la région, les meilleurs partis qu'on puisse imaginer. Vivant à l'étranger, ils étaient sûrs d'avoir du travail, donc de l'argent pour envoyer à la famille qui ne manquerait jamais de rien, dans un pays où le taux de chômage et la misère ne diminuaient pas. En outre, ils étaient loin, les épouses n'étaient donc pas obligées de supporter leurs maris à longueur de journée, à longueur d'année. Mariama rêvait donc d'un émigré, un homme originaire de la même région qu'elle, et qui cherchait une jeune femme.

Elle avait travaillé aux récoltes, aidé les voisins, gagné quelques sous par-ci par-là, jusqu'à avoir économisé suffisamment pour commander son album photo. Après avoir passé la moitié de la journée au salon, cet endroit mythique dans lequel on entre simple paysanne et d'où l'on ressort princesse. Ces photos étaient son plus grand, son unique trésor. Elle n'avait rien d'autre, pour l'instant du moins, pas d'enfants, pas vraiment d'amis. Mais elles l'avaient aidée à trouver un mari, après qu'elle-même eut accepté, sans obligation, seule juge de l'offre qui lui était faite, la proposition de Mansour. Et puis, aujourd'hui encore, lorsqu'elle se sentait un peu seule, si une vague de mélancolie tentait de s'abattre sur elle, elle se jetait sur cet album, preuve concrète, la seule, de sa beauté, de son existence même. Sans ces photos, elle n'était plus rien, c'est du moins ce qu'elle pensait profondément.

Mariama passa devant Aziz, le fou du quartier Montagne, endormi dans un coin sur le sable encore humide, adossé contre la benne à ordures. Elle ne fit d'abord pas attention à lui et puis un détail, une tache de couleur attira son regard, malgré elle. Elle s'immobilisa quelques instants, se retourna. Elle n'avait pas rêvé : les longs bras maigres d'Abdelaziz avaient revêtu les gants rouges, « ses » gants de vaisselle qu'elle pensait depuis longtemps enfouis quelque part dans

une décharge, loin d'ici. Évidemment ! Aziz passait son temps à fouiller dans les ordures pour se nourrir. Comment n'y avait-elle pas songé ? Elle espérait qu'au moins il ne l'avait pas vue jeter les gants. À peine l'eut-elle dépassé que Mariama fit tout pour oublier jusqu'au souvenir de cette vision, ce fou d'Aziz avec ses gants, les gants du crime, de la vengeance.

Elle arriva au croisement de l'avenue sableuse et du goudron, la route principale qui allait vers le centre de Louga. Là, elle attendit quelques minutes qu'une charrette arrive, discuta un court moment avec le conducteur, un jeune garçon à peine adolescent, puis s'installa tant bien que mal sur les planches de bois, son sac sur les genoux, le regard droit devant elle, tandis que l'enfant, de son fouet, cognait sur le côté de l'attelage afin que le cheval, apparemment plus tout jeune, se mette en route.

Ils sortirent rapidement de Louga, prirent la piste de sable qu'ils longèrent pendant près de trois heures, sans un mot. Mariama avait expliqué au cocher qu'elle était pressée et ne souhaitait pas attendre d'autres clients, elle préférait payer la course entièrement et partir vite. Ils dépassèrent les villages de Keur Ndam, Gandé, et enfin Mouye. Il y avait peu de monde sur cette route qui n'en était pas une, ce bas-côté en pleine savane, ces chemins sablonneux du Djolof bordés d'arbustes touffus et verts en ce milieu d'hivernage. De temps à autre, ils croisaient quelques Peuls sur une autre charrette, tirée par deux ou trois ânes, ou des femmes qui s'étaient rendues tôt au puits le plus proche et avaient rempli d'eau d'énormes chambres à air qu'elles ramenaient au campement pour la toilette et la vaisselle. Tous étaient munis d'un bâton de bois pour faire avancer leurs ânes ou leur cheval. Lorsqu'ils dépassaient un village de cases ou un campement nomade peul, adultes et enfants leur faisaient un signe amical de la main, comme c'est toujours le cas dans ces contrées de politesse traditionnelle, obligée. Les yeux perçants des femmes brillaient autant que leurs larges boucles d'oreille rouge et or, leurs visages étaient surmontés d'un mouchoir de tête coloré d'où s'envolaient des nattes nombreuses et finement tressées. Ça et là, des groupes d'hommes peuls se mettaient au travail, leur tête recouverte d'un grand *kala*, préparant ânes et charrettes afin de se rendre au forage du village voisin, avec leur bétail, dans cette région aride, tandis que les enfants, un peu plus loin, commençaient la traite des vaches.

Ainsi, Mariama observait la vie qui passait devant elle, toutes ces vies qui semblaient s'écouler tranquillement, sans heurts visibles, sans problèmes. Elle réfléchissait à tout cela alors qu'elle suivait elle-même le cours étrange de son existence, elle se sentait l'esclave de son destin et elle devait achever sa mission. Elle ne retrouverait la paix qu'une fois cette tâche accomplie. Elle n'en était pas malheureuse, seulement consciente.

Avant même d'arriver en vue du village de Yang-Yang, Mariama tira la manche du *boroom sarret*² afin qu'il ralentisse. Elle eut un geste vague.

– Par ici, c'est très bien.

Le garçon eut l'air surpris. Il n'y avait rien dans cette zone, absolument rien. Uniquement du sable, sur des centaines de mètres alentour, quelques buissons d'épineux et des pierres. Que pouvait-on bien vouloir faire dans ces parages ? Que cherchait la jeune femme, où voulait-elle aller ?

Mariama se força à lui sourire.

– Je vais par là, tout près, je veux leur faire la surprise, je vais marcher un peu.

Le garçon haussa les épaules d'un air insouciant, prit l'argent que lui tendait Mariama et s'éloigna après avoir fait faire demi-tour à son canasson.

¹ *Kala* : Grand foulard traditionnel peul (chèche), qu'on retrouve dans les nombreux pays d'Afrique où vivent des Peuls. Il existe dans toutes les couleurs.

² *Boroom sarret* : Le propriétaire de la charrette, c'est aussi le titre du premier film d'Ousmane Sembène.

Leocady avait dormi à l'hôtel Casa Italia, à l'entrée de la ville, dans le quartier Grand Louga, non loin de la grande et arrogante arche par laquelle on pénètre dans la petite cité sahélienne, venant de l'autoroute. Cette arche lui rappelait les films hollywoodiens de son enfance, les *Ben Hur* et autres *César* en stuc, revus par la grande machinerie américaine, avec des décors extraordinaires visant à visualiser dans l'imaginaire collectif les fastes d'antan, les grandes fresques grecques ou romaines difficiles à recréer. Mais il s'agissait ici d'une version très *cheap* d'Hollywood, en carton-pâte *made in* Sénégal.

Elle dormait encore quand Bokar arriva, entrant doucement dans la chambre pour éviter de la réveiller. Il se glissa à ses côtés et leurs retrouvailles furent des plus agréables. Ils se rendormirent et se réveillèrent, ensemble, à plusieurs reprises.

Le commissaire Souleymane/Jules Faye, flanqué de son adjoint Augustin Diop, était arrivé à Louga en début d'après-midi. Avec la voiture de police bien sûr, il ne faisait pas assez confiance à sa vieille 4L pour l'emmener aussi loin.

On était vendredi, ça se sentait dans l'air, ça se devinait aux tenues amidonnées des hommes et aux femmes endimanchées. Le vendredi, jour de grande prière, tous se mettaient sur leur trente et un. Pour aller à la mosquée, bien sûr, pour prier, même chez soi ou dans la rue, mais aussi pour soi-même, pour marcher, se pavaner dans les allées à nouveau ensoleillées de cette ville du Nord, qui avait toujours été au centre des événements ayant jalonné et marqué le cours de l'histoire du Sénégal. Les grands boubous et les tenues colorées, brodées, étaient de sortie, de même que les châles, les basins riches, les mouchoirs de tête, les babouches de luxe et les *kurus*¹.

Le télécentre serait fermé jusqu'après l'heure de la grande prière, donc aucune chance de pouvoir bosser avant quinze heures, autant aller se taper la cloche. Jules consulta Augustin et, d'un commun accord, ils se rendirent à l'hôtel-restaurant La Casa Italia pour déjeuner. L'hôtel n'avait plus d'italien que le nom, ainsi que quelques plats de pâtes sur la carte. L'Italien qui l'avait créé voilà déjà quelques années, sans doute amoureux d'une jolie Lougatoise pour laquelle il était resté dans cette petite ville très active, avait depuis fait du chemin. Il avait tracé, était allé voir plus loin l'allure des jeunes femmes locales.

Au moment où Jules et Augustin pénétraient dans la grande salle de restaurant impersonnelle et prenaient place autour d'une table, non loin d'une sorte de cascade très kitsch entourée de feuillages artificiels, Leocady et Bokar, enfin rassasiés d'amour et de repos, mais pas de nourritures, se dirigeaient vers le restaurant pour s'y sustenter après cette longue nuit qui s'était fondue dans la matinée.

Jules et Bokar se trouvèrent face à face, chacun mettant quelques secondes à réaliser qu'il s'agissait bien de l'autre. Jules se leva pour serrer la main de Bokar qui se dirigeait vers lui.

– Monsieur Ndiaye, décidément, ça doit être vrai que le monde est petit !

– On dirait, commissaire, effectivement, le Sénégal du moins. Comment ça va ?

– Merci, merci, on est là, on se débrouille, *sénégalaisement* bien sûr ! Et vous ?

Bokar sourit.

– Ça ira... Et l'enquête ?

– Nous sommes dessus, monsieur Ndiaye, en plein dedans même. Au fait, je vous présente mon adjoint, Augustin Diop. Augustin, ce jeune homme est le rédacteur en chef de *Sénégal Matin*, même s'il n'en a pas l'air, et de surcroît le neveu de notre victime.

Augustin se leva, surpris par ce qu'il venait d'entendre.

– Enchanté, monsieur Ndiaye, et... mes condoléances.

Bokar bafouilla quelques mots de remerciement et présenta Leocady aux deux flics.

– Mademoiselle Diouf, Leocady, une... amie, photographe.

Jules toisa la belle métisse d'un long regard appréciateur. Toujours très à l'aise, Leocady salua d'un sourire chaleureux et fit un petit signe indiquant qu'ils se retrouveraient plus tard, puis elle tira Bokar vers une table un peu plus loin.

Le commissaire ne put s'empêcher de la regarder s'éloigner, jugeant ce que ça donnait de dos, en particulier la chute des reins. Pas mal, mais un tantinet trop petit à son goût, trop modeste. Jules préférait les fessiers plus importants, présents, qui prenaient de la place et ne se laissaient pas oublier.

Leocady paraissait curieuse, impatiente. À peine assise, elle se rapprocha de Bokar.

– Quelle « victime » ? Que se passe-t-il ?

Bokar la rassura vite, rien de grave, enfin évidemment à part la mort d'un de ses oncles, émasculé. Il raconta à son amie tout ce qu'il

savait. Leocady l'écoutait avec beaucoup d'attention.

– Mais c'est incroyable, quelle histoire ! Et on n'a aucune idée, pas de piste ?

– Je ne pense pas, enfin hier quand je me suis entretenu avec le commissaire Faye, il n'avait pas l'air de savoir grand-chose.

– Je me demande ce qu'ils viennent faire à Louga, tu crois que c'est pour l'enquête ?

– Aucune idée, je n'ose pas trop le leur demander.

Leocady avait son plan. Elle en fit part à Bokar. Ils allaient déjeuner tranquillement et inviteraient les deux flics à leur table pour le café, histoire de les faire parler.

C'est ainsi qu'ils apprirent le peu qu'il y avait à savoir, l'histoire du coup de fil passé d'un télécentre de Louga le dimanche précédent.

¹ *Kurus* : Chapelet.

Septembre écumait peu à peu ses journées torrides. Il serait bientôt remplacé par octobre, encore plus chaud et plus humide, avant de renaître enfin à un climat supportable, avec les premiers jours de novembre.

Seule au milieu de la brousse, Mariama avait attendu, recroquevillée sur elle-même, adossée contre un petit arbre, les pieds dans le sable sec, déjà brûlant, de cette belle matinée. Toute trace de la pluie de la veille avait disparu.

Mariama savait qu'il n'y en aurait pas pour longtemps, l'heure était arrivée, le moment tant craint. Elle regardait sans cesse autour d'elle, au moindre bruit généralement dû à un oiseau ou à quelque autre animal de passage, de peur de rencontrer quelqu'un. Mais elle était bien seule, définitivement, désespérément seule. Seule avec ce minuscule être humain qui, certainement, vivait déjà en elle et n'allait pas tarder à demander à venir au monde. Elle ferma les yeux, serra les poings comme elle le faisait à chaque fois qu'il lui fallait prendre une décision ferme et s'y tenir. En quelques secondes, le film entier de son cauchemar fut rembobiné puis passa à nouveau dans sa tête, elle revit les images, une à une, du viol, puis de l'horreur plus grande encore, si cela était possible, lorsqu'elle avait compris qu'elle portait l'enfant de son oncle. Le décompte des jours, des semaines, des mois, pour arriver là où elle se trouvait actuellement, dans cette portion de terre sans nom ni âme qui vive, en pleine brousse, non loin de son village natal de Yang-Yang. Petite, elle s'était parfois perdue par ici, seule ou avec des amis, courant pour échapper à ses parents, s'amusant avec ses camarades de l'école coranique ou ses petits voisins.

Rapidement, alors que le soleil atteignait presque son zénith, au milieu du ciel d'un bleu limpide, rare en hivernage, Mariama sut que le moment était venu. L'enfant frappait, voulait sortir. Alors, à l'intérieur de sa jolie tête si bien faite, sans savoir au juste comment, elle tua tous les états d'âme, ferma les valves d'émotions

potentielles, s'isola du monde, d'elle-même, et surtout de ce bébé dont elle ne voulait pas, dont elle n'avait jamais voulu, pas une seule seconde, dont elle avait nié jusqu'à l'existence à l'intérieur de son corps, si bien que personne, en dehors de son amie Leocady, ne l'avait remarqué.

Les premières contractions furent très fortes, extrêmement douloureuses. Elles précipitèrent Mariama au sol, sur ce tapis de sable dont les grains minuscules pénétraient dans sa chair, dans son dos, sur ses jambes qu'elle avait repliées, sous ses pieds et à l'intérieur de ses mains qu'elle serrait très fort pour s'empêcher de crier.

Mariama savait néanmoins que si elle voulait vivre il lui fallait expulser cette chose, cet amas de chair qui se trouvait en elle, afin de la libérer, pour qu'elle se retrouve enfin comme elle était avant, avant cette horrible journée de janvier. Avant l'enfer.

La pauvre petite ne savait pas qu'elle allait bientôt connaître à nouveau l'enfer, un enfer peut-être pire encore que celui qu'elle avait franchi ce jour-là.

Soudain, elle se mit à hurler, le vide alentour lui retransmit son cri en écho, elle hurlait et elle poussait, avec toute la force dont elle était capable, une force énorme, incroyable, insoupçonnée. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait ni où elle se trouvait, elle n'était plus qu'un corps, avec des réflexes de vie, de la chair engendrant une autre chair. Et soudain, un autre cri déchira l'air torride de la savane désertique, un gémissement, celui d'un nouveau-né. Ces sanglots qui retentirent d'un seul coup la renvoyèrent à la réalité. Elle fit un effort pour s'asseoir. Elle chercha les ciseaux dans son sac, coupa le cordon, puis attrapa l'enfant sans le regarder, mettant toute sa volonté à ne pas le voir, à l'ignorer puisqu'il n'existait pas, il n'aurait jamais existé. Elle se releva difficilement, coinça la petite masse de chair encore relativement claire, grisâtre, et toujours en pleurs, de son bras droit contre sa hanche. De la main gauche elle creusait le sable à ses pieds, comme enragée. Au bout de quelques minutes, elle s'empara du nouveau-né et le plaça violemment, face contre terre, dans le sable. Elle appuya sur son crâne tout en le couvrant de sable, de plus en plus, jusqu'à ce que le corps ne soit pratiquement plus visible. Soudain, l'enfant cessa de hurler. On

n'entendait ni ne voyait plus rien.

Le visage de Mariama était recouvert de larmes, des larmes qui ne s'arrêtaient plus de couler, comme un torrent sans fin qui se jetterait dans l'océan. Elle fit quelques pas en arrière, à la manière d'un robot, puis tomba assise sur ses talons. Elle se retourna afin d'éviter de voir l'endroit où elle avait étouffé l'enfant puis retrouva petit à petit son calme. Elle sortit la bouteille d'eau, en but et en fit couler sur son visage et son corps, longuement. Puis elle prit le pagne pour comprimer très fort sa poitrine qui commençait à lui faire mal. Elle savait que si ses seins restaient très aplatis, qu'ils n'avaient pas la place de se développer, la montée de lait s'arrêterait d'elle-même, en quelques jours à peine. Il lui fallait juste être vigilante, afin de ne pas mouiller ses vêtements, surtout devant les autres, tous les autres.

Elle se reposa un long moment, jusqu'à voir le soleil dépasser le milieu du ciel pour entamer sa descente vers l'ouest, là-bas dans la mer. Elle nettoya autour d'elle, enterra le placenta dans le sable afin de ne laisser aucune trace.

Puis, au bout de quelques heures, Mariama se remit en marche pour le village le plus proche où elle espérait trouver une charrette et rentrer sagement chez elle, à Louga, dans la maison familiale des frères Seck.

Le télécentre Kör Bamba du quartier Keur Serigne Louga sud venait de rouvrir ses portes lorsque le commissaire de la Médina de Dakar, Souleymane/Jules Faye, et son adjoint Augustin Diop, y firent irruption. Le jeune homme en charge ne semblait pas bien malin, il n'avait certainement pas inventé l'eau tiède, ni même la machine à courber les bananes. Il parut d'abord quelque peu effrayé à la vue de la carte de police, puis, rassuré par le commissaire, il s'assit face aux deux flics et essaya de se souvenir.

– Oui, c'est bien moi qui étais de service, dimanche dernier. Vous dites, vers quelle heure ?

Augustin reprit, un peu las :

– Dix-sept heures, aux environs de dix-sept heures...

Le garçon leva la tête vers le ciel, les yeux fermés, concentré, ou peut-être était-il en train de prier afin que le bon Dieu lui vienne en aide ?

– Je ne vois pas, vous savez on a pas mal de monde, ça fait quand même plusieurs jours, et...

Augustin revint à l'attaque.

– Vous n'avez pas un cahier où vous notez les clients, les appels, que sais-je ?

Le jeune homme haussa les épaules.

– Ben non, on n'est pas à la police ici ! On ne va tout de même pas noter chaque coup de fil, que je sache il n'est pas interdit de téléphoner.

Jules commençait à s'impatienter, sentant que cet interrogatoire n'allait rien donner, qu'ils se retrouveraient de retour à la case départ, ayant fait ces foutus deux cents bornes pour rien du tout.

Ils décidèrent toutefois de rester au moins jusqu'au dimanche soir à Louga, de tâter un peu le terrain afin de voir s'ils pouvaient glaner une autre information.

Aziz le fou avait vu Mariama partir très tôt ce matin, à l'heure où les braves Lougatois dorment encore. Dans un demi-sommeil, il l'avait aperçue se diriger vers la grande route en se cachant, un sac sur l'épaule. Qu'avait-elle donc à faire, ainsi, à l'aube, où pouvait-elle bien se rendre ? Aziz avait définitivement compris que l'attitude de la jeune femme, ces derniers temps, donnait à réfléchir, ne relevait pas de la normalité, enfin de ce qu'on appelle généralement la normalité.

Il l'attendait, espérait son retour pour la revoir, pour essayer de comprendre ce qui se passait dans sa vie pour la faire agir de manière aussi inhabituelle. Peut-être aurait-il enfin le courage, l'audace, de lui parler ? Même s'il ne lui avouait pas tout de suite son amour et ses plans pour leur vie commune, il pourrait engager la conversation, se faire peu à peu apprécier de la jeune femme.

Lui qui avait conquis et escroqué tant de femmes du monde, des noires et des claires, des jeunes et des plus mûres, qui avait eu plusieurs épouses, en même temps puis l'une après l'autre, qui se prenait pour un très grand don juan, quasiment irrésistible tant il avait été bel homme et, ce qui ne gâchait rien, cultivé et connaissant les bonnes manières, il se sentait aujourd'hui intimidé devant une presque enfant, une petite paysanne de rien du tout. C'était le monde à l'envers, vraiment. Déjà sa situation actuelle, bien qu'il s'y soit habitué, le plongeait de temps en temps dans une grande mélancolie. Lui qui n'aimait que la bonne société, comment avait-il pu en arriver là ? Il voyait bien, au fond de lui-même, dans quelle situation il s'était mis, par sa faute, mais il ne regrettait rien. N'ayant en fait aucune trace, aussi infime fût-elle, d'une quelconque morale, il lui était impossible d'avoir des regrets. Il avait joué le jeu, son jeu, s'était servi avec ignominie du charme qu'on lui trouvait au sein de la gent féminine, en avait vécu, et plutôt bien, pendant des années, des décennies plutôt. La roue avait tourné bien sûr mais, la folie aidant, l'inconscience, il était convaincu de revenir bientôt à la vie de fastes qu'il avait connue, avec cette jeune femme qu'il aimait tant, qui l'attirait tellement, il ne savait trop pour quelles raisons. Mariama avait touché chez Aziz, le fou du quartier Montagne, un endroit enfoui tout au fond de sa personne, une minuscule parcelle

d'humanité, sans doute en existe-t-il chez chacun d'entre nous, même parmi les pires voyous ? Aziz ne ressentait pour Mariama que des sentiments positifs, aucune mauvaise intention. Pour la première fois depuis de très longues années une femme lui inspirait véritablement de l'amour, de l'amour vrai et pur, et non de l'intérêt, qu'il soit pécuniaire ou d'une autre nature.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi, un peu après *Tàkkusaan*¹, que Mariama refit enfin son apparition. Elle passa devant Aziz sans le voir ni lui prêter aucune sorte d'attention. Elle lui parut fatiguée, elle avançait avec difficulté. Elle s'éloigna vers la rue dans laquelle elle habitait, devenant de plus en plus petite aux yeux d'Aziz, disparaissant finalement à l'intérieur de la concession.

¹ *Tàkkusaan* : Prière du milieu d'après-midi.

Leocady et Bokar étaient déjà dans la cour de la famille Seck lorsque Mariama arriva, épuisée. Elle longeait les murs, n'ayant apparemment pas envie d'être vue. Mais en entendant la photographe appeler son nom, elle leva les yeux et aperçut son cousin Bokar. Elle parut contente, lui sourit.

– Bokar, quelle surprise !

Bokar et sa cousine se serrèrent chaleureusement la main tout en prononçant les habituelles paroles de salutations. Leocady, derrière lui, observait Mariama. Inquiète, elle voyait bien que la petite était faible, remarquant, sans pouvoir en parler devant les autres, que son ventre avait disparu.

Mariama salua Leocady.

– Je pose mes affaires et je suis à vous tout de suite, le temps de me rafraîchir.

Au bout de quelques minutes, Leocady s'excusa auprès de Bokar et suivit Mariama dans sa chambre, frappa à la porte, trouva la jeune femme enroulée dans une serviette, encore humide, sortant de la douche. Leocady s'assit sur le grand lit italien et fit signe à Mariama de la rejoindre. Elle l'entoura de son bras, avec beaucoup de douceur. La petite se laissa faire, assise à côté de son amie, se blottissant contre elle.

– Que s'est-il passé Mariama ? Tu sembles exténuée. Tu as accouché n'est-ce pas ? Au village ?

Mariama resta quelques secondes silencieuse puis sembla se reprendre, se racla la gorge avant de parler.

– Oui, Leo, oui, j'ai accouché au village, avec l'aide de ma mère et de mes tantes.

Leocady attendait la suite.

– Mais alors, et le bébé ?

Mariama eut un sourire triste, elle semblait être ailleurs,

songeuse, partie quelque part loin d'ici.

– Le bébé ? Ah oui, le bébé, il était mort malheureusement, mort-né.

Son amie la serra fort dans ses bras, compatissante. Les yeux de Leocady, grands ouverts, fixaient un point au loin, derrière la tête de Mariama qu'elle caressait sur son épaule.

– Ça va aller ma petite, ça va aller, tu vas tout oublier, bientôt, ne t'en fais pas.

Mariama la regarda de ses yeux suppliants, désespérés.

– Tu crois Leo, tu crois vraiment qu'on peut oublier ? Oublier tant d'horreur, de tristesse, de malheurs ?

Leocady se força à détourner son regard de celui de la jeune femme, tant elle savait que celle-ci y aurait vu le désespoir. Le désespoir, mais aussi le doute, le commencement sournois et silencieux du doute qui était entré en elle. Leocady ne voulait pas imaginer que Mariama ait commis le pire, l'irréparable, mais elle n'avait pu s'empêcher d'y songer comme à une hypothèse possible, même si elle s'était dépêchée de refermer aussitôt cette terrible pensée.

Sans un mot, elle continuait de caresser la chevelure de sa jeune amie, tranquillement.

Puis elle alla rejoindre Bokar et le reste de la famille dans la cour, laissant Mariama finir de se préparer.

Aziz faisait les cent pas devant la maison des Seck et ses alentours. Les mains dans le dos, toujours gantées bien entendu, le visage concentré vers un point connu de lui seul, quelque part dans le sable, il hésitait. Il n'osait pas frapper, ou encore pénétrer dans la grande cour de la famille d'adoption de la petite Mariama. Pour dire quoi ? Je vous aime ? ! Et alors ? Elle risquait de lui rire au nez, et surtout de lui rétorquer qu'elle était déjà mariée. Dans sa vie, sa carrière exceptionnelle de gigolo, Abdelaziz s'était presque toujours contenté des femmes célibataires, veuves ou divorcées. Les maris étaient bien trop encombrants, souvent très ennuyeux, ça ne valait pas la peine de risquer bagarres ou procès. Mais cette fois, curieusement, il était, ou du moins il se croyait prêt à tout. Prêt à affronter famille et mari, cousins et frères s'il le fallait, à se battre, physiquement et avec toutes les armes dont il pourrait disposer. Un homme cultivé comme lui, si bien éduqué, héritier de la famille royale du Walo, il ne manquerait certainement pas d'arguments, il avait déjà fait face à des cas plus ardues. Et pourtant... Et pourtant il était là, idiot, bête, comme un garçonnet, un puceau qui n'ose se déclarer. Il se sentait pour la première fois de sa vie désarçonné et même timide. Il rit de lui-même, intérieurement, scandalisé par son propre désarroi. Comment, timide, lui, Abdelaziz, le Brack du Walo, l'héritier de cinq cent vingt-sept années de règne ? Lui le cousin germain, autant dire le frère, d'une récente Première ministre, lui qui maniait la langue de Voltaire aussi bien que le wolof, qui avait été instituteur avant de travailler dans de nombreuses sociétés en tant que cadre supérieur, qui avait été pratiquement au sommet du monde, du Sénégal en tout cas. Il savait bien qu'il avait tout perdu, il n'était pas idiot, le pauvre Aziz, il se voyait tel qu'il était, enfin presque. Mais il pensait avoir encore beaucoup de charme, pour ne pas dire de beauté, à la fois beauté physique et beauté intérieure, grandeur même. Il était persuadé qu'une jeune femme de la campagne comme Mariama, de même d'ailleurs que n'importe quelle autre femme, serait plus sensible à ses charmes qu'à ceux d'un Mansour Seck, un gars assez basique, sans culture, sans panache et qui plus est toujours absent. Comment refuser une telle proposition ? Un homme de son rang, avec son savoir et sa sagesse, il n'y aurait pas photo. En plus, la petite n'avait pas encore d'enfant,

elle pourrait donc divorcer très simplement, rapidement, et suivre Aziz au bout du monde, ou du moins au bout de la rue.

Il était donc là à se demander quoi faire, comment agir. Bien qu'il fût toujours aussi sûr de lui, Aziz, le fou de Montagne, doutait pour la première fois de sa vie.

Les enfants regardaient la télé, dans la grande cour de la maison Seck, dans le quartier Montagne. Les belles-sœurs préparaient le dîner dans la petite cuisine au milieu de cette cour, tandis que Mariama balayait le sable, enlevant les papiers et autres détritiques qui s'y étaient accumulés tout au long de cette chaude journée. Leocady et Bokar, les invités, les *gani*, attendaient l'heure du dîner en profitant de la tiédeur de cette soirée d'hivernage. Le soleil, enfin parti vers d'autres contrées lointaines, avait fait place à un vent du désert qui indiquait les prémices de la fin des pluies, l'arrivée plus tout à fait si lointaine de la saison sèche.

Alors qu'elle se rapprochait de l'endroit où Leocady et Bokar étaient assis, sur des fauteuils en plastique vert, non loin du portail d'entrée, Mariama entendit son cousin l'appeler. Elle posa son balai contre la porte de la maison principale et alla les rejoindre.

Bokar lui fit signe de s'asseoir à leurs côtés, il était allé lui chercher une chaise.

– Mariama, j'ai oublié de te demander si tu étais au courant pour l'oncle Issa ?

Faisant un énorme effort pour ne rien laisser paraître de son désarroi, la jeune femme hésita puis se reprit très vite, après avoir jeté un bref regard à Leocady, puis elle fixa à nouveau son cousin.

– Oncle Issa ? De quoi, il se remarie déjà ? !

Elle eut un petit rire nerveux. Leocady l'observait sans un mot, enregistrant chacun de ses gestes, chacune de ses paroles.

Bokar l'interrompt.

– Non, Mariama, je suis désolé, je pensais que tu avais su.

Devant l'air grave de Bokar, Mariama parut soudain inquiète.

– Mais qu'y a-t-il donc ? Dis-moi !

– Il est mort, Mariama, tonton Issa est mort. Il a été assassiné, mardi dernier.

Mariama ne tenta pas de paraître triste, à peine fit-elle l'effort de sembler étonnée. Elle resta extrêmement calme, d'aucuns diraient de marbre.

– Je ne le savais pas, les nouvelles sont longues avant d'arriver jusqu'à nous, c'est d'ailleurs étrange que personne ne m'ait prévenue, non ? Je suis quand même sa nièce.

– Nous l'avons enterré très rapidement et en cercle restreint, vu les circonstances. À cause de l'enquête aussi, on ne voulait pas trop de publicité.

Leocady intervint soudain de manière inopinée.

– Mais ils ne t'ont pas mise au courant, au village ? Bokar m'a dit avoir prévenu toute la famille...

Leocady jeta un regard à Bokar qui paraissait lui-même surpris. Mariama, d'un geste, mit fin aux explications.

– Avec tout ce qui s'est passé là-bas en si peu de temps, ils ont dû oublier.

Elle se releva et, après avoir présenté à son cousin la formule habituelle de condoléances, reprit son balayage à l'autre bout de la cour.

¹ Gan : Étrangers, visiteurs, ceux qui ne sont pas d'ici.

De retour à l'hôtel, Leocady eut du mal à s'endormir. Elle ne pouvait s'arrêter de penser à Mariama et ne savait si elle devait en parler à Bokar ou non, lui faire part de ses doutes, de ses interrogations de plus en plus nombreuses.

L'attitude de Mariama était étrange, mais Leocady avait cru la comprendre, c'est terrible de se faire violer par son oncle et en plus de se retrouver enceinte. Mais pourquoi ne pas en avoir parlé, ne pas avoir porté plainte comme ça se faisait de plus en plus de nos jours ? On n'avait plus honte, en ville du moins, de parler des affaires de viol ou d'inceste qui étaient beaucoup plus courantes qu'on ne l'aurait cru il y a encore quelques années. Mariama, bien qu'étant analphabète, aurait pu faire savoir ce qui lui était arrivé. D'un autre côté, sa fierté, son orgueil, la honte immense, inexprimable, qu'elle avait dû ressentir, expliquaient son silence. Elle était très seule, ses relations avec ses belles-sœurs étaient minimalistes et se rapportaient surtout à la bonne gestion de la maison, au ménage. Son mari était quasiment inexistant, il appelait une fois par mois et venait tous les deux ans, autant dire qu'il ne comptait pas. Elle ne l'avait jamais entendue parler d'amis ou de proches, elle se rendait assez peu à son village, voir ses parents.

Et pourtant, Leocady le savait, Mariama avait une forte personnalité, elle était intelligente, vive, belle et dynamique. Mais il était difficile de comprendre, vraiment, ce qui la motivait, ce qui l'intéressait. Elle semblait heureuse de vivre ici, dans cette concession familiale, contente de son mari. Mais était-elle épanouie ? Leocady en doutait, l'étincelle du véritable bonheur ne brillait pas dans ses yeux. Bien sûr, elles ne se connaissaient que depuis peu et il était difficile de juger sur une période aussi courte et surtout après les difficultés que la jeune femme avait connues depuis ce terrible jour de janvier.

Leocady se retournait dans tous les sens, rien à faire. Bokar était déjà profondément endormi, elle pouvait sentir son corps chaud et l'entendre respirer régulièrement, paisiblement. Mais elle ne réussissait pas à penser à autre chose qu'à son amie, qu'à cette toute

jeune femme qui portait déjà en elle des souvenirs si lourds.

Leocady se faufila hors du lit et sortit sur le balcon, contemplant le ciel sombre, la voûte étoilée au-dessus de la petite ville de Louga endormie et calme. Il n'y avait aucun bruit, à part un véhicule, de temps à autre, qui passait sur la route nationale, déchirait brièvement le silence de la nuit lougatoise et entraînait dans la capitale du Ndiambour. Aucun passant, tout le monde dormait ou était installé à l'intérieur des maisons ou dans les cours, à regarder la télé, discuter ou jouer aux cartes.

Mais une pensée qu'elle s'efforçait de repousser, un doute avait commencé à germer dans l'esprit de Leocady. Et si l'oncle violeur, celui qui avait abusé de Mariama, était le même qu'on avait retrouvé aussi horriblement assassiné et mutilé ? En outre, le commissaire avait bien précisé que le fameux coup de fil avait été passé de Louga, c'était vraiment troublant, et il semblait penser que l'assassin était une femme, entre autres à cause des griffures sur le visage de la victime.

En même temps, non, elle n'arrivait pas à y croire, voulait chasser de sa tête ces terribles pensées.

Comment faire ? Il lui serait difficile de poser directement la question à Mariama, qui comprendrait son raisonnement et ne lui répondrait sans doute pas. Comment savoir, par l'intermédiaire de Bokar, sans lui mettre la puce à l'oreille ?

Une sorte de sixième sens lui ordonnait de protéger la petite Mariama, quoi qu'il arrive. La jeune femme s'était confiée à Leocady qui devait être l'une des seules, peut-être même la seule, au courant de sa grossesse et de la façon dont c'était arrivé. Elle ne pouvait pas trahir sa confiance.

Leocady réfléchissait à s'en éclater les tympans. Elle se concentrait, essayait de se souvenir de chaque mot, chaque détail.

Et s'il s'agissait bien de cela, ce à quoi elle était en train de penser et qu'elle commençait à craindre ?

Mariama aurait-elle été capable, par vengeance, par haine, d'aller émasculer et tuer son oncle, après avoir découvert qu'elle était enceinte de lui ?

Et si elle l'avait fait, était-elle véritablement coupable ? Devait-on accepter d'être sans arrêt victime, victime des hommes et de leur veulerie ? On voyait des histoires d'incestes, de viols et

d'infanticides tous les jours dans la presse. Leocady se mit à trembler. Et l'enfant ? Elle n'y avait pas encore songé, l'enfant était-il vraiment mort-né ? Si Mariama avait eu la force de caractère de cacher à tous sa grossesse et la cause de cette grossesse, si elle avait peut-être même assassiné son oncle, elle aurait évidemment pu tuer l'enfant. Plus aucune trace à part dans sa propre mémoire, dans sa conscience. Seule Leocady savait pour le viol.

Leocady comprit soudain qu'elle seule savait que Mariama avait un mobile, une raison de tuer son oncle, de se venger en l'émasculant.

Il ne servait à rien de cogiter pendant des heures, seule sur ce balcon, dans cette ville inconnue. Elle prit un cachet pour s'endormir et alla rejoindre Bokar au fond du grand lit. Elle se serra contre lui et sombra dans le sommeil.

Tôt ce dimanche matin, un berger peul du nom d'Amadou Diallo trouva le cadavre de l'enfant.

Parti à l'aube avec ses bêtes de la périphérie de Dahra Djolof, Amadou Diallo avançait lentement dans la savane, son chèche bleu sur la tête, à la recherche de pâturages pour son troupeau. Il marchait derrière ses bêtes, les mains sur son bâton qu'il avait posé sur ses épaules, comme le font traditionnellement les bergers peuls, un peu partout en Afrique.

En raison de l'odeur sans doute, quelques moutons s'étaient précipités vers le tas de sable en bêlant. Le berger n'y avait d'abord pas prêté attention, puis, à la vue de tout le troupeau qui s'agglutinait au même endroit, il s'était approché, curieux de voir ce qui semblait tant intéresser ses bestiaux.

Ce qu'il aperçut le cloua sur place. Un bébé glacial, comme statufié, immobilisé dans la mort, sans doute depuis peu, et dont la couleur avait commencé à virer au gris pâle.

Amadou Diallo hésita, il ne savait pas s'il devait passer son chemin et laisser là le pauvre bébé qu'il ne pouvait de toute façon plus sauver, ou s'il lui fallait ramener le petit corps jusqu'au prochain village.

Il défit son chèche, y plaça le minuscule cadavre et se remit en route, suivi de ses moutons, son paquet dans les bras.

Il arriva en milieu de matinée à Yang-Yang, l'un des quatre chefs-lieux d'arrondissement du département de Linguère, dans la communauté rurale de Mbeuleukhe. Amadou Diallo laissa ses moutons près du puits et se rendit directement chez le maire, lui faire part de sa découverte. Celui-ci, désespéré, rapporta l'affaire aux autorités de Linguère, qui la transférèrent au commissariat de Louga.

Le corps fut transporté à l'hôpital de Louga pour autopsie puis inhumation.

Souleymane/Jules Faye, le vaillant commissaire de Médina, en était convaincu. Quelque part dans cette ville, à Louga ou dans ses abords proches, se trouvait si ce n'est l'assassin du moins quelqu'un qui pourrait les renseigner sur la mort du sieur Issa Thiam. Plutôt que de rentrer bredouille à Dakar, il décida de traîner un peu dans la ville, peut-être irait-il rendre visite au commissaire local.

Il ne savait pas exactement pourquoi, mais une sorte de sixième sens lui ordonnait de rester dans les parages. Sans doute allait-il finir par rencontrer quelqu'un, découvrir quelque chose, enfin son flair lui conseillait de ne pas laisser tomber Louga trop rapidement.

Il avait quand même à son actif onze années de fiers et loyaux services dans la police nationale du Sénégal. Et sans pouvoir expliquer précisément comment, avec l'expérience bien sûr, il avait développé une fine intuition. Il savait déceler le mensonge, les cachotteries ou l'exagération, chez les gens. Il lui arrivait, en un éclair, dans un regard, un geste, de comprendre un élément important d'une enquête. Il n'était pas devenu flic par hasard et pensait, d'une certaine manière, avoir été choisi, en tout cas posséder ce qu'il fallait, *the right stuff* comme disaient les *Yankees* ! Il ne put s'empêcher de penser à sa maman qui avait émigré aux États-Unis depuis déjà six ans, à qui il n'avait toujours pas rendu visite. Elle se plaignait, au téléphone, bien sûr, elle voulait connaître sa petite-fille et sa bru, revoir son fils qui avait si bien réussi au pays. La mère et la sœur de Jules tenaient un salon de coiffure à White Plains, dans le comté de Westchester, dans l'État de New-York ; son frère s'occupait d'un garage. De là-bas, ils regardaient la télévision sénégalaise, lisaient sur Internet les journaux sénégalais, en un mot, et comme énormément d'émigrés, ils vivaient à l'heure sénégalaise, mais à sept mille kilomètres du Sénégal, au pays du dollar facile et du rêve américain, là où tout était possible. Ils avaient même fini par élire un président noir. Jules en avait rêvé, ainsi que des millions de gens à travers le monde.

Souleymane chassa ces histoires de famille et de président de sa tête et se concentra sur son affaire de meurtre. N'ayant pas

énormément d'informations à se mettre sous la dent, il repensa au journaliste, Bokar Ndiaye. Il lui paraissait bien sympa, ce petit gars encore plein d'illusions sur la presse, l'État et la démocratie. Et puis il était venu lui rendre visite de son plein gré et il représentait la seule personne proche, le seul membre de la famille de la victime avec lequel Jules pouvait parler. Il eut envie de le revoir, de lui poser des questions. Pour le commissaire Faye, le hasard n'existait pas, il y avait toujours une bonne raison pour que les choses se fassent, et sa rencontre ici, à Louga, avec le neveu de la victime, ne pouvait être une simple coïncidence. Si tout se passait bien et que Jules réussisse à tirer les vers du nez du jeune journaliste, il remercierait le Dieu des flics, qui généralement ne s'éloignait jamais trop de lui. Ceci dit, est-ce que Bokar savait vraiment quelque chose ?

Il descendit rejoindre Augustin dans la salle de restaurant.

Bokar et Leocady étaient déjà attablés devant un copieux déjeuner. Souleymane/Jules sourit intérieurement, il n'avait pas cru si bien dire, sa chance l'attendait, il le sentait.

– *Salaamu Alleykum* ! Et cette matinée ?

Bokar se leva pour saluer Jules, comme l'exigeait le droit d'aînesse, essentiel dans la culture africaine. Le commissaire Faye n'avait que trois ou quatre ans de plus que lui, mais il était son aîné et Bokar lui devait le respect.

– *Na nga def, grand*¹ ?

Bokar tira deux chaises, fit signe à Augustin qui était en train de prendre place un peu plus loin.

– Mettez-vous donc à notre table, on pourra discuter.

– Pas de problème, avec plaisir, répondit Jules, ravi. On aurait dit que le journaliste avait devancé ses propres pensées et lui facilitait le boulot.

Les deux flics commandèrent un *ceeb*².

– Qu'est-ce qui vous amène à Louga, jeune homme ? Que peut donc bien avoir cette ville pour intéresser un journaliste dakarois et une photographe de renom ?

Leocady jeta un coup d'œil à Bokar puis prit sur elle de répondre la première :

– Je fais un reportage sur les femmes d'émigrés, pour un magazine, et j'espère aussi faire une expo, ensuite.

Elle se tourna vers Bokar.

– En fait c'est Bokar qui m'a fait connaître une de ses cousines, ici à Louga. Son mari vit en Italie, il ne vient que rarement, je la photographie avec ses belles-sœurs, dans la maison de la famille du mari, là où elle vit...

Jules écoutait Leocady, il était même très concentré. Celle-ci cherchait ses mots, il ne la laissa pas terminer et s'adressa à Bokar.

– Cette jeune femme est votre cousine donc ? Je vois... Excusez-moi, mais ne serait-elle pas aussi une nièce de la victime, par hasard ?

Un grand silence s'abattit autour de la table, pendant quelques instants. Leocady avait pâli et observait du coin de l'œil la réaction de Bokar. Celui-ci ne sembla ni surpris ni choqué, ne pensant pas une seconde à mal. Elle s'en voulait, sans trop savoir pourquoi. Elle n'aurait pas dû attirer l'attention du flic sur Mariama. Elle se dit qu'elle avait parlé trop vite !

– Bien sûr, Mariama est ma cousine, nous avons le même arrière-grand-père, Maam Saliou Ndiaye, qui était aussi le grand-père de tonton Issa, enfin je veux dire... de la victime.

Sans vouloir le montrer de manière excessive, Jules semblait très intéressé par ce détail, par l'existence de cette cousine, lougatoise d'adoption. Il jeta un coup d'œil à son adjoint, Augustin Diop, qui apparemment le suivait cinq sur cinq.

Leocady était accrochée aux lèvres du commissaire, elle avait peur pour Mariama mais ne voulait rien laisser paraître, évidemment. Elle n'osait plus rien dire, craignait de faire une gaffe qui serait néfaste à son amie. Son regard allait du flic à Bokar, puis revenait vers Jules, après être passé sur Augustin. Au bout d'un petit moment de silence, Jules/Souleymane reprit la parole, s'adressant aux tourtereaux, mais plus précisément à Bokar.

– Pourquoi n'irions-nous pas faire un tour chez cette petite cousine ? On ne sait jamais, elle aura peut-être une idée, des indices, que sais-je encore ?

Bokar fit une moue dubitative.

– C'est une fille de la campagne, très simple, enfin...

– Mais alors, vous croyez qu'en brousse on ne sait rien, on ne connaît rien ? !

Jules partit d'un rire tonitruant.

– Ah vous êtes comme moi, vous, le vrai boy Dakar, tout ce qui vient d'ailleurs est douteux, n'est-ce pas ?

Bokar lui sourit.

– Pourtant non, je suis moi-même de Kaolack et j'ai passé mon enfance et mon adolescence dans le Saloum, entre le village et la ville.

Il fit une pause, puis reprit :

– Quoi qu'il en soit, je vous amènerai volontiers voir Mariama, disons un peu plus tard dans l'après-midi ?

Jules parut satisfait.

– Oui, parfait. Avec cette chaleur qui n'en finit pas, nous méritons tous une petite sieste.

Et il adressa un clin d'œil coquin à Bokar.

Évidemment, celui-ci aurait la chance que sa sieste soit crapuleuse, contrairement à celle de Jules, seul dans cette ville étrangère, loin de sa Bintou dont il avait de plus en plus la nostalgie.

¹ *Na nga def, grand* : Comment ça va ? Grand se dit quand on s'adresse à quelqu'un de plus âgé.

² *Ceeb* : Riz en sauce, soit à la viande, soit au poisson, le plat national.

Allongés l'un contre l'autre sur le grand lit, tout habillés, Leocady et Bokar parlaient peu. Ils semblaient réfléchir, concentrés sur leurs idées. Rien ne bougeait dans cette chambre impersonnelle, on entendait uniquement le bruit sourd et régulier du climatiseur, cette sorte de petit roulement grâce auquel ils pouvaient se reposer sans étouffer. Leocady prit la main de Bokar et se tourna vers lui.

– À quoi tu penses ?

Il tarda un peu à répondre, gardant son air sérieux.

– À rien, rien de spécial... enfin, à toute cette histoire, en fait.

– Oui, je sais, moi aussi. C'est troublant, hein ?

– C'est une histoire terrible, évidemment. J'aimerais pouvoir aider ce flic, il est sympa, et puis pour la mémoire de mon oncle aussi. Mais que faire ? Je n'ai aucune idée !

– Bien sûr, comment savoir ?

– C'est tout de même étrange, cet appel passé de Louga dimanche dernier, auquel Jules Faye donne tant d'importance. Je pense qu'il a raison d'ailleurs, c'est un des rares indices auxquels il peut s'accrocher.

– Oui, mais difficile de trouver la personne ayant passé ce coup de fil, il y a quand même du monde à Louga !

Bokar sourit.

– Cent mille personnes environ.

Leocady décida soudain d'alléger l'humeur grave qui s'était installée. Elle n'avait pas, pour le moment du moins, envie de parler de Mariama avec Bokar, et elle sentait que cela risquait d'arriver assez rapidement si elle ne prenait pas les choses en main. Elle prit un ton léger, coquin.

– Alors cette sieste, ce café du pauvre ?

À peine eut-elle terminé sa phrase que Bokar, qui apparemment n'attendait que ce signal, fut debout et commença à se déshabiller.

Elle aurait aimé qu'il la prenne d'abord dans ses bras, l'amène peu

à peu à se dévêtir, mais bon, avec cette méthode-là, un peu plus directe et sans doute moins romantique, on arrivait finalement à la même chose.

Le quartier Montagne était calme en ce dimanche. En pleine canicule torride de cette après-midi de sécheresse, le quartier Montagne se reposait. Vidé de sa population, aucune ombre ne venait troubler la quiétude de ses rues sablonneuses. On percevait çà et là, de l'intérieur des concessions, quelques cris d'enfants, des bruits de casseroles astiquées et rangées. Mais surtout le silence, partout, comme une chape de silence qui s'était installée, avec la chaleur, sur les maisons et leurs habitants. L'heure sacrée, obligée, de la sieste, ici à Louga, avait vraiment une fonction.

La lourdeur de l'air ambiant, les feuilles des arbres immobiles, pas un souffle de vent, les minuscules parcelles de sable ou de poussière qui collent à la peau, cette peau constamment moite, presque poisseuse, Aziz, le fou de Montagne, connaissait tout ça. Il était habitué à ces sensations qui ne le gênaient pas, il vivait avec, ne les remarquait même plus.

Aziz ne faisait jamais la sieste, il pensait qu'il s'agissait là d'une perte de temps. Vu son âge plus que respectable, il craignait de ne plus avoir tellement d'années à passer sur cette terre et voulait donc profiter au maximum de ce qui lui restait. La nuit lui avait porté conseil. Il s'était allongé à la belle étoile, comme toujours, depuis quelques années du moins, sur une natte de fortune, à peine protégé du vent nocturne par le mur de la maison qui l'abritait, en face de la grande benne à ordures, à l'angle de la rue de sable et du goudron, en plein cœur du quartier Montagne. *Son quartier.*

Il avait eu du mal à s'endormir, obsédé qu'il était par sa future princesse, la jolie Mariama. Il n'en pouvait plus d'attendre, lui qui avait toujours été un homme d'action, patient bien sûr mais efficace, rapide, il lui fallait aller de l'avant, parler à la jeune femme. Cette fois, il n'avait plus aucune excuse et s'était juré de lui rendre visite dès le lendemain.

Le dimanche vers midi, Aziz s'était rendu au puits le plus proche, histoire de se nettoyer un peu, de se faire une beauté pour apparaître à son avantage aux yeux de la belle. Il s'était rasé avec une vieille lame trouvée dans une poubelle quelques jours auparavant, avait mouillé ses cheveux afin de les plaquer sur son

crâne, espérant ainsi, si ce n'est retrouver sa splendeur d'antan, du moins donner le change.

Ainsi paré, tout beau tout propre, rasé de frais, il alla se poster dans la rue de la maison Seck. Pas devant la porte bien sûr, il ne voulait pas se faire remarquer ni inquiéter Mariama, dans l'éventualité où celle-ci sortirait de chez elle et se trouverait nez à nez avec lui. Il trouva un coin d'ombre un peu plus loin, à l'angle d'une minuscule ruelle entre deux maisons, s'adossa à un vieux mur sale et attendit.

Abdelaziz, le fou du quartier Montagne, à Louga, avait la capacité de rester des heures debout. Il semblait ne jamais se fatiguer. Là où d'autres auraient succombé à l'envie de s'asseoir pour se reposer, lui était à l'aise debout, son grand corps osseux et sec droit comme un i, les pieds nus dans le sable chaud, les mains calleuses au bout de ses longs bras pendus à ses côtés, son éternel vieux mégot à la bouche, qui remplaçait sans doute sa légendaire pipe d'antan. Du temps où il était jeune, riche et beau, du temps où il faisait encore illusion.

Abdelaziz portait ses magnifiques gants rouges, bien entendu. Il les avait lavés, frottés, afin qu'ils soient plus beaux, et les avait remis.

C'est ce que Mariama ne put s'empêcher d'apercevoir, ce qu'elle vit en premier.

Aziz l'avait attendue presque *deux heures de temps*, comme on disait ici fréquemment, sans ciller, pratiquement immobile dans le carcan étouffant et poussiéreux de cette journée d'hivernage. Il n'avait pas douté, il ne doutait jamais. Il était demeuré sûr de lui, même dans la misère et la déchéance. Bien qu'il fût tombé bien bas, il tenait à garder sa classe, sa dignité, sa confiance en lui-même. Son orgueil n'avait pas bougé, il continuait à se prendre pour le Brack du Walo, à y croire dur comme fer. Il n'en démordait pas.

Soudain, un grincement l'avait fait sursauter. Le portail de la maison Seck s'entrouvrait. Aziz ressentit un très léger tremblement, se reprit aussitôt, bomba le torse en espérant qu'il s'agisse de sa fiancée.

C'était bien elle. Mariama sortait les poubelles, se dirigeait d'un

pas lent, traînant ses savates sur le sable, vers la benne à ordures.

– Bonjour ! Mariama...

Aziz l'avait appelée de sa voix sourde mais forte qui avait retenti comme un écho dans le lourd silence alentour, comme répercuté par le sable, par le mur épais contre lequel il était appuyé. Elle paraissait lasse, mais sa beauté était intacte. Son corps ferme serré dans un pagne coloré, la jeune roturière ressemblait à une reine.

Surprise, Mariama s'était arrêtée sur place, puis retournée vers l'endroit d'où la voix semblait issue. À la vue des gants rouges, elle eut un sursaut vite réprimé, puis s'aperçut enfin de la présence d'Aziz, Aziz le fou, le mendiant du coin, qu'elle connaissait bien sûr, enfin comme ça, de vue, bonjour bonsoir.

– Ah... *Göorgi*, bonjour, *na nga def* ?

Elle salua poliment puis voulut continuer son chemin. Elle n'avait pas la moindre envie de discuter avec cet homme. Que pouvait-il bien lui vouloir d'abord ? Il lui avait toujours fichu la paix, la saluant sans insister, ne lui demandant ni argent ni quoi que ce soit. Le fait qu'il soit vêtu de ces gants en caoutchouc, de ces gants rouges, la mettait mal à l'aise. Elle avait été bien sotte de ne pas prendre en compte le fou du coin, qui fouillait constamment la benne à ordures. Elle aurait dû les jeter ailleurs, plus loin. Mais il était trop tard, évidemment, pour rectifier le tir. Elle avait commis une erreur, il ne s'agissait pas d'aggraver son cas.

Aziz fit quelques pas vers elle, lui demandant d'un geste de l'attendre, de ne pas avancer. Mariama s'immobilisa.

– Mademoiselle Mariama, c'est bien votre nom ?

Elle acquiesça sans enthousiasme.

– J'aimerais vous parler, c'est important, j'y songe depuis longtemps. De grâce, accordez-moi quelques minutes.

Mariama sourit malgré elle à ces mots qui lui paraissaient précieux, cette façon de parler, ce ton et ce vocabulaire auxquels elle n'était pas habituée.

– Je vous écoute, dit-elle avec une certaine froideur, polie mais pas trop amicale tout de même !

Aziz marcha vers le coin où il l'avait attendue, lui fit signe de le suivre, ramassa une grosse pierre qu'il essuya tant bien que mal.

– Asseyez-vous, je vous en prie.

Mariama n'était pas tranquille. Que lui voulait donc ce vieux fou ? Plus le temps passait, plus elle se sentait inquiète, troublée. Il y avait chez cet homme quelque chose de profondément désagréable, cette façon d'être tellement sûr de soi alors qu'on n'a rien, qu'on n'est rien, cet air autoritaire et supérieur qu'elle trouvait déplacé, vu la situation. Malgré tout, elle sentait qu'elle devait l'écouter, il y avait quelque chose chez lui, une autorité qui faisait qu'on ne pouvait pas refuser de l'entendre.

Elle s'assit donc à contrecœur sur la pierre, Aziz s'accroupit à ses côtés, tout proche.

– Mariama... Mariama, j'aime dire votre nom, il est beau, il vous va bien.

La jeune femme eut un sourire crispé, se demandant quand cet énergumène allait enfin se décider à lui dire ce qu'il voulait d'elle.

Sentant le trouble, Aziz reprit :

– Pardon, j'en viens au but, n'ayez pas peur. C'est que, ce n'est pas très facile, vous savez ?

Il laissa passer quelques secondes puis brisa à nouveau le silence.

– Vous êtes au courant, je pense, que je suis l'héritier du Brack du Walo ?

Mariama le regardait d'un air étrange. Le voilà qui commençait encore à délirer avec ses histoires de roi et de royaume !

– Et à ce titre, j'ai des droits, voyez-vous, beaucoup de droits. Je ne suis pas n'importe qui. Et même si j'ai connu des revers de fortune, si je n'ai plus actuellement de palais, cette situation ne risque pas de perdurer. D'un jour à l'autre, j'aurai tout récupéré, tout sera comme avant...

Il observait Mariama pour voir si elle l'écoutait, si elle commençait à comprendre où il voulait en venir. Mais celle-ci était loin de se douter de ce qui l'attendait. Elle entendait Aziz comme dans un écho lointain, presque comme dans un rêve. Son esprit comme son cœur étaient tellement remplis qu'il n'y avait pas de place pour des éléments de moindre importance. Ses derniers jours, semaines et mois avaient été d'une rare intensité, et elle sentait qu'elle n'était pas encore au bout de ses peines. Alors, cet hurluberlu avec ses histoires de monarchie, ce n'était vraiment pas le moment.

Elle le coupa soudain, cassante :

– Venez-en au but, vieux, je vous en prie.

Aziz ne parut pas troublé par le ton qu'elle avait pris, il allait de l'avant, sûr de lui, de son charme et de sa capacité à la convaincre.

– Eh bien, j'aimerais vous épouser, j'ai besoin, afin de récupérer mon royaume, mon palais, tous mes biens, d'une femme, d'une reine. Et c'est vous que j'ai choisie.

Ces mots, qu'il avait répétés dans sa tête durant nombre de nuits au clair de lune, il avait enfin réussi à les lui dire. Il n'était pas peu fier de lui, le Brack, dans son espèce de short en toile de jute, du haut de ses jambes nues, longues et décharnées. Et il attendait. Il espérait maintenant que la future reine réagisse, qu'elle parle, qu'elle accepte, tant il était certain qu'elle ne pouvait refuser une telle proposition.

Mariama demeura d'abord un long moment silencieuse, scrutant le sol, jouant avec le sable de son pied dont elle avait laissé glisser la sandalette et avec lequel elle dessinait. Elle leva très lentement son regard vers Aziz, ses yeux noirs étaient durs, presque cruels. Elle le fixa un moment sans rien dire, sans bouger, puis éclata de rire, d'un rire méchant, le même qu'elle avait eu à la vue de son oncle mort, émasculé. Un rire long, inhumain, qui n'en finissait pas, qui se termina pourtant, enfin, dans un sanglot. Mariama prit alors ses jambes à son cou et, sa poubelle à la main, s'enfuit en courant hors de la vue du fou.

Aziz était vexé comme un pou, évidemment. Comment ? Elle avait osé lui rire au nez, sans même prononcer un seul mot, lui envoyant sa proposition à la figure comme s'il n'était qu'un vulgaire roturier. Comment pouvait-elle le traiter ainsi, lui qui l'aimait tant ? Il était fou de rage, il n'allait pas se laisser faire, se laisser mépriser, insulter même, par une petite paysanne de rien du tout. Pour la première fois de sa vie, il avait l'impression d'être devenu moins que rien, d'avoir perdu toute noblesse, toute distinction, toute dignité. Et ça, elle le lui paierait.

¹ *Göorgi* : Expression affectueuse pour dire « vieux ».

Bokar avait décidé d'écrire un grand papier dans son journal du lendemain, sur ce fait divers sordide qui le concernait au premier chef. Cette mort était particulièrement atroce et le journaliste se demandait ce que Tonton Issa avait bien pu faire pour mériter un tel châtiement. De surcroît, comme il y avait relativement peu d'indices, Bokar se disait qu'un grand article à la une de son quotidien du lundi matin pouvait faire fonctionner le système D, le téléphone arabe et autres moyens d'obtenir des informations. *Sénégal Matin* était un journal populaire qui se vendait à cent francs CFA seulement (moins que le prix d'une baguette de pain ou d'un kilo de riz) et couvrait pratiquement toute l'information nationale. De ce fait, il était extrêmement lu partout dans le pays. Le journal tirait environ à trente mille, mais chaque exemplaire étant consulté par toute la famille, parfois les voisins, on pouvait au moins multiplier ce chiffre par cinq.

Par ailleurs, Bokar estimait qu'il pouvait utiliser cet événement, cet assassinat, comme une sorte de métaphore pour parler de l'état dans lequel se trouvait le pays.

Il laissa donc Leocady endormie, sortit sans faire de bruit et se rendit au cybercafé le plus proche, afin de rédiger son éditorial et de l'envoyer à la rédaction. Partant de ce crime épouvantable, il élargit à la situation générale.

Comment en était-on arrivé là ? Dans un pays qui se voulait, qui se disait démocratique et de paix, qui n'avait jamais, contrairement à tous ses voisins, connu de coup d'État ou de dictature militaire, le pays de la *teranga* et des valeurs traditionnelles. Fallait-il qu'on soit descendu bien bas, qu'on ait perdu toutes ces grandes qualités de la culture sénégalaise, le sens de l'honneur (*jom*), la dignité (*fayda*), l'honnêteté (*ngor*), pour lire de telles histoires, presque quotidiennement, dans les journaux. Des histoires de meurtres et d'incestes, de viols, d'infanticides, que sais-je encore ? Des histoires nées sans aucun doute de la misère ambiante. Un pays de pauvres

gens qui ne pouvaient plus joindre les deux bouts, qui se voyaient contraints d'envoyer leurs filles coucher avec les touristes plutôt que de les scolariser, un pays où la référence était devenue le milliard, monnaie abstraite et inconnue de la plupart, dont on entendait parler à la radio à longueur de journée, en raison des nombreux scandales et abus d'un petit groupe de courtisans au pouvoir.

Quand l'État allait-il payer ses dettes et remettre de l'ordre dans les ministères où la moitié des fonctionnaires ne travaillait pas, dans les universités où une année sur deux était déclarée blanche, dans la police corrompue qui n'avait pas le choix, elle était si mal payée ? Enfin, quand allait-on avoir droit à un État et à un président véritablement laïques, et non à un chef de gouvernement qui s'allongeait, au sens propre et figuré du terme, devant les grands chefs religieux, donnant par là même une crédibilité, une justification à tous les abus commis au nom de cette sacro-sainte religion ? Quand allait-on ficher la paix aux journalistes et respecter la liberté d'expression dont on vantait tant les mérites ?

Évidemment, Tonton Issa avait bon dos, il devenait soudain un porte-parole, lui qui n'avait rien demandé, qui ne s'était jamais exprimé en public et n'avait pas fait de politique, n'avait rejoint aucun parti. Mais sa triste fin résumait effectivement le mal-être profond que vivait cette société sénégalaise en quête d'identité et, surtout, d'un peu plus de justice, d'humanité.

Bokar concluait sur le fait qu'un pays dont une grande partie des habitants est soit déjà émigrée, soit ne rêve que de partir, de manière illégale et dangereuse, au risque de sa vie s'il le faut, est un pays qui va très mal et dans lequel il s'agirait de réagir promptement et de manière efficace.

Évidemment il y aurait toujours des désaxés, des malades, des voleurs et des assassins. Mais, et Bokar en était persuadé, à l'intérieur d'une société saine dans laquelle les gens pourraient se regarder dans un miroir avec fierté, garder leur dignité, parce qu'ils auraient du travail, gagneraient leur vie décemment et enverraient leurs enfants à l'école, afin que tous aient la même chance, ou presque, il y aurait moins de faits divers de cette sorte. Le social serait mieux pris en charge par l'appareil d'État, il y aurait donc forcément moins de problèmes individuels, familiaux et collectifs.

Il n'était pas mécontent, Bokar, il avait l'impression, avec ce papier lyrique et d'une violence certaine, d'avoir en quelque sorte vengé son oncle. Au moins, si le débat était lancé, Tonton Issa ne serait pas mort pour rien, il aurait peut-être souffert pour quelque chose, sans le vouloir bien sûr, sans le savoir, mais il aurait été un maillon dans l'avancement de la juste cause.

Bokar bien entendu ne savait pas qu'Issa Thiam lui-même avait été touché par cette perte des valeurs fondamentales, qu'il avait gravement péché en commettant un viol sur la personne de sa propre nièce.

¹ La *teranga* est l'hospitalité bien connue des Sénégalais, la valeur de base.

Ces premières après-midi d'octobre étaient encore très chaudes et poussiéreuses.

Après s'être fait expliquer le chemin vers le quartier *Artillerie*, Jules et Augustin s'étaient mis en route pour le commissariat principal de Louga. Ils marchaient entre sable et goudron le long des rues brûlantes de la capitale du Ndiambour.

Prévenu de leur arrivée, l'adjoint du commissaire les attendait – on était dimanche et le chef était parti à Potou avec sa famille, prendre l'air du bord de mer. Debout devant la porte du commissariat, sa veste fermée jusqu'en haut malgré la canicule, il paraissait sérieux comme un pape. Sans doute en raison de la visite d'un grand commissaire de Dakar. Ça n'arrivait pas tous les jours qu'un monsieur comme ça se rende à Louga, et Bassirou Mbodj tenait à faire bonne impression. Il n'avait aucune idée de ce que lui voulait le commissaire Faye, qui venait d'appeler, mais il imaginait qu'il devait se passer des choses très importantes à Louga pour que celui-ci ait fait le déplacement, qui plus est accompagné de son adjoint. Il accueillit les deux hommes quasiment au garde-à-vous, leur demanda de le suivre dans le bureau de son chef, le seul qui fût climatisé. Ils s'assirent en face de l'adjoint qui, pour la journée, était en quelque sorte devenu commissaire, en l'absence de celui-ci.

– Vous devez avoir soif, marcher jusqu'ici, vraiment, c'est de la folie, par cette chaleur ! Je vous fais chercher des boissons ? Coca, Fanta, bière... ?

Jules balaya la proposition d'un geste, il voulait en venir au but et n'avait pas trop envie de traîner dans cet endroit sinistre et vide, encore moins un dimanche.

– Merci, Mbodj, merci, ça va aller. Quoi de neuf à Louga ces temps-ci ?

Mbodj prit un air dubitatif, il ne se passait pas grand-chose à Louga, de manière générale, encore moins le week-end.

Jules le titillait.

– Même pas un petit meurtre, une bagarre, que sais-je ? Mettez-

moi dans l'ambiance, petiot, tenez-moi un peu au courant que diable, racontez-moi Louga !

– Commissaire... euh, Faye, pas grand-chose à vrai dire, c'est plutôt calme vous savez. Avec l'hivernage, les coupures de courant et l'augmentation du prix de la vie, les gens sont fatigués, trop fatigués même.

Jules Faye commençait à être agacé par ce petit blanc-bec qui n'avait rien à dire et n'avait pas l'air bien malin.

– Eh bien, ils ne volent plus, ne tuent plus ? ! Mais alors les coupures et les prix qui flambent ont du bon, si ça redonne de la morale aux gens !

– J'ai pas dit ça, *dé* ! Nous enregistrons des plaintes, des vols, des bagarres, des disputes entre coépouses, que sais-je encore... Ce matin même, on a retrouvé un nouveau-né, tout nu, mort quelque part dans le sable, aux alentours du village de Yang-Yang.

Augustin fit discrètement son signe de croix. Jules leva les yeux du sol qu'il observait depuis un moment.

– Mon Dieu, encore un bébé ! On sait qui c'est, comment il est mort ?

– On ne sait rien du tout, commissaire, enfin pour l'instant du moins. Le cadavre est arrivé tout à l'heure à Louga, pour autopsie. On n'a enregistré aucune plainte, aucune naissance dans la région depuis plusieurs jours, mystère complet.

Les trois hommes restèrent quelques minutes en silence, le seul bruit audible était le grincement d'un vieux climatiseur à moitié rouillé posé sur le mur du bureau, lui-même en piteux état.

Jules se leva, suivi aussitôt d'Augustin qui n'avait pas ouvert la bouche.

– L'autopsie a commencé ?

– Demain matin, commissaire, aujourd'hui vous comprenez, c'est dimanche, il n'y a déjà pas assez de toubibs à l'hôpital et le médecin légiste est en congé. Demain matin, inch Allah !

Jules savait bien que cette expression n'avait absolument aucune valeur, ne certifiait rien du tout. Toute la responsabilité était remise à Dieu le Tout-Puissant, ce qui permettait aux humains de se déculpabiliser sans aucun souci. Ou bien ça marcherait comme prévu, ou ce serait la volonté de Dieu, donc de Sa faute, et on ne pouvait s'en prendre qu'à Lui.

Il haussa les épaules en souriant et, sur le pas de la porte, se retourna vers Bassirou Mbodj.

– Très bien, petiot, alors nous repasserons demain, pour savoir ce qu’il en est.

Augustin eut l’air surpris. Une fois dans la rue, il questionna Souleymane Faye.

– Chef, vous voulez dire que vous comptez rester ici jusqu’à demain ?

– Oui, Augustin, oui. Ne me demande pas pourquoi mais j’ai comme l’intuition que nous allons finir par trouver quelque chose ici. Il faut qu’on traîne encore un peu dans le coin, pas question de rentrer bredouilles.

Augustin, qui connaissait bien son patron, comprit qu’il n’en démorderait pas. Il sut aussi que celui-ci était excité par l’enquête, par ce pari qu’il s’était fait en venant à Louga, lui qui détestait voyager. Depuis plusieurs jours déjà, cette histoire de Louga le démangeait, il savait qu’il y trouverait quelque chose. Que le chef se trompe ou non – et il se trompait très rarement –, Augustin ne pouvait rien faire d’autre que de le suivre, de le croire, et d’espérer qu’arrive bientôt cet indice tant espéré, afin que chacun puisse rentrer chez soi à Dakar.

Augustin était sorti de l’école de police cinq ans auparavant, avait d’abord travaillé au commissariat central de la rue de Thiong, à Dakar, puis un an en région, dans le Sine. Il avait enfin eu la chance d’atterrir au commissariat de la Médina où, de simple policier, il avait rapidement gravi les échelons, jusqu’à devenir le principal adjoint du commissaire Souleymane/Jules Faye.

Sa maman, descendante d’une Signare¹ de Gorée, et son papa, un Joola² originaire de Casamance, étaient fiers de leur grand garçon, de leur aîné. Au début, ils ne voyaient pas d’un bon œil la profession de policier à laquelle leur fils s’était destiné, ils l’imaginaient plutôt médecin ou avocat, pensant que ces métiers avaient plus de panache. Et puis il les avait convaincus. Augustin avait toujours été un bon garçon, il les aidait à la maison, s’occupait de ses petits frères et sœurs, travaillait bien à l’école, ils ne pouvaient rien lui refuser. À trente et un ans, Augustin n’était toujours pas marié, il attendait de rencontrer la perle rare, une jeune fille rangée et mignonne qui le comprendrait, catholique bien

sûr, qui respecterait son travail et lui ferait de beaux enfants. Toute cette petite famille irait bien entendu tous les dimanches matin à la messe, les enfants feraient partie de la chorale et passeraient le week-end à Gorée chez leurs grands-parents, et les vacances en Casamance, au village, avec leurs nombreux cousins, tantes et oncles.

Jules aimait bien Augustin, il était travailleur, poli, correct, on ne lui demandait rien de plus. Il était intelligent aussi, ce qui ne gâtait rien. Jules pouvait discuter avec lui d'une enquête, il lui arrivait fréquemment d'émettre un jugement, une hypothèse fondés. En un mot, le commissaire Faye appréciait son esprit et sa disponibilité.

Jules savait très bien qu'Augustin n'avait pas plus envie que lui de rester à Louga. Mais il comprenait que c'était pour la bonne cause, pour le boulot quoi. Il n'était pas question de brader l'affaire, de repartir sans résultat, ce n'était pas le genre de la maison, non mais des fois. Jules, depuis qu'il s'était fait une petite réputation dans le milieu, et dans tout Dakar d'ailleurs, avec l'arrestation et les aveux du grand bandit Baba Aidara, dit Baba Mékong, avait pu passer dans la catégorie supérieure, celle des flics gagnants, des flics comme ceux qu'on voyait dans les séries américaines, qu'on suivait dans les romans policiers. Pas des flics véreux, à la petite semaine, corrompus et paresseux. Non, des flics courageux et vaillants, toujours sur le qui-vive, en avance sur l'action, âpres au résultat. Des flics voulant défendre la veuve et l'orphelin, pour le bien de tous et celui du pays.

¹ *Signare* : Les Signares étaient les métisses qui épousaient des Français, commerçants ou soldats vivant au Sénégal, surtout à Saint-Louis et Gorée.

² *Joola* : Un des principaux groupes socioculturels de Casamance, au sud du Sénégal.

Les deux policiers étaient passés prendre Bokar et Leocady à l'hôtel. Ils se rendaient chez Mariama à pied, histoire de sentir un peu l'ambiance qui régnait dans la ville en ce dimanche étouffant. Le ciel semblait bas et couvert, mais sans doute pas suffisamment pour annoncer une pluie qui aurait pourtant rafraîchi l'atmosphère et nourri les semences. Les larges avenues menant au quartier Montagne étaient calmes, peu de voitures, quelques personnes par-ci par-là assises sous des grands arbres, en train de discuter en buvant un thé brûlant et trop sucré, d'autres qui marchaient lentement, des vieillards s'abritaient de la chaleur, du soleil trouant les nuages, à l'aide d'un parapluie, certains même d'un grand parasol. Sous une immense bâche s'entassaient des groupes de gens serrés, unis dans leur foi, entonnant des chants religieux à n'en plus finir, perçant l'air dominical de leurs voix aiguës et nasales.

Leocady et Bokar ouvraient la marche, suivis de Jules et Augustin qui avançaient du même pas un peu las, lourd, qu'entraînait forcément la torpeur environnante.

Ils bifurquèrent bientôt dans des allées plus étroites, s'éloignant des chaussées goudronnées pour s'enfoncer dans le sable chaud de ces ruelles qui n'abritaient pratiquement que des habitations. Plus de bureaux ni de boutiques, plus de *dibiteries*¹, de restaurants divers, plus de télécentres. Uniquement des concessions de tailles diverses ; certaines, très grandes, s'organisaient autour de la cour centrale, immense, arborée et dans laquelle avaient lieu la plupart des activités. Des maisonnettes minuscules, parfois en très mauvais état, côtoyaient des bâtiments à étages, au style souvent pompeux, avec façades en carrelage, indiquant généralement la présence de travailleurs émigrés à l'étranger, qui envoyaient l'argent nécessaire à la construction de telles bâtisses. Certaines étaient fleuries, des bougainvillées dépassaient, de leurs pétales aux multiples teintes, des hauts murs de ciment, hiver comme été. D'autres n'avaient plus rien, aucune décoration, pas d'arbres ni de flore, juste leur nudité desséchée, crue, vide. Seules quelques cloisons tenant à peine et une toiture branlante abritaient ceux qui n'avaient pas les moyens de

faire les réparations nécessaires. Néanmoins, ils avaient encore un toit et des murs pour y vivre, y survivre en tout cas.

Se rapprochant de la concession de la famille Seck, ni les flics, ni Leocady, ni même Bokar ne remarquèrent la présence d'Abdelaziz, le fou de Monta gne, posté à son coin habituel, à l'angle de la ruelle, ayant constamment la maison Seck dans son champ de vision.

Aziz, en revanche, observait ce petit groupe qui s'arrêtait devant le portail des Seck. Il voyait régulièrement cette grande femme métisse, depuis quelques jours, elle semblait ne plus quitter Mariama, Aziz se demandait bien pourquoi. Il ne connaissait pas les trois autres et mourait d'envie de savoir ce qu'ils pouvaient bien faire là, ce qu'ils voulaient à Mariama, mais était-ce vraiment à elle qu'ils rendaient visite ? Ça aurait pu tout aussi bien être à l'une de ses belles-sœurs ou à la vieille maman Seck, Maam Penda.

¹ Les *dibiteries* sont des échoppes ou restaurants très populaires et bon marché où l'on fait griller de la viande au charbon de bois.

À l'intérieur de la maison, Mariama avait sorti des chaises pour ses visiteurs, qu'elle posait au fond de la cour, à l'ombre du neem. Bokar et Leocady lui avaient présenté le commissaire Souleymane/ Jules Faye et son adjoint, Augustin Diop. Elle n'avait pas cillé, pas bougé d'un iota à l'annonce de la fonction des gens qui accompagnaient son cousin et son amie. Elle avait envoyé un enfant chercher des boissons et s'apprêtait à s'asseoir avec ses hôtes. Deux de ses belles-sœurs s'étaient jointes à la compagnie ainsi que la vieille maman Seck.

Leocady n'avait pas pris d'appareil photo, on était dimanche après tout. Et puis elle savait qu'elle ne serait pas assez attentive, il y avait trop de monde, trop de tension, avec cette histoire d'oncle assassiné, le bébé mort-né, les tracas de Mariama, tout ça. Cependant, elle observait la jeune femme presque constamment, la suivait des yeux où qu'elle aille, épiait ses gestes, ses regards, ses moindres réactions, en essayant évidemment d'être la plus discrète possible. Elle écoutait d'une oreille distraite la conversation qui était en train de s'engager, concentrée qu'elle était sur la personne de Mariama, sur son corps et son visage, sur la façon dont elle écoutait avec beaucoup de précision ce qui se disait autour d'elle, tout en faisant semblant de ne pas y prêter attention. Leocady pensait bien connaître Mariama, elle se sentait proche d'elle, sans doute pour l'avoir photographiée tous ces jours derniers. D'une certaine manière, ce travail en commun, ces moments partagés lui avaient livré les clés de la personnalité de son « héroïne ».

Toujours est-il que pour Leocady, et sans doute pour elle seule, les gestes de Mariama étaient parlants, chaque regard en coin, la moindre hésitation.

Mariama n'était pas très bavarde. Après avoir servi les boissons, elle s'était assise dans un coin, non loin de Bokar et Leocady, et suivait la conversation, ne s'y mêlant guère.

Anta Seck, la femme du frère de Mansour, le mari de Mariama, s'adressa la première au commissaire.

– Qu'est-ce qui vous amène donc dans notre petite ville de Louga, vous un grand commissaire de Dakar ?

Jules haussa les épaules en riant, tout le monde souriait, on sentait bien que le ton d'Anta était blagueur, faussement admirateur et plutôt moqueur envers les Dakarais.

– Un coup de fil, imaginez-vous, un appel effectué d'un télécentre de Louga, dimanche dernier...

L'assemblée attendait la suite, le silence était palpable. Anta et Khady, les deux belles-sœurs de Mariama, étaient assises côte à côte dans un coin. La vieille Maam Penda, la maman Seck, dormait plus qu'autre chose sur son vieux transat qui avait dû faire plusieurs guerres. De toute façon elle ne comprenait pas le français et n'aurait pas pu suivre la conversation.

Mariama fut la première à oser interroger le flic.

– Mais... un coup de fil de qui ? À qui ?

Jules reprit, très sérieux :

– Très bonne question mon enfant, on ne sait pas de qui justement, c'est cela même que nous recherchons, mon adjoint Augustin et moi-même.

Il jeta un long regard à son auditoire qui n'affichait pas spécialement de réactions, si ce n'était de la curiosité. Ils espéraient la fin de l'histoire.

– En revanche, la personne appelée était la fameuse victime, « ma » victime... Et c'est juste après ce coup de fil qu'Issa Thiam a apparemment décidé de ne pas se rendre à Touba pour les cérémonies d'hommage à son grand-père.

Khady regarda Mariama.

– Tiens, c'est vrai que ton oncle Issa n'était pas à Touba, ça m'a étonnée d'ailleurs, lui habituellement si religieux, si proche de la famille...

Mariama haussa les épaules sans faire trop attention à sa belle-sœur. Celle-ci reprit de plus belle, songeuse :

– Il ne manquait que toi et lui, vraiment, sinon toute la famille était là, et les familles par alliance, il y avait un monde fou.

Jules, qui avait très bien entendu, resta volontairement impassible. Augustin le foudroyait du regard, mais le commissaire faisait semblant de ne rien voir. Il prit son temps avant de parler, se retourna vers Mariama.

– C'est donc vous, mademoiselle, la cousine de notre ami journaliste ?

Mariama se rassit plus droit, relevant les épaules et regardant le flic dans les yeux.

– C'est bien moi, monsieur le commissaire, mais je suis madame, pas mademoiselle.

Jules réprima un sourire.

– Ah, pardon, je ne savais pas, vous semblez si jeune...

Leocady, qui faisait face à Mariama, lui fit un clin d'œil chaleureux, comme pour l'encourager, comme si, sans savoir au juste pourquoi, elle sentait que la petite aurait bientôt besoin de toute l'aide qu'elle pourrait trouver, de l'amitié que Leocady lui portait, une amitié sincère, profonde, à laquelle elle pourrait se raccrocher.

Jules sortit un morceau de *guro* rouge qu'il se mit à mâcher, ça l'aidait à réfléchir, tout en jetant un long regard autour de lui, à l'assemblée et à ses divers membres, sans un mot. Il n'offrit d'ailleurs de noix de kola à personne, garda tout pour lui. Il revint finalement sur Mariama.

– Madame... Seck, je présume ?

Mariama acquiesça en se raclant la gorge.

– Vous ne vous êtes pas rendue à Touba, pour le *sarax* de... c'était votre arrière-grand-père, n'est-ce pas ?

– Oui commissaire, enfin je veux dire non, commissaire, je n'y suis pas allée... oui, c'était bien mon arrière-grand-père.

Le silence était en train d'envahir la cour de la maison Seck, tandis que l'obscurité se déployait progressivement. Le soleil avait disparu au loin, la lumière adoucie, puis affaiblie, s'accompagnait désormais d'un léger vent en provenance du désert tout proche.

– Je comprends. C'est comme votre oncle d'ailleurs, lui non plus ne s'y est pas rendu. C'est étrange, dit Jules de son air bourru, la kola toujours en bouche.

Mariama, remarquant que personne ne parlait, que tous les visages étaient tournés vers elle, continua :

– Je me suis sentie mal tout à coup, fatiguée, un peu malade.

– Je comprends... Ça arrive, bien sûr. Et vous allez mieux ?

Mariama hésitait, elle n'arrivait pas à savoir si Souleymane était sérieux, s'inquiétait de sa santé, ou s'il se fichait d'elle, si sa

question était ironique.

– Oui, commissaire, je vais mieux, je vous remercie, c'était sans doute dû à la chaleur, *fatiguement* général, comme on dit.

Jules émit un grognement censé indiquer qu'il la suivait cinq sur cinq, puis réfléchit un court moment avant de reprendre.

– Et votre oncle, madame Seck, Issa Thiam, vous le voyiez souvent ? C'était bien votre oncle, n'est-ce pas ?

– Oui, bien sûr, Tonton Issa était mon oncle. Mon père et lui avaient le même grand-père. Je ne l'ai pas revu depuis le décès de Tante Aminata, cet hiver.

Bokar vola à son secours, voulant casser le silence qui succédait à chaque fois au dialogue entre Mariama et le commissaire.

– Oui, c'était en janvier, nous étions tous là-bas.

Jules/Souleymane Faye, commissaire de la Médina, observait maintenant le journaliste et sa copine, sans pour autant perdre de vue la petite Mariama.

– Monsieur Ndiaye, Bokar, vous avez d'autres cousins à Louga, des tantes, des frères et sœurs, que sais-je ?

Bokar, étonné de cette question, répondit sans même réfléchir.

– Non, aucun, je viens de Kaolack, et ma famille se trouve entre Mbour, Dakar et Yang-Yang.

Jules sembla se remémorer quelque chose.

– C'est drôle, on parle si peu souvent de ce village, le fief des rois du Djolof, et pourtant aujourd'hui c'est la deuxième fois que j'entends ce nom !

Bokar continua :

– Ah oui ? C'est là que se trouve la famille de Mariama.

– On m'a parlé de ce village au commissariat de Louga, imaginez-vous... On aurait découvert ce matin un bébé mort dans le sable, non loin de Yang-Yang.

Personne ne sembla spécialement intéressé ni ému par cette nouvelle, en dehors de Leocady bien sûr. Elle faisait tout son possible pour ne pas paraître surprise mais ne put s'empêcher de s'immobiliser quelques secondes sur place, les yeux écarquillés. Elle se força à ne pas regarder Mariama et à calmer le bouillonnement intérieur qui commençait à l'envahir.

Après quelques secondes de silence et les grimaces horribles des deux belles-sœurs, Jules se leva, suivi aussitôt de son adjoint qui n'avait pas ouvert la bouche. Il se tourna vers Mariama.

– Vous y allez souvent, à Yang-Yang, voir votre famille ?

Mariama, qui s'était levée pour saluer le commissaire et son adjoint, toisa Jules avec fierté, droite, le regard franc, les yeux dans ceux du flic.

– Je m'y rends tous les deux ou trois mois, pour voir mes parents en effet.

– Et la dernière fois, c'était quand ?

– Il y a environ deux mois, deux mois et demi je crois. C'est un interrogatoire, commissaire ?

Bokar et Leocady, toujours assis, n'avaient pas entendu les derniers échanges entre Mariama et le commissaire.

– Aucunement, mademoiselle, euh je veux dire madame, aucunement. Et puis, nous ne voulons pas abuser de votre hospitalité, n'est-ce pas Augustin ? Si ça ne vous dérange pas, nous repasserons dans la journée de demain, je voudrais vous présenter quelqu'un. Allez, bonne soirée à tous, merci pour tout.

Augustin serrait les mains de chacun. Jules, lui, était déjà à la porte où il l'attendait.

Anta se leva pour raccompagner ses hôtes. Mariama resta debout, immobile, le regard perdu au loin. À peine si elle fit un vague geste d'adieu aux deux Dakarois qui disparaissaient dans la nuit lougatoise.

¹ *Guro* : La noix de kola est un stimulant que les gens mâchent beaucoup au Sénégal, particulièrement les hommes. Elle est réputée pour faciliter la digestion et avoir des propriétés aphrodisiaques. On la consomme aussi lors de cérémonies, mariages par exemple, ou pour souhaiter la bienvenue aux invités, comme symbole de l'amitié.

La soirée du dimanche, en ce mois d'octobre suffocant, fut pour Mariama l'une des plus dures de sa jeune existence. Jamais peut-être ne s'était-elle sentie aussi isolée, abandonnée de tous, seule avec ses secrets si lourds, avec son ventre nu, creux, vidé de la vie qu'elle venait de donner et de reprendre aussitôt. Seule avec ses souvenirs qui, eux, refusaient de la lâcher, s'accrochaient à elle, s'immisçaient sous sa peau, dans ses entrailles, au fin fond de son cerveau, de sa mémoire, sans lui laisser de répit.

Même Leocady, qui semblait la comprendre, l'aimer, avec un tant soit peu de sincérité et d'intelligence, de générosité aussi, était partie. Bien sûr, son chéri était venu la voir, elle était trop contente de le rejoindre et de passer la nuit avec lui à l'hôtel. Et Mariama se retrouvait à nouveau seule dans cette grande maison, si seule malgré la présence de toutes ses belles-sœurs, de leur marmaille et de la vieille maman Seck.

Seule face à elle-même surtout, à ses pensées et à ses souvenirs qu'elle craignait, qui lui faisaient mal. Elle paraissait soudain avoir peur d'elle-même, mesurant ce qu'elle avait fait, les crimes qu'elle venait de commettre au cours de ces derniers jours, deux assassinats, l'un après l'autre, de sang-froid, sans aucune hésitation, sans état d'âme. Elle, la petite paysanne simple, qui ne connaissait rien de la vie, comment avait-elle pu ? Étrangement, elle ressentait un mélange de crainte, de dégoût presque d'elle-même et en même temps une certaine fierté, une fierté horrible, épouvantable. Oui, elle se sentait brave et valeureuse d'avoir réussi à se venger, à ne pas laisser le destin tomber sur elle sans réagir, à prendre sa vie à bras-le-corps, à élaborer un plan qui, somme toute, se tenait, et à le réaliser point par point, sans hésitation ni appréhension aucune, sans reculer ni trembler, avec force et détermination. Tout ça avait été si rapide, elle n'avait pratiquement pas eu le temps de réfléchir, de se poser des questions, ni même de regretter son, ses gestes. Elle avait levé la tête haut, s'était regardée droit dans les yeux, dans le miroir de son esprit, et avait décidé de ne plus être passive, de ne plus tout accepter au nom de la tradition, de la religion, de ses parents ou de quelque autre autorité. Elle avait mis à contribution son intelligence, son courage, et avait, enfin, agi. Elle avait agi pour

elle-même, pour elle seule, sans un instant penser aux autres, selon ses propres envies et ses souffrances. Elle avait vengé sa dignité et son corps souillés, avait lavé, ou cru du moins qu'elle laverait ainsi tout souvenir de saleté, de déshonneur, de honte et de rancœur. Elle avait voulu et cru épurer le monde d'une âme mauvaise et d'une autre née du vice et du péché, tout en se purifiant elle-même.

Mariama savait bien qu'on allait l'attraper, ce n'était sans doute plus qu'une question de jours, voire d'heures. Ce policier dakarois, Jules Faye, était malin et avait déjà des indices, des bribes de piste. Elle avait compris qu'il la savait coupable, qu'il le sentait du moins, de manière plus ou moins rationnelle, qu'il ferait tout pour l'arrêter et la faire juger. Qu'arriverait-il alors ? Elle n'avait pas peur, elle se sentait prête à affronter ses juges, quand l'heure viendrait, à payer pour les crimes qu'elle avait commis. Elle continuerait à garder la tête haute et les yeux grands ouverts, à être fière d'avoir agi, d'avoir bravé son destin de pauvre fille d'un village éloigné, qui n'avait rien de bien intéressant à attendre de la vie.

Et puis soudain, alors que s'écoulait lentement cette soirée encore chaude, tandis qu'un léger vent du désert s'était levé et charriait dans la cour de la concession ses grains de sable et sa poussière habituels, Mariama avait commencé à ressentir les premiers doutes. Pas de regrets, non, mais une incertitude, une énorme interrogation. Mon Dieu, qu'avait-elle donc fait ? Elle avait tué son oncle, étouffé son bébé, mais surtout, elle n'avait pas eu peur ni honte, et pire encore, elle ne regrettait rien.

La tête haute, le pas sûr, elle regagna sa chambre, sortit son tapis de prière et se confia au Seigneur, puis s'endormit, épuisée.

Ce lundi matin, comme presque chaque jour, Aziz, le fou de Montagne, effectuait son petit footing quotidien jusqu'au centre-ville. Ça lui faisait du bien, c'était une manière comme une autre de remettre en place ses vieux os fatigués d'avoir dormi à même le sol, son corps dans lequel s'étaient incrustés des grains de sable par centaines, et de bousculer les nombreuses idées qui se disputaient à l'intérieur de son crâne dégarni sur le devant et si chevelu à l'arrière, pour tenter de faire le tri et de ne garder que les meilleures. À cette heure matinale, les ménagères étaient déjà en route, se rendant au marché, faisant les courses pour les repas de la journée, tandis que les jeunes filles allaient chercher de l'eau au puits. Aziz admirait avec plaisir ce ballet, principalement régi par des femmes, de tous âges, de toutes corpulences, ces allées et venues colorées et gaies, ces voix chantantes qui transperçaient l'espace, qui s'envolaient dans le ciel couvert de cette fin d'hivernage. Il observait le lent cortège des adolescentes serrées dans leurs pagnes, traînant leurs sava tes, un seau sur la tête, riant aux éclats, s'amusant entre elles avec la délicieuse insouciance de leur jeunesse.

Une fois arrivé dans l'artère principale, goudronnée, bordée de chaque côté d'étals divers et de boutiques – celle du *Naar*, l'échoppe du boucher, le télécentre, la vendeuse de mangues –, il avança d'un pas plus lent jusque chez le marchand de journaux. Il s'agissait d'un jeune Peul dont le visage disparaissait à moitié sous son grand foulard, posté au coin des deux rues les plus commerçantes de la ville, ses journaux sous le bras. Pour attirer les clients, il avait récemment installé quatre poteaux de bois sur lesquels il accrochait les premières pages des grands quotidiens du matin, à l'aide de pinces à linge. C'était une aubaine pour Aziz, qui pouvait lire ces pages sans problème et sans vergogne, au vu et au su du vendeur qui évidemment le laissait faire par pitié et respect de son grand âge et de sa condition de pauvre mendiant déchu.

Aziz n'aimait rien tant que lire la presse. En se tenant au courant de l'actualité, il se sentait soudain à nouveau intégré, égal à tous. Comme les autres citoyens, il lisait les journaux, se faisait une opinion, savait ce qui se passait dans le pays et ne pouvait donc pas être considéré comme un ignare, un marginal.

Il jeta un rapide coup d'œil sur les différents titres ; *Le Quotidien*, *Le Soleil*, *Walfadjri*, *Sénégal Matin*... Soudain, son regard fut attiré par ce qu'il cherchait, un article qui parlait de Louga et des deux flics qui y étaient en visite pour une enquête bien précise. Le journaliste racontait l'histoire de son oncle, mort par émasculatation à Dakar. La police n'avait aucune piste, en dehors d'un coup de fil passé de Louga à la victime quelques jours plus tôt. On ne connaissait ni le mobile ni l'auteur du meurtre bien entendu, mais le désormais célèbre commissaire Jules Faye, flanqué de son adjoint, étaient sur le pied de guerre et ne quitteraient pas Louga avant d'avoir des indices précis, voire un ou une coupable. D'après le journaliste, le crime aurait vraisemblablement été perpétré par une femme.

Aziz lut et relut plusieurs fois l'éditorial de Bokar Ndiaye, jeta un dernier coup d'œil aux autres journaux et rebroussa chemin en direction de son quartier général de Montagne, ayant pris soin, en chemin, de ramasser deux mangues de troisième catégorie qui feraient un excellent petit déjeuner.

Il lui fallait maintenant concocter un plan de bataille.

Bokar était reparti à Dakar tôt le matin. Il n'avait plus rien à faire à Louga, son article du jour était publié, il avait eu son week-end romantique avec Leocady, qui l'avait d'ailleurs rendu encore plus amoureux, il lui fallait rentrer et s'occuper du journal. Il avait été suffisamment absent et ne pouvait se permettre de prolonger son séjour sans aucune raison valable, même à ses yeux.

Dans le *sept places*¹ qui le ramenait vers la capitale, la monotonie du paysage lui permit de s'envoler vers ses pensées. L'odeur de Leocady, le grain de sa peau couleur café au lait, ses longues boucles brunes avaient tendance à squatter son esprit, difficile de s'en débarrasser tant il se sentait heureux et charmé par la photographe. Mais le souvenir de la belle fit bientôt place à celui de sa cousine Mariama, lié à l'enquête du commissaire Faye. Bokar avait bien entendu remarqué l'absence de la jeune femme au *sarax* de Maam Saliou, et le fait d'en reparler devant Jules l'avait troublé. Pourquoi donc ne s'y était-elle pas rendue, elle habituellement toujours présente aux cérémonies familiales ? Ceci avait-il un lien quelconque avec l'assassinat de Tonton Issa ? Bokar en doutait, ne voyait aucunement comment cette gentille cousine de province pouvait avoir un quelconque rapport avec un événement de ce genre. Mais il ne pouvait s'empêcher de se questionner, il avait envie de savoir, pas uniquement afin d'être le premier journaliste au courant, loin de là, mais pour lui, pour tenter de comprendre ce qui avait bien pu se passer. Il sentait aussi que Leocady en savait plus qu'elle ne laissait paraître, du moins sa proximité de ces derniers temps avec Mariama l'avait forcément renseignée, elle connaissait la psychologie de la jeune femme pour l'avoir photographiée donc suivie de près, pendant de longues journées et soirées, pour s'être entretenue avec elle à diverses reprises, pour l'avoir observée d'un poste privilégié. Mais si Leocady ne voulait pas, pour le moment, se confier à lui, Bokar respectait cette décision et n'avait pas l'intention de provoquer ses confidences. Souleymane/Jules Faye lui avait promis de le tenir au courant des éventuelles avancées de l'enquête, afin qu'il soit averti et puisse en informer ses lecteurs.

¹ *Sept places* : Taxi collectif, appelé aussi taxi-brousse, qui voyage d'une ville à l'autre et

peut accueillir sept passagers.

Les aurores se rafraîchissaient, les soirées devenaient plus ventées, les nuits rallongeaient progressivement, le soleil disparaissait plus tôt. On sentait approcher la fin de l'hivernage, le début tant attendu, tant souhaité, de la saison sèche et froide. Mais les journées étaient encore étouffantes, surtout à Louga où il pleuvait peu et où l'astre solaire éclatait chaque jour à nouveau de toute sa brillance et piquait les peaux de qui n'y prenait garde.

Jules avait hâte de rentrer chez lui à Dakar, bien sûr. Mais il tenait aussi à boucler son enquête, et il sentait qu'il n'était plus très loin. C'était sûr, il brûlait. Ça lui semblait presque trop facile, ces hasards qui l'avaient emmené chez la petite Mariama, les détours de la conversation lui ayant appris tant d'éléments nouveaux qui commençaient à créer une piste. Cela dit, Jules ne croyait que très moyennement au hasard. Les choses, d'après lui, devaient se faire, c'était écrit, ou alors il s'agissait de la bonne étoile qui veillait sur lui et le guidait, l'amenant sur la voie.

Évidemment le fait que Mariama, tout comme son oncle, ne s'était pas rendue au *sarax* de son arrière-grand-père constituait un signe non négligeable, mais ça ne faisait pas encore d'elle une meurtrière, loin s'en fallait. Cependant, Jules ressentait un sentiment étrange qui le poussait à creuser ; il pensait être sur la bonne piste. Il y avait chez cette petite une attitude spéciale qu'on pouvait déceler dans son regard, dans sa façon de marcher, des menus détails que le fin psychologue Souleymane/Jules Faye avait remarqués, sans pouvoir vraiment les nommer. Il ne savait quoi au juste, mais ça clochait, la fille n'était pas cent pour cent nickel et il lui fallait trouver et prouver ce qu'elle avait fait.

Jules se fiait beaucoup à son flair, qui l'avait rarement trompé.

Il décida de renvoyer Augustin à Dakar pour compléments d'enquête, tandis qu'il resterait finalement encore un jour ou deux à Louga.

Leocady avait rejoint très tôt la maison familiale Seck, afin de poursuivre le travail avec Mariama. Il ne s'agissait pas de bâcler l'affaire, elle avait eu plusieurs séances de photos très intéressantes et était contente du résultat. Il lui fallait maintenant aller plus loin, continuer de suivre la jeune femme en essayant au maximum de capter son âme, c'est ainsi que Leocady avait l'habitude de décrire son travail. Une image, une lumière, un mouvement, et l'âme du personnage transparaît.

Elle passa la matinée avec Mariama, la suivit dans ses tâches ménagères habituelles qu'elle connaissait par cœur. Elle évoluait un peu à la manière d'un robot, il s'agissait d'un travail mécanique, elle ne tentait ni de comprendre ni d'améliorer son rendement.

Leocady la sentait lasse, pas uniquement fatiguée physiquement, mais déprimée, démotivée, enfermée en elle-même comme si elle avait récemment subi trop de coups durs, de déceptions, qu'elle croulait sous le poids du destin, de son difficile destin de jeune femme, presque encore une enfant, confrontée à trop de douleurs, d'obstacles, de difficultés. Mariama était une « guerrière » comme on dit ici pour parler des femmes fortes et courageuses. Mais même les guerrières ont du vague à l'âme. On peut être forte tout en se sentant perdue, lorsqu'on se retrouve seule face à soi-même. Et c'est l'impression que ressentait aujourd'hui Leocady au côté de son amie.

En même temps, elle n'osait pas trop lui parler, lui faire part de ses doutes, de ses pensées les plus profondes qu'elle s'interdisait à elle-même. Si elle se trompait complètement, Mariama serait blessée, outrée même. Mais plus le temps passait, plus les indices apparaissaient, moins Leocady doutait. C'était comme si, désormais, elle voyait parfaitement défiler le cours des événements, du viol à l'émasculatation ayant provoqué la mort, puis l'accouchement et le meurtre du bébé. Et malgré toute cette horreur, Leocady ne réussissait pas à en vouloir à Mariama, elle comprenait, d'une certaine manière, la haine qui l'avait envahie. La haine d'une enfance et d'une jeunesse presque misérables, dans un village où il n'existait rien, aucun loisir, où on ne lui avait même pas donné la chance d'étudier, de s'élever dans l'échelle sociale et intellectuelle.

Ensuite l'illusion du bonheur avec le mari, mais celui-ci très vite était devenu une abstraction, il n'était jamais là et Mariama s'était retrouvée une fois encore à effectuer les tâches ménagères du matin au soir. La haine d'un quotidien sans plaisir ni espoir, puis la haine enfin du crime atroce dont elle avait été victime. Elle n'était rien d'autre qu'une espèce de bonniche à peine améliorée, une bonniche relativement belle, désirable, d'où ses récents malheurs.

Non seulement Leocady ne lui en voulait pas, mais elle l'admirait presque, elle admirait son courage, sa ténacité. Elle s'était battue, seule, avait caché à tous ce qui lui était arrivé, avait continué de vivre normalement pendant toute sa grossesse, malgré la fatigue et les douleurs. Elle avait certainement accompli son plan point par point, dans les moindres détails, avec une froideur et une détermination incroyables.

Aux yeux de Leocady, Mariama était une sorte d'héroïne, l'héroïne, tragique bien entendu, d'une histoire malheureuse et terrible, d'un véritable drame. Elle en avait la beauté, la bravoure et la rigueur, la dignité aussi, aujourd'hui encore, toujours debout, droite et fière, attelée à ses tâches quotidiennes comme si de rien n'était.

Mais que faire ? Comment pourrait-elle la protéger alors qu'elle risquait à tout moment d'être arrêtée ? Elle avait commis deux crimes et, au regard de la loi et des hommes, elle devrait payer. Leocady se demandait si Mariama allait mentir, se cacher, essayer de s'en tirer, ou si elle attendait la punition, le châtiment qu'elle savait mériter. Sa grande foi lui conseillerait certainement de s'acquitter d'une dette morale, d'une dette de justice, envers Dieu et les hommes, envers les lois de son pays.

Leocady ne savait pas s'il fallait en parler à Bokar, mais tant que Mariama n'était pas découverte, elle décida de ne rien dire et d'attendre. Elle voulait simplement montrer à sa jeune amie qu'elle était là. Même si elle ne pouvait pas faire de miracles, elle demeurerait à ses côtés, solidaire.

Mariama attendait Leocady, lui souriait comme à son habitude, prête pour le travail, les séances de photos, prête pour la vie, pour une nouvelle journée, une semaine encore chaude qui commençait. Comme si de rien n'était, elle avait préparé un petit déjeuner pour elles deux, après avoir desservi celui du reste de la famille.

Leocady parlait peu, elle observait Mariama, son appareil photo à la main, sans même regarder dans le viseur. Elle semblait attendre quelque chose, sans savoir au juste quoi. La balle était dans le camp de la jeune femme, à elle de faire avancer les pions sur l'échiquier, en attendant le verdict, l'avancée des flics et de l'enquête. Elles burent leur café en silence, dans l'air déjà chaud de cette matinée d'octobre. Un vieux poste de radio, de la chambre de Khady, crachait son habituel *mbàllax*¹ à coups de *tama*² et de *jémbé*³, la voix nasillarde de Thione Seck retentissait en brisant le silence, *tympanisant* toute la maisonnée. Au fond de la cour, trois enfants très jeunes dansaient pieds nus, en roulant à qui mieux mieux du postérieur une sorte de *ventilateur*.

Debout en train de ramasser les tasses, Mariama se tourna soudain vers Leocady, lui parlant d'un ton ferme et décidé.

– Si tu veux, aujourd'hui on va à Yang-Yang voir ma famille...

Surprise, la photographe lui sourit.

– Mais bien sûr, avec plaisir... Tu es prête, tu veux bien m'emmener, finalement ?

Mariama se rapprocha d'elle, chuchotant presque.

– Oui, je veux que tu saches tout de moi, que tu photographies tout, il ne doit rien te manquer, comme ça...

Leocady la regardait au fond des yeux, avec beaucoup de sérieux et de sérénité.

– Comme ça je pourrai témoigner, n'est-ce pas ? Enfin, les photos témoigneront pour toi, de ta vie, de ton parcours, il y aura toujours des traces, quoi qu'il arrive, c'est ça ?

– Oui, c'est ça, quoi qu'il puisse arriver...

Elle la regarda pour la première fois d'un air désespéré, suppliant.

– Tu le feras, Leo, n'est-ce pas ? Tu seras là pour leur montrer, pour leur parler de moi, toi seule me connais vraiment.

Devant ce qu'elle prit pour un presque aveu, Leocady se rapprocha de la jeune femme et la prit dans ses bras, la serra fort. Mariama se laissa faire un bref moment puis se détacha et disparut vers la cuisine, le pas toujours alerte, même s'il était un peu alourdi par le poids des malheurs.

¹ *Mbàllax* : Rythme populaire sénégalais remis à la mode par Youssou Ndour et qui, aujourd'hui, constitue la grande partie de la musique qu'on entend au Sénégal.

² *Tama* : Tambour d'aisselle, *talking drum* en anglais.

³ *Jembé* : Percussion africaine très en vogue actuellement au Sénégal et très prisé des touristes.

En milieu de matinée, les deux femmes se mirent en route. Elles avaient décidé de prendre la voiture de Leocady, évidemment plus rapide et confortable que les charrettes qu'empruntait habituellement Mariama.

À peine deux heures plus tard, elles entraient dans le village de Yang-Yang et garaient la voiture non loin de l'ancienne résidence des *Bourba Djolof*, les rois du Djolof Alboury Ndiaye et son fils Bouna Alboury, transformée en musée par feu Mansour Bouna Ndiaye et seul vestige – avec le *Tata* – du passé glorieux de la région. L'énorme et belle bâtisse coloniale blanche tenait encore fièrement sur ses escaliers aux grandes marches, en haut de ses colonnes carrées, faisant face à la brousse, un immense paysage de savane aujourd'hui presque désert. En se laissant à peine aller, on pouvait se représenter les grandes batailles entre l'Almamy Bara et le Bourba Alboury, qui avaient eu lieu plus d'un siècle auparavant.

Non loin du palais royal, le puits servait de lieu de rendez-vous à des Peuls de tous les hameaux et campements alentour, des femmes surtout, venues chercher de l'eau. Derrière se trouvait le village à proprement parler, les concessions construites les unes à côté des autres. Elles marchèrent jusqu'à la maison familiale de Mariama. Son père, Mamadou Ndiaye, était parti aux champs pour la journée. Sa mère, Fatimata Seye, Madame Ndiaye, préparait le déjeuner pour la famille, les parents, les enfants plus jeunes que Mariama restés à la maison et les quelques petits-enfants dont certains vivaient là.

Leocady savait que photgraphier et montrer la famille de Mariama, la maison et le village où elle avait passé son enfance et sa jeunesse, aiderait forcément à mieux comprendre sa personnalité et son cheminement.

Il n'y avait pas grand-chose, dans cette minuscule sous-préfecture, pour les enfants ou pour les jeunes. De l'espace, bien sûr, la savane recouverte de sable, à perte de vue, on pouvait imaginer des westerns à n'en plus finir, des parties de cache-cache ou des courses

à pied. Mais évidemment aucune activité culturelle ni sportive, même l'école avait fermé. Comme souvent, la télévision avait tout remplacé et servait à la fois de loisir et d'éducateur.

Seul le climat changeait quelquefois, apportant un peu de nouveauté, de surprise, entre saison sèche, froide, et hivernage.

Le soleil était déjà trop haut dans le ciel pour travailler en extérieur, les clichés seraient certainement surexposés. Profitant de l'heure du repas, Leocady se concentra sur l'intérieur de la maison et de la cour arborée, photographiant la mère de Mariama dans la cuisine, la jeune femme elle-même, reprenant, d'une certaine manière, possession des lieux qu'elle avait quittés depuis plus de deux ans, faisant visiter à Leocady sa chambre de jeune fille, qu'elle avait partagée avec ses frères et sœurs. Il s'agissait bien évidemment d'une construction extrêmement basique, sans aucun confort, servant principalement d'abri contre les intempéries, mais qu'on ne pouvait décrire comme une véritable maison, dans le sens où on l'entendait généralement. De toute façon, les habitants, comme la plupart des autres villageois du pays, passaient les trois quarts de leur temps dehors, dans la cour ou les ruelles de sable environnantes.

Leocady observait sa jeune amie, elle la trouvait différente ici, au sein de sa famille, dans la maison où elle était née et où elle avait grandi. Elle semblait plus à l'aise, tentait moins de se contrôler, ce qui la rendait moins angoissée.

Après avoir partagé avec les femmes et les enfants de la famille un frugal repas composé de riz gras accompagné de quelques rares morceaux d'une viande trop cuite, de pain qui aidait à combler les faims trop importantes, Leocady accompagna Mariama qui allait porter à son père et à ses frères leur déjeuner, en brousse.

Elles durent marcher près d'une heure dans la savane, pratiquement en silence. Mariama, qui portait sur sa tête le plateau du repas, avançait d'un pas décidé, ouvrant le chemin à Leocady qui en profitait pour photographier. La chaleur lourde, terrible, empêchait toute velléité de conversation. Arrivées au champ familial, elles appelèrent les hommes qui vinrent déjeuner à l'ombre d'un acacia, en quelques minutes, avant de se remettre à leur travail, la culture du *niébé*² et du *sorgho*³.

Elles reprirent le même chemin pour rentrer au village, les plats

vides toujours vissés sur le crâne de Mariama.

1 Le *Tata* était la résidence du Bourba Alboury Ndiaye, roi du Djolof.

2 *Niébé* : Petit haricot d'Afrique, appelé haricot *cornille* en français, avec lequel on fait de délicieux beignets, entre autres plats.

3 *Sorgho* : Plante herbacée cultivée pour ses graines ou comme fourrage.

L'astre solaire se trouvait maintenant à l'horizontale, dans un ciel sans tache, d'un bleu lisse, frisant la perfection. À peine Leocady et Mariama furent-elles rentrées à Louga qu'elles virent débarquer le commissaire Souleymane Faye, flanqué d'un jeune homme grand et maigre, aux bras trop longs pendant le long du corps comme s'il ne savait trop qu'en faire. Mariama ne reconnut pas aussitôt l'employé du télécentre *Kör Bamba*, du quartier Keur Serigne Louga sud. Elle n'avait évidemment pas fait attention à lui, ce fameux dimanche, lorsqu'elle était allée passer ce coup de fil décisif qui allait changer entièrement le cours de sa vie. Elle était entrée dans le petit local où se côtoyaient deux cabines téléphoniques dont les portes fermaient mal, une sorte de bureau qui servait aussi de caisse et derrière lequel se tenait le garçon, et une vieille vitrine sans doute jamais nettoyée à travers laquelle on apercevait vaguement quelques produits de beauté, savons éclaircissants, shampooings et crèmes pour le corps, datant d'une époque déjà lointaine. Elle avait téléphoné le plus discrètement possible, le visage à moitié caché par son mouchoir de tête dont elle avait fait un foulard la dissimulant au maximum. Elle n'avait pas adressé la parole au gars, ne lui avait même pas jeté un coup d'œil. En sortant de la cabine, elle avait regardé le compteur, en même temps que l'homme lui avait annoncé le prix de la communication, et avait payé rapidement, sans un mot.

C'est dire que l'employé lui-même n'avait aucune idée de qui pouvait bien être le client qui avait passé ce coup de fil si important aux yeux du commissaire. Jules lui fit faire le tour du propriétaire, lui présentant les différentes épouses Seck ainsi que Leocady, la bonne, les enfants. Personne ne fut oublié. Mais le jeune homme, du nom d'Ibrahima Diaw, ne put identifier personne. C'était trop compliqué, il avait à la fois l'impression d'avoir déjà vu toutes ces femmes et de ne pas les connaître. Ses clients se ressemblaient tous, à la longue. Toute la sainte journée, hommes et femmes, de tous âges, de toutes corpulences, se relayaient dans le télécentre où il travaillait. Certains lui adressaient à peine la parole, fonçant directement vers la cabine puis jetant presque de façon méprisante leur obole sur le bureau en sortant. D'autres, au contraire, s'installaient à ses côtés ; il avait tissé avec certains clients des liens,

si ce n'est d'amitié du moins de camaraderie, afin de tromper l'ennui des longues journées sous la chaleur. Il connaissait les moindres détails de la vie de dizaines de personnes de Louga qui venaient s'expliquer, se plaindre ou au contraire se vanter régulièrement auprès de lui. À peine leur était-il arrivé quelque chose, le moindre événement, qu'ils se dirigeaient vers le télécentre comme ils l'auraient fait, à une autre époque, vers le confessionnal, la maison de l'imam ou du médecin. Dieu sait qu'il en avait entendu, des détails de toutes sortes, des crapuleux, des amoureux, des croustillants. À vrai dire ça rentrait dans une oreille et ça ressortait presque aussitôt de l'autre. Ibrahima Diaw ne s'intéressait pas à grand-chose, seul le football pouvait à la rigueur le déridier. La vie de ses clients avait cessé de le fasciner depuis longtemps.

En revanche, Aziz, le fou du quartier Montagne, passant son temps à errer dans la ville, en connaissait les coins et les recoins, la plupart des histoires qui avaient lieu à l'intérieur des maisons, derrière les lourds portails de métal clos et les fenêtres protégées par des barreaux en fer forgé et des moustiquaires. Ses journées de même que ses soirées étaient dévolues à observer les autres, à scruter les ombres qui longeaient les murs de béton ou prenaient l'air sous un arbre ou à l'ombre d'un parasol, à dévisager ses contemporains, les Lougatois qui le connaissaient et ne faisaient plus attention à lui. Lorsqu'il ne voyait pas de lui-même ce qui se passait, il interrogeait, directement ou par l'intermédiaire de certaines de ses connaissances, des femmes d'âge mûr qui, devant sa silhouette encore haute et fière, plutôt bel homme, le prenaient en pitié, en auraient même fait leur quatre heures, si la bonne vieille morale ne le leur avait déconseillé.

C'est dire qu'il avait aussitôt reconnu Ibrahima Diaw, l'employé du télécentre *Kör Bamba* du quar tier Keur Serigne Louga sud, lorsqu'il l'avait vu pénétrer chez Mariama, à la suite du commissaire Jules Faye.

Après avoir lu les journaux du matin, Aziz était revenu se poster à son coin préféré, en face de la maison Seck, afin de ne rien rater des événements à venir, tant il était persuadé qu'il y aurait de l'action. En outre, il tenait à effectuer le plan qu'il avait imaginé pour se venger de la jeune femme qui lui avait fait l'affront de ne pas le prendre au sérieux, une pauvre fille, *castée* qui plus est. Son orgueil invétéré le poussait à aller de l'avant sans plus tarder, il n'y avait pas une minute à perdre, la petite pimbêche verrait de quel bois il se chauffait, lui l'héritier du trône, le Brack virtuel, lui qui était d'une si bonne famille, la meilleure du coin, sans aucun doute. Et même s'il en était réduit à vivre dans la rue et à mendier quelquefois, à survivre grâce à la charité de certains, à la compréhension des autres, il savait qu'il devait tout ça à son rang et à sa noblesse de sang et d'éducation. Même clodo, il n'était pas n'importe qui, loin s'en fallait, et il allait montrer à Mariama et à

tous les autres, qu'on devait le respecter une fois de plus.

¹ *Casté* : Dans le Sénégal ancien, les populations se divisaient entre nobles et castés (bijoutiers, forgerons, griots, etc.). Les castes étaient des catégories socioprofessionnelles incontournables, dont le rôle et la place étaient au cœur de la vie de la cité. Cette division est demeurée très présente chez certains qui ont fait de ces castes un produit bas de gamme de la société et ne se gênent pas pour le faire sentir à ces familles dont les noms indiquent leur appartenance « non noble ».

Leocady raccompagna le commissaire jusqu'à la porte de la maison Seck. Y logeant depuis plusieurs jours, elle était presque devenue un membre de la famille et pouvait, à ce titre, accueillir ou escorter les gens, comme l'aurait fait l'une ou l'autre des belles-sœurs. Elle mourait d'envie d'interroger Jules, mais n'osait pas, de peur qu'il lui fasse dire des choses dont elle ne voulait pas parler. Une fois franchi le seuil, elle emboîta naturellement le pas au flic qui avançait lentement sur le sable encore tiède. S'étant arrêté pour prendre une noix de kola dans sa poche, ce fut finalement Jules qui, le premier, lui adressa la parole.

– Que pensez-vous de toute cette histoire, mademoiselle Diouf ?

Leocady, un peu gênée, lui sourit.

– Vous pouvez m'appeler Leocady, commissaire.

– Alors appelez-moi Souleymane, ou Jules comme tout le monde.

Il lui proposa d'un geste un morceau de noix de kola, elle refusa d'un mouvement de la tête, songeuse, puis répondit à la question.

– À vrai dire, je ne sais que penser, commissaire, euh, Jules, pardon. Je n'ai aucun détail, je ne connaissais pas cet oncle, je ne suis pas au courant de grand-chose.

Jules se retourna vers elle, un sourire sincère et complice aux lèvres.

– Ah bon ? Vous êtes sûre que vous ne pensez rien, que vous ne savez rien, Leocady ? C'est un joli prénom, Leocady, assez rare, j'avoue que je l'entends pour la première fois.

– C'est un prénom catholique, le même que celui de mon arrière-grand-mère sénégalaise, qui se nommait Leocady Bop et avait épousé Diegane Diouf, le grand-père de mon père, qui porte son nom.

– Alors, vous ne pensez rien ? Ça m'étonne de vous, une femme intelligente, moderne, quand même, vous n'allez pas me dire que vous n'avez aucune petite opinion, pas la moindre idée ?

– Et pourtant si, Jules. Comment voulez-vous que je comprenne

cette histoire dont je ne connais pas les principaux protagonistes ?

Jules/Souleymane se mit à mâcher sa kola de plus belle. Observant la jolie Leocady, il marmonna :

– Et Mariama, la jeune femme, vous ne la quittez pas, vous la connaissez bien ?

– Si on veut, je la connais depuis moins d’une semaine !

– Et que pensez-vous d’elle ?

– C’est une jeune femme intelligente, sensible, réservée, je dois dire que je l’aime bien, je me suis attachée à elle, c’est vrai.

– Mais la croyez-vous capable de tuer ?

Surprise par la brutalité de la question, Leocady s’immobilisa un instant, le regard plongé dans celui de Jules, en essayant de rester stoïque malgré les frissons qu’elle ressentait.

– Jules, pourquoi dites-vous une chose pareille ? Je ne vois pas le rapport, pourquoi et qui elle aurait tué.

Jules parut satisfait de la réponse de Leocady. Il haussa les épaules dans un geste d’impuissance, lui fit un signe de la main et s’éloigna, pendant qu’elle regagnait la maison Seck.

Quelques mètres plus loin, le commissaire Faye fut rejoint par un type étrange, grand et maigre, vêtu d'une vieille chemise ouverte sur le devant, d'une sorte de short en sac de riz et d'une casquette noire d'où s'échappaient des mèches de cheveux gris décoiffés. Aziz tendit le bras avec beaucoup de déférence, ôta le gant de caoutchouc rouge de sa main droite pour saluer.

– Commissaire Faye, je présume ? Ne prêtez pas attention à mon accoutrement qui n'a aucune signification ni importance, Abdelaziz, Brack du Walo.

Jules retint un sourire et serra la main au bonhomme. Il était toujours impressionné par la velléité de ses compatriotes à se prétendre descendants de grands marabouts, de princes ou de prophètes, à s'enorgueillir du passé glorieux de leurs ancêtres et de leur noble ou sainte appartenance. Quant à lui, il se contentait d'être le fils de son père et de sa mère, le petit-fils de ses grands-parents et autres nombreux ancêtres, sans avoir à y trouver absolument une goutte de sang bleu ou quoi que ce soit de la sorte. Toutes ces foutaises appartenaient à un monde révolu et n'avaient plus aucune signification à ses yeux. Seuls comptaient, chez un individu, son comportement, sa droiture, ses actes.

– Enchanté, enchanté... Je suis bien le commissaire Souleymane Faye, mais comment le savez-vous ?

Aziz sourit, faussement modeste.

– Je vous en prie, commissaire, c'est d'une simplicité enfantine, j'ai lu les journaux, je sais que vous êtes à Louga pour une affaire dont je connais certains détails.

Jules eut l'air surpris.

– Ah bon, que savez-vous donc ?

– Voyez-vous, cher commissaire, je vous ai vu plusieurs fois entrer dans cette maison, chez les Seck. Figurez-vous que j'habite juste en face, là-bas dans le coin, à l'angle très précisément...

Jules commençait à s'impatisser.

– Oui ? Et donc ? Venez-en au fait, je vous en prie.

Il est bien vrai qu’Aziz avait tendance à s’écouter parler. Il sentait sans doute que sa grande heure était arrivée, le moment de l’acte trois. Il avait préparé sa tirade et n’avait pas envie de la brader. Il recula légèrement comme pour se mettre en scène, tira sur les pans de sa chemise, leva la tête et regarda Jules droit dans les yeux.

– Eh bien...

Il se mit alors à déclamer :

– Mariama, vous savez, Mariama Mbaye, Madame Seck ?

Jules acquiesça d’un battement de cils.

– Je l’ai observée, je l’ai presque suivie même... Elle a depuis quelques jours un comportement très bizarre, inhabituel...

Jules toussota, reprit une miette de kola.

– Mais encore ?

Aziz esquissa un sourire. Il était heureux, le poisson était appâté, le commissaire s’intéressait à son histoire, du moins semblait-il l’écouter.

– Elle s’est absentée plusieurs fois pendant de longues heures, je la soupçonne même de quitter Louga, de voyager, elle avait un baluchon avec elle et tentait de passer inaperçue. Mais on ne me la fait pas, à moi, vous pensez bien... Je connais la vie.

– Ah bon, et qu’y a-t-il de si extraordinaire à ce que cette jeune femme se balade, sorte de chez elle, voyage même ? En quoi cela vous dérange-t-il ?

– Comprenez-moi bien, commissaire, ça ne me dérange pas bien sûr, euh, comment dire ? C’est étrange, c’est tout. Habituellement, Mariama reste chez elle, ne s’absente que pour aller au marché, le matin, ça ne lui prend jamais plus d’une heure et demie, deux heures... Mais là, elle part à l’aube, avant même que le jour ne se soit levé, elle rentre tard, et... elle fait des choses curieuses.

– Ah bon, quoi par exemple ?

Abdelaziz jeta un rapide coup d’œil autour de lui, comme pour s’assurer que les deux hommes étaient bien seuls, que personne ne pouvait les entendre. Il se rapprocha de Jules, lui parla presque à l’oreille, de manière confidentielle.

– Eh bien, pas plus tard que la semaine dernière, elle a jeté une paire de gants tout neufs, des magnifiques gants de vaisselle rouge...

Aziz exhibe avec fierté la paire de gants couleur sang.

– ... dans la benne à ordures, là-bas au coin du goudron.

– Et vous les avez ramassés ?

– Mais oui, bien sûr commissaire, il n'y a rien de mal à ça, n'est-ce pas ? Une fois dans la poubelle, les objets jetés appartiennent à ceux qui les trouvent, non ?

Jules, soudain songeur, resta quelques instants silencieux.

– C'était quel jour exactement, vous vous rappelez ?

Aziz haussa les épaules mais se mit néanmoins à réfléchir.

– Je ne sais plus, il y a peut-être une semaine environ...

– Pourquoi avez-vous ramassé ces gants ? Ils vous servent à quoi ?

– Mais... mais c'est-à-dire que, monsieur le commissaire, c'est irrésistible, une paire de beaux gants comme ça, tout neufs, ça peut servir en hiver, pour les nuits froides, ou pour faire des petits travaux, que sais-je encore...

– Vous faites souvent des petits travaux ? Quel genre de petits travaux ?

Aziz balaya la remarque d'un geste de la main, puis reprit, sur le ton de la confiance :

– Et puis je dois vous dire, en fait je suis amoureux de Mariama, je compte en faire mon épouse afin qu'elle partage le trône du Walo avec moi.

Souleymane Faye scrutait le visage du vieux avec curiosité et un certain amusement. Drôle de personnage, complètement maboule, c'est sûr, mais pas désagréable, sous ses airs de grand monsieur, son parler distingué, ses manières.

– Mais vous ne savez pas que Mariama est déjà mariée ? !

– Oh, ça...

Aziz fit une moue signifiant le peu d'importance et d'intérêt qu'il accordait à cette union.

Jules se reprit alors qu'il commençait à se laisser fasciner par Aziz, le fou du quartier Montagne. Si vraiment celui-ci avait des confidences à lui faire, qu'il les crache une bonne fois pour toutes.

– Oui, bon, on va voir ça. Donc, quoi d'autre, quelle sorte d'attitude spéciale ?

– Eh bien par exemple, samedi dernier, je dormais à moitié

lorsque je l'ai vue passer, ses pas m'ont réveillé, il était cinq heures du matin, il faisait encore nuit noire et elle marchait à grands pas, enfin plutôt à pas lourds et lents...

– Il faudrait savoir !

– Elle peinait à avancer, on aurait dit. Elle avait un sac avec elle et se dirigeait vers la route, là-bas.

– Je ne vois là rien de bien étrange, elle allait peut-être rendre visite à sa famille, tout simplement.

– À cinq heures du matin ? Oui, vous avez sans doute raison. En outre, cette route est celle qui mène à Yang-Yang, donc c'était peut-être ça.

En entendant le nom de Yang-Yang, Jules sursauta mais garda ses pensées pour lui, ne laissant rien paraître.

Dépité par le peu d'intérêt que semblait trouver Jules à ses anecdotes, Aziz tourna le dos en direction de son coin préféré et s'éloigna la tête haute, à grands pas, sans un mot. Le flic lui lança un « bonsoir ! » tonitruant et continua son chemin.

À défaut d'un bar ou d'un clando un peu chaleureux, puisqu'il n'en connaissait pas dans les parages de Louga où il n'avait aucun repère, Jules/Souleymane Faye alla s'asseoir dans la salle de restaurant de l'hôtel et commanda une ordinaire. Il était encore tôt, il n'avait pas faim mais la soif le tenaillait déjà depuis un moment, et quelques bières allaient l'aider à penser d'une part, à dormir ensuite. Il n'était même pas envisageable d'aller se coucher à jeun, déjà qu'il était loin de sa femme, de sa belle et ronde Bintou, il ne fallait pas exagérer.

Il était seul dans cette grande salle sans vie, décorée, si l'on peut dire, de fleurs en plastique du meilleur effet. Une musique sirupeuse genre accompagnement sonore pour ascenseur ou supermarché enrobait l'ensemble d'une ambiance totalement désuète.

Jules ne savait pas trop pourquoi son esprit le ramenait régulièrement vers ce village de Yang-Yang dont il n'avait plus entendu parler depuis le collège, et dont on le serinait sans arrêt ces derniers jours. Ce nom même le taraudait, sans raison apparente. Mariama Mbaye était originaire du village de Yang-Yang, et on avait trouvé un bébé mort aux abords de ce village. Mais alors quoi ? Il y avait certainement plus d'une centaine d'habitants dans ce bled, et la personne ayant commis cet infanticide pouvait très bien venir de l'autre bout du pays. À moins que... À moins que cette personne ne connaisse parfaitement la région et ait choisi un endroit désertique pour y commettre son crime ? C'était évidemment une hypothèse plausible que le commissaire Faye était en train de se souffler à lui-même, connaissant bien la vie et la psychologie des gens, en particulier celle des meurtriers.

Il avait appelé Mbodj, l'adjoint au commissaire de Louga. Celui-ci lui avait rapporté qu'on avait trouvé des traces de placenta dans le sable, à l'endroit même où le bébé avait été tué, ce qui confirmait la thèse de Jules selon laquelle la mère de l'enfant avait accouché sur place et immédiatement étouffé sa progéniture.

Cet imbécile d'Abdelaziz, ce dément qui vivait de façon totalement marginale, dans la rue, avait néanmoins fait naître le doute chez le commissaire Faye. Déjà que Jules éprouvait un sentiment bizarre à l'égard de Mariama Mbaye-Seck, les paroles du fou du quartier Montagne avaient éveillé plus grande encore sa curiosité. Pourquoi donc avait-elle acheté, puis jeté, des gants de vaisselle ? Une fille de la brousse, sans éducation ni aucun raffinement, ayant du mal à joindre les deux bouts, des gants de vaisselle ? Ça semblait surréaliste !

De deux choses l'une : soit, et ça paraissait tellement évident que Jules s'en méfiait, le vieux avait été émasculé par une femme qu'il avait abandonnée, soit par un mari dont la femme avait été abusée par la victime, ou encore – cette hypothèse lui était apparue pour la première fois – par une femme qu'il avait violée ?

Ou alors il ne s'agissait pas du tout d'une vengeance logique, rationnelle, mais d'un crime gratuit, atroce, d'un malade qui avait choisi Issa Thiam au hasard, comme il aurait pu choisir son voisin.

Après avoir ingurgité quatre bières bien fraîches, Jules alla se coucher, non sans s'être promis d'aller interroger la jeune femme le lendemain à la première heure. Il en aurait le cœur net.

Avant de s'endormir, il appela bien entendu sa douce Bintou. Entendre sa voix, avant de s'écrouler d'un sommeil alourdi par l'alcool, c'était comme entendre une berceuse, la plus belle berceuse au monde.

À Dakar, Augustin rendait visite, les uns après les autres, aux amis, voisins et membres de la famille proche de feu Issa Thiam. En vain. Aucune piste, pas d'indice, que du banal, une vie pépère sans surprise. C'en était désolant, pas même une petite histoire d'amour, un adultère ancien ou récent, rien ! Un brave homme qui ne s'était jamais fait remarquer, ni en bien ni en mal, dont la vie avait été d'une monotonie qui paraîtrait terne à certains, idéale, sans doute, à d'autres. Une vie de petit fonctionnaire monogame qui ne faisait ni politique ni sport, qui ne s'intéressait pas à la culture mais dont l'unique distraction, après le boulot, était la belote avec les copains, un petit verre de temps en temps, lorsqu'il était jeune, mais il avait arrêté à l'approche de la cinquantaine, l'âge auquel les Sénégalais sont généralement rattrapés par la religion. Ils s'accompagnent alors constamment de leur chapelet et citent Dieu et ses prophètes au détour de chaque phrase.

Un brave homme dont il était difficile d'imaginer qu'il puisse tromper sa femme ou mentir, encore moins violer une innocente, bien évidemment.

Jules et Augustin en avaient longuement discuté au téléphone. C'était un peu comme si l'assassin s'était trompé de cible, avait tué la mauvaise personne.

Mais Jules savait qu'on ne commet pas ce genre de crime impunément. Un simple meurtre, passe encore, mais une émasculatation est porteuse d'une grande symbolique, et donc de sens. Elle ne peut qu'avoir été motivée par un précédent. Sans doute l'homme soi-disant parfait qu'il avait été s'était réveillé un beau matin, s'était vengé de la platitude de sa vie et s'était finalement lâché.

Qu'avait-il bien pu faire ? Jules soupira, s'il le savait, son problème serait à moitié résolu.

Il raccrocha après avoir donné quelques consignes à son adjoint Augustin, demeura un long moment assis sur son lit, alors qu'il n'avait pas encore pris son petit déjeuner, se prit la tête entre les mains, les yeux fermés, et se concentra totalement, jusqu'à s'en faire pratiquement exploser la cervelle. Il devait y avoir un élément qu'il avait oublié ou qu'il n'avait pas remarqué et qui allait lui sauter aux yeux. Habituellement, il fonctionnait comme ça, ça ne ratait jamais. Alors, que se passait-il donc cette fois-ci ? Pourquoi ne trouvait-il pas ?

Jules demeura ainsi quelques instants, le corps entier et l'esprit tendus vers un seul but : trouver une idée, un indice, une piste valable. Trouver la solution, l'auteur du crime.

En passant ses mains sur son visage, il rencontra une petite croûte causée par une piqûre de moustique récente qu'il avait grattée. Ce fut le déclic, le moment tant attendu. Jules se souvint aussitôt du détail relaté par Bokar, le neveu de la victime, les griffures sur les joues. À première vue, ça pouvait paraître tiré par les cheveux mais avec un peu de chance, il aurait raison.

Soudain, Jules voyait enfin se dessiner l'histoire, le fil reliant les uns aux autres les différents événements qui le turlupinaient.

Il compta sur ses doigts. On était début octobre, les funérailles de la tante Aminata avaient eu lieu début janvier, ça faisait très exactement neuf mois.

Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Il jubilait, son petit cerveau dans lequel il avait placé une telle confiance, une fois de plus, ne l'avait pas laissé tomber. Il était venu à sa rescousse, au moment même où il était tenté d'abandonner, où il ne voyait rien, aucune explication, aucun indice. Son meilleur atout, plus fort que tous ses assistants et adjoints, l'avait à nouveau guidé. Il n'était pas peu fier, le Jules. Bien entendu, il fallait prouver tout ça, ce récit qu'il venait de se raconter à lui-même, mais il se sentait assez sûr de lui.

Il descendit dans la salle à manger de l'hôtel, appela Mariama sur son portable afin de la prévenir de sa visite, et s'offrit un petit déjeuner pantagruélique bien mérité.

Jules/Souleymane prit un taxi pour arriver plus rapidement chez les Seck, pas question de perdre du temps à marcher sous le cagnard, il avait assez vu Louga, ses coins et ses recoins, il commençait à s'en lasser. Par ailleurs, il sentait qu'il approchait du but, qu'il brûlait, et ne voulait pas perdre une seconde. Il lui fallait trouver son coupable, le pousser à avouer et rentrer le plus vite possible chez lui, à Dakar.

Le taxi jaune et noir s'arrêta dans un crissement de freins qui fit voler le sable alentour et qu'on entendit évidemment dans tous les environs.

À peine Jules se fut-il approché du lourd portail que la jeune femme lui ouvrit et, après de rapides salutations, lui indiqua une chaise dans la cour.

Mariama était mieux habillée que les jours précédents, comme si elle savait qu'elle devrait partir pour un long voyage. Ses cheveux étaient tressés en des dizaines de fines nattes collées à son crâne et qui s'échappaient dans le cou, elle avait revêtu un jean bien repassé, un chemisier et des chaussures fermées à la place de ses habituels nu-pieds.

Elle prit une seconde chaise, en essuya la poussière à l'aide d'un chiffon et s'assit face à Jules. Elle était immobile et le regardait droit dans les yeux, sans un mot. Lui-même resta quelques moments silencieux, l'observant. Elle attendait qu'il prenne la parole. Il alla repêcher un reste de noix de kola au fond de sa poche de pantalon, se mit à mâcher sans quitter Mariama Mbaye-Seck du regard.

– Mariama, c'est toujours vous qui faites la vaisselle ici ?

Surprise par la question, elle hésita, ne sachant que répondre. Jules reprit :

– Je veux dire... Pour acheter de si jolis gants de vaisselle, il faut être très motivé, ça coûte cher.

Mariama ne disait toujours rien. La tête haute, le visage franc et ouvert, tourné vers le commissaire, elle paraissait ne pas

comprendre. On aurait dit qu'elle l'écoutait tout en pensant qu'il s'adressait à quelqu'un d'autre. Mais ils étaient seuls dans cette cour. Les enfants étaient partis à l'école ou aux champs, les belles-sœurs vaquaient à leurs occupations. À l'autre bout de la maison, sur le pas de la porte, Leocady les observait sans pouvoir les entendre, inquiète pour Mariama mais ne voulant pas, n'osant pas déranger leur conversation qui était certainement d'une grande importance.

Mariama parut soudain s'éveiller.

– De... de quels gants voulez-vous parler, commissaire Faye ?

– De beaux gants de vaisselle, rouges, vous savez bien, ceux que porte Aziz, celui qui se prend pour le Brack du Walo...

Mariama, malgré elle, esquisssa un sourire plein de pitié à la pensée d'Abdelaziz le fou.

Jules continuait.

– Il m'a dit où il les avait trouvés, et qu'il vous avait vue les jeter dans cette benne à ordures. C'est vrai ou ce n'est pas vrai ?

Mariama soutint le regard perçant du flic sans baisser les yeux un seul instant. Elle réfléchissait, semblait-il, à ce qu'elle devait faire ou dire. Elle se mit finalement à parler, de manière très posée, calme et sérieuse, digne en un mot.

– À quoi bon nier ? C'est la parole d'un vieux fou qui vit dans la rue contre la mienne, celle d'une pauvre petite villageoise, n'est-ce pas ? Je me demande laquelle a le plus de valeur ? Qu'en pensez-vous, commissaire ?

Jules haussa les épaules.

– Vous savez, madame Seck, il ne s'agit pas de valeur, uniquement de vérité, je veux des faits. Que s'est-il passé, quand et où, voilà tout ce que je cherche à savoir.

– Mais que s'est-il donc passé, commissaire ? Dites-le-moi, que cherchez-vous au juste ?

– Madame Seck, Mariama Mbaye, je cherche la personne qui a émasculé votre oncle Issa Thiam, causant ainsi sa mort.

Il se tut quelques instants, essayant de jauger l'effet produit par ses paroles. Mariama n'avait pas cillé.

– Je cherche aussi la personne, la femme sans aucun doute, ayant accouché dans les environs de Yang-Yang la semaine dernière et ayant aussitôt étouffé son enfant.

Mariama ne put réprimer un léger tremblement, un frisson qui, malgré les trente-deux degrés ambiants, parcourut tout son être, jusqu'à ses lèvres qu'elle mordit violemment afin de ne pas pleurer. Son corps sembla soudain se ratatiner, comme si elle avait voulu rentrer en elle-même, disparaître aux yeux du flic, devenir minuscule et invisible. Comme si elle était en train, finalement, de craquer. Comme si elle libérait soudain les sentiments, les sensations, les larmes et les frustrations cadennassés depuis des mois, voire des années, en elle. Sans un mot, sans un bruit, elle laissa couler une larme tout doucement, sur sa joue, les yeux baissés. Elle ne fit aucun geste pour l'essuyer ni pour s'expliquer, pas un regard pour Jules ni pour Leocady, au loin, qui l'observait toujours.

Jules ne put s'empêcher d'être touché par cette attitude, par le désespoir silencieux et calme qui s'était emparé d'elle. Elle n'avait pas tenté de mentir, de résister, n'avait rien eu à dire non plus. C'était comme si son corps et son âme avaient avoué pour elle. Juste un tremblement, une larme, un regard.

– Mariama... Il vous a violée, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux vers Jules en acquiesçant, sans un mot, un début de sanglot coincé dans la gorge, qu'elle s'efforçait de maîtriser.

Le flic au cœur tendre se leva, serra fortement les épaules de Mariama dans un geste apaisant, puis s'éloigna de quelques pas pour passer un coup de fil.

Son boulot était terminé, il pouvait quitter Louga, rentrer chez lui. Enfin.

Quelques minutes plus tard, on entendit s'approcher le son d'une sirène.

Le portail s'ouvrit sur trois policiers, deux en civil et un en tenue. Mariama alla jusqu'à sa chambre, en ressortit avec un petit sac de voyage et se dirigea vers le panier à salade.

La voyant s'éloigner, Leocady courut la rejoindre, la prit dans ses bras et la regarda partir, impuissante, les larmes aux yeux.

Lorsque la voiture de police se mit en route, avec Mariama à son bord, entourée de deux flics, Aziz, qui observait la scène de son coin habituel, ne put refréner un petit sourire de victoire. Elle n'avait pas voulu de lui, l'avait même ridiculisé, s'était moquée de sa proposition pourtant si sincère, de l'amour immense qu'il lui portait, la voilà qui serait punie. Et sans doute pour longtemps. Aziz n'éprouvait aucune amertume, pas de tristesse non plus, uniquement une sorte de joie, le sentiment d'avoir été vengé.

Le crime principal ayant été commis à Dakar, le responsable de l'enquête se trouvant également dans la capitale, la fourgonnette de la police transporta Mariama jusqu'à Dakar. Elle passa l'après-midi au bloc des Madeleines, dans cette pièce un peu sale qui donnait sur la rue, dans cette impasse où se trouvait le tribunal et de laquelle, derrière un grillage, on pouvait voir passer et repasser les gens, avocats, juges, badauds, prévenus ou témoins. Des foules qui vquaient à leurs occupations, allaient à leurs rendez-vous, sans s'occuper de ces pauvres prisonniers qui se trouvaient là, à quelques mètres d'eux à peine, dans cette cave gardée par la police. Elle n'avait pas d'argent sur elle, on la laissa sans manger ni boire toute la journée. De toute façon elle n'avait pas faim, soif si, un peu, en raison de la chaleur, mais elle ne pensait même pas à boire. À vrai dire elle ne pensait à rien. Elle était assise sur un coin du banc qui faisait le tour de cette pièce sans âme, prostrée, le regard perdu vers l'extérieur ou parfois vers le sol, sans aucune attention pour ses codétenues, une prostituée qui avait l'habitude du coin et une femme d'un certain âge, d'origine nigériane, qui, à l'aide de ses économies, à pied et en stop, parfois en taxi-brousse, avait parcouru le long chemin du nord du Nigéria au Sénégal afin de pouvoir gagner dignement sa vie et envoyer de l'argent à ses enfants restés au pays, dans une région où régnait la guerre civile qui avait tué son mari. Elle vendait des fruits dans un marché, mais son visa avait expiré.

Les deux femmes s'entretenaient tant bien que mal, avec un semblant de français et le même style d'anglais. Des bribes de leur conversation arrivaient comme en écho à Mariama qui ne faisait aucun effort pour échanger avec elles. Elle n'aspirait qu'à la solitude, loin de tous, seule avec ses souvenirs et sa tristesse, déprimée par la situation, évidemment, mais ne regrettant rien. Elle n'avait jamais été aussi certaine d'avoir vengé son honneur et lavé les souillures qu'elle avait subies. Elle allait payer pour ses crimes, mais avant elle, son bourreau aurait déjà payé.

Peu après vingt heures, un car ramassa tous les détenus, hommes,

femmes et mineurs, et, après s'être arrêté à *cent mètres carrés*¹ pour y accompagner les hommes, puis au centre pénal pour mineurs afin d'y conduire les ados, on débarqua les femmes au camp pénal de liberté 6.

Là, après s'être entièrement dévêtue devant l'une des matrones, Mariama put remettre ses vêtements. On lui ouvrit la porte d'une des trois grandes chambrées et on referma à clé derrière elle, toujours debout, que quarante paires d'yeux dévisageaient. Elle salua poliment d'un « *Salaamu Alleykum* » général, se faufila jusqu'au fond de la grande pièce dans laquelle s'étaient, les uns collés aux autres, une vingtaine de matelas de mousse si fins qu'on y voyait à travers, si vieux et si sales qu'ils avaient dû faire la guerre, celle de 14-18, et s'assit dans un coin, entre deux femmes qui lui avaient fait un signe.

Pour la plupart, les prisonnières ne faisaient pas attention à la nouvelle venue. Elles regardaient la télé, discutaient entre elles ou brodaient, malgré le peu de lumière. D'autres, dans la minuscule et unique salle d'eau composée de deux trous, un pour la douche et l'autre pour les toilettes, lavaient leur linge à l'aide de seaux d'eau et de savon, frottant sans répit la saleté sur leurs vêtements et ceux des plus chanceuses, qui pouvaient se permettre de faire faire leur lessive par d'autres, moyennant quelques sous.

Sa voisine de lit – de litière plutôt – entama la conversation. Il s'agissait de Ndioug, une femme *séerér*² de quarante-cinq ans, au corps grand et carré, un beau visage au teint noir de jais, fier et autoritaire, sur lequel étaient marqués les années de dur labeur, les enfants en grand nombre, les non moins nombreux coups durs que la vie lui avait très certainement infligés. Ce n'est que quelques jours plus tard que Mariama apprendrait que Ndioug était elle aussi accusée d'infanticide, crime qu'elle niait avec calme et assurance mais non sans vigueur, disant que son enfant avait glissé de ses bras et était tombé. Déjà mère de six enfants, ayant énormément de mal à joindre les deux bouts avec son petit étal sur un marché de banlieue, son mari au chômage et ne valant apparemment pas grand-chose, Ndioug était dépassée par les événements.

Ici, au *kasso*³, elle était pourtant devenue une sorte de chef de chambre, son profil de maman bien structurée lui donnant un ascendant sur les autres femmes. Depuis plusieurs mois qu'elle se trouvait là, elle avait été recrutée pour aider à la cuisine et pouvait ainsi, régulièrement, apporter des petites douceurs à Mariama, un peu de *sow*⁴ par exemple, que celle-ci aimait particulièrement.

Mariama apprit peu à peu à connaître ses codétenues. Il y avait là quelques filles très jeunes, certaines avec leur bébé. Ayant fumé de la *yamba*⁵ ou s'étant bagarrées, elles ne restaient généralement pas très longtemps. D'autres, plus mûres, étaient accusées d'avoir fait le tapin, plusieurs infanticides étaient à déplorer, des vols et larcins divers. Deux femmes attendaient leur jugement, l'une ayant cédé son enfant à l'autre, comme l'autorise la tradition africaine, mais sans aucun recours à une quelconque législation. Enfin, de nombreuses femmes étaient victimes ou accusées d'arnaques en tous genres. Beaucoup attendaient leur jugement depuis des mois, voire des années. La prison préventive était souvent très longue, même quand il n'y avait aucune preuve contre elles, uniquement l'accusation de quelqu'un qui pouvait aussi bien mentir, vouloir se venger ou être féroce jaloux.

À l'intérieur de la prison, Mariama s'attelait une fois de plus, comme toutes les filles, tour à tour, aux corvées du ménage. N'étant pas très riche, elle se mit aussi à faire la lessive pour d'autres femmes. Au bout de quelques semaines, Ndioug réussit à la faire engager aux cuisines à ses côtés. Ainsi, elle était auprès de sa voisine et presque amie, elles pouvaient discuter pendant le travail, et cuisiner lui semblait moins ennuyeux que le sempiternel ménage.

¹ *Cent mètres carrés* : Nom que l'on donne familièrement à la prison pour hommes de Dakar, dans le quartier de Reubeuss.

² *Séeréer* : Les séeréers représentent l'un des principaux groupes socioculturels du Sénégal.

³ *Kasso* : Du français « cachot », c'est ainsi que les femmes appellent la prison.

⁴ *Sow* : Lait caillé, très prisé au Sénégal, surtout chez les Peuls dont il constitue, avec la viande, la base de la nourriture.

⁵ *Yamba* : Herbe locale, genre marijuana.

Leocady se démenait pour venir en aide à son amie. Elle lui avait trouvé un avocat, un des meilleurs du pays, maître Bass, afin de mettre de son côté le plus de chances possibles. Celui-ci avait rencontré Mariama, s'était longuement entretenu avec elle et avait confié son opinion à Leocady.

L'accusée n'exprimait et ne montrait aucun signe de regret, même si, peut-être, elle en ressentait au fond d'elle-même. Elle avouait tout, en vrac, pouvait raconter les détails de ses crimes et les motivations qui l'avaient poussée à les commettre, mais le fait de demeurer si fière, si sûre d'elle, pourrait la desservir. Leocady connaissait son amie, jamais elle n'accepterait de pleurer, de mentir, de supplier, devant une cour. Elle resterait la même, accuserait son oncle d'avoir brisé sa vie et de mériter amplement ce qui lui était arrivé. Et d'une certaine manière, elle avait raison bien sûr. Mais pas devant la loi, pas devant ses juges. L'avocat pensait qu'au mieux, elle s'en tirerait avec quinze ans, au pire vingt. Et si sa conduite en prison était jugée bonne, elle pourrait sans doute être libérée au bout de dix ans. N'empêche. N'empêche que dix ans de prison, au minimum, lorsqu'on en a vingt-deux et qu'on pensait avoir toute la vie devant soi, c'est énorme. Dix ans sans liberté, sans amour, sans voir son village ni ses parents si ce n'est entre quatre murs, constamment surveillée, tout ça ne disait rien de bon à Mariama.

Leocady avait aussi appelé Mansour, le mari de Mariama, à Turin. Il était au courant bien sûr, par la famille, mais ne s'était pas encore manifesté. Il était impossible de communiquer avec une prisonnière par téléphone, seul le courrier était autorisé, et Mansour ne savait pas écrire. Et puis Mansour travaillait dur, toute la journée, causait avec ses copains *talibés* le soir, il n'avait pas beaucoup de temps pour songer à Mariama. Il ne jugea pas utile de se déplacer, de prendre le premier vol pour le Sénégal, afin de rendre visite à sa femme, en prison. Évidemment celle-ci avait été violée, c'était terrible, mais Mansour avait désormais peur de cette femme qui s'était révélée capable de tuer un homme et avait récidivé avec son

propre enfant. La connaissant si peu, n'ayant passé qu'un mois à peine à ses côtés, il n'eut pas de mal à se détacher d'elle, à l'oublier. Quelques mois plus tard, il prit une seconde épouse. Cette fois, il ne la choisit pas sur un album photo mais demanda à l'un de ses frères, parti au pays, de lui en trouver une. Ainsi fut choisie une lointaine cousine, plus jeune encore que Mariama, originaire de Louga même. Elle emménagea dans la maison Seck et attendit sagement la visite de son mari.

En dehors de Leocady, seule la mère de Mariama vint lui rendre visite. Le voyage depuis Yang-Yang était long et difficile, la famille n'avait pas vraiment les moyens de se permettre de tels frais. Le père de Mariama vint la voir à son tour, quelques mois plus tard, puis ce fut tout.

¹ *Talibé* : Disciple, ici disciple mouride en l'occurrence, de la même confrérie.

Leocady rendait visite à Mariama chaque samedi. Elle lui apportait toujours des friandises, des crèmes de soin et du maquillage, pour tromper l'ennui et l'austérité de la prison. Elle lui offrit même un petit poste de radio, qu'elle pouvait coller à son oreille avant de s'endormir, en écoutant une musique qui n'était destinée qu'à elle seule. Cette radio devint son espace de liberté, son luxe, son seul plaisir véritable. Elle se coupait du reste du monde, se calait sur sa moitié de matelas et écoutait, pendant des heures, ne s'endormant qu'au milieu de la nuit, les airs de *mbàllax* et les chansons traditionnelles des griots, surtout Samba Diabará Samb qui chantait Yang-Yang, son village, et dont elle ne se lassait pas.

En février, Leocady put montrer ses photos de Mariama lors d'une exposition qu'elle avait appelée « *une femme africaine : destin* », dans une galerie cotée de Dakar. On y voyait des clichés en couleurs de la jeune femme au travail, dans la cour de la maison Seck, à Louga, puis au marché, dans son quotidien. L'expo se poursuivait par des images de Yang-Yang et des champs du père de Mariama. Enfin, quelques photos en noir et blanc où l'héroïne de Leocady, son amie, semblait plus grave, des gros plans où elle apparaissait calme, en train de réfléchir, de scruter sa vie sans aucun doute, la vie qu'elle avait connue jusque-là et celle qui l'attendait. Elle semblait déjà savoir que son avenir n'allait pas être rose, que les malheurs s'accumuleraient. Elle arborait un air grave, profond, qu'on ne remarquait pas, du moins à l'époque où les photos avaient été prises, lorsqu'on la rencontrait, mais qui ressortait sur les tirages. Ses traits encore si jeunes étaient marqués d'une maturité précoce.

Leocady avait demandé à photographe Mariama en prison, mais on ne l'y avait pas autorisée.

Bokar accompagnait quelquefois Leo lorsqu'elle rendait visite à Mariama. Il avait écrit un long article relatant les faits, l'histoire de Mariama, essayant de réfléchir une fois encore au profond malaise de cette société sénégalaise tiraillée entre ses racines mal connues,

mal digérées, et un Occident brillant, attirant, dont les leçons n'étaient pas toujours bien comprises.

Il avait aussi rédigé la préface accompagnant l'expo de Leocady, et le livre qui devait bientôt sortir.

Ils avaient montré à Mariama les photos exposées et les articles de presse, nombreux, qui racontaient le fait divers, l'histoire de la jeune femme, histoire qui allait de pair bien sûr avec l'exposition.

À Louga, la vie continuait comme si rien ne s'était passé. Indignées par ce qu'elle avait fait, les belles-sœurs de Mariama ne donnèrent aucune nouvelle, elles continuèrent leur vie monotone et réglée, avec leurs enfants et leurs tâches ménagères, sans plus s'occuper du sort de la jeune femme, au nom d'une vague morale non formulée, du consensus social, de l'hypocrisie ambiante.

Abdelaziz, lui, fut malheureux quelques jours, Mariama lui manquait. Mais pas une seconde il ne connut de remords, il ne s'en voulut de l'avoir pratiquement dénoncée.

Lui aussi, comme tout le monde, oublia très vite jusqu'à son existence. On est bien peu de chose, cet homme qui avait déclaré à qui voulait bien l'entendre qu'il n'aimait qu'elle et était prêt à tout pour la conquérir, l'avait rayée de sa vie en quelques semaines à peine et cherchait désormais une nouvelle conquête dont il pourrait faire son épouse, sa princesse. Vu son âge et, surtout, son statut social et financier, ça n'allait pas être facile. Mais le vieux singe rusé dans la peau du Brack du Walo ne désespérait pas, il était persuadé de trouver quelqu'un au plus vite.

Invité par Bokar, le commissaire Souleymane/Jules Faye était allé faire un tour au vernissage de l'expo. Bien sûr, il n'y comprenait pas grand-chose à toutes ces histoires d'art et d'artistes, il se demandait à vrai dire quel pouvait être l'intérêt d'exposer ainsi des images du quotidien, des scènes que tout le monde connaît par cœur. Pourtant, ces photos n'étaient pas mal, les regarder toutes ainsi, les unes après les autres, donnait une idée de la vie de Mariama, on avait l'impression de faire connaissance avec le personnage, de se rapprocher d'elle, de comprendre ses sentiments, la révolte qu'elle avait éprouvée, et la revanche qu'elle avait accomplie.

Mais Jules s'était interdit depuis longtemps tout sentimentalisme vis-à-vis de ses coupables. Sinon, c'était la porte ouverte à n'importe quoi, la compréhension amenait à la pitié, et la vie d'un flic devenait insupportable. Tout était compréhensible, chaque acte, chaque pensée pouvait s'expliquer par une enfance malheureuse, des problèmes économiques et autres. Ce n'était pas une raison. Son boulot à lui était de trouver les coupables et de les arrêter, il n'était ni médecin, ni psychologue, ni curé ou assistant social, il se devait donc d'être carré, bétonné contre les éventuelles attaques de sensiblerie ou autres sensations étranges, dur comme fer, ne connaissant que la loi.

Toutes ces histoires de meurtres, d'infanticides et autres horreurs ne l'atteignaient plus, en tout cas il faisait ce qu'il fallait pour ne pas se laisser déprimer par cette humanité déchirée à laquelle il était quotidiennement confronté. Dès que sa journée de boulot était terminée, il se remettait en mode normal, vie familiale, option bonheur. Il s'aidait volontiers, pour cela, de quelques bières, bien entendu, et de la chaude et conviviale atmosphère de son bouge préféré, chez Aïda, mais il n'y avait aucun mal à cela du moment que ça lui permettait d'oublier les tristes vies dont il était sans cesse témoin, et de rentrer chez lui retrouver ses deux petites reines.

Là, devant un riz au poisson bien garni, bien gras comme celle qui

l'avait cuisiné, il retrouvait la seule réalité qu'il aimait, qui lui allait : les formes girondes de sa dulcinée, ses grands yeux pétillants et sa bouche en forme de cœur, comme une invitation permanente aux douceurs de l'amour, et bien sûr sa petite fille qui gazouillait dès qu'elle l'entendait pousser la porte du petit appartement de Médina.

Une année était passée. L'hivernage était revenu dès le mois de juillet, chaud, humide, moite. À Liberté 6, on étouffait dans ces grandes cellules aux plafonds bas, sans climatisation, avec au mieux un ventilateur rouillé au plafond, lorsqu'il fonctionnait. Les bestioles avaient fait leur apparition, cafards volants, mouches et moustiques, un rat de temps à autre. Les pluies, plus rares que l'an dernier, s'immisçaient sans vergogne par les fissures du plafond, jusque dans les matelas troués, la grippe et le palu régnaient en maîtres. Il ne faisait pas bon vivre en prison, et pire encore en hivernage.

Mariama attendait son procès dont la date n'était toujours pas fixée. On pensait que ça ne tarderait plus trop, quelques mois, peut-être une année encore, un autre hivernage. Elle avait l'impression de ne pratiquement pas exister, une minuscule goutte d'eau dans un océan, on ne s'occupait pas d'elle, elle n'était même pas assez importante pour qu'on la juge, qu'on lui fasse payer son tribut à la société. En dehors de Ndioug, elle n'avait pas d'amies en prison, elle restait seule, dans son coin, calme, ne partageait pas l'enthousiasme des autres détenues pour les émissions de télé un peu bébêtes qui se succédaient, les dernières danses à la mode ou les ragots concernant les « *people* » locaux.

Elle avait apprécié le travail de Leocady, les photos, l'exposition. Mais il lui semblait qu'elle n'avait existé que dans ces courts moments où elle avait, en fait, mal agi, lors de ses deux crimes. Car c'était toujours sur cela que l'on revenait lorsqu'on parlait d'elle, sa vie se résumait à ces deux horribles journées, le meurtre de tonton Issa et celui de son bébé. Et pourtant, si elle n'avait pas commis ces deux crimes, elle serait toujours à Louga, auprès de sa famille d'adoption, à vivre comme une espèce d'automate entre ménage et marché, sans intérêt d'aucune sorte. C'était terrible à penser, mais elle n'avait connu la gloire, enfin elle n'avait été propulsée dans une autre vie qu'à partir du moment où elle avait été reconnue coupable de ces actes horribles. C'est dire qu'avant, elle n'existait pas, n'avait d'importance pour personne, même pas pour son mari qui ne la voyait jamais. Quant à son destin actuel, il ne lui paraissait pas

beaucoup plus brillant. Les articles, les photos ne pouvaient remplacer le bonheur d'être libre et celui d'enfanter dans la joie partagée, dont elle se disait qu'elle ne le connaîtrait jamais.

Depuis quelque temps, ses nuits étaient agitées, encombrées de rêves douloureux, obsessionnels, remplis de bébés qui voguaient dans les airs, entre terre et ciel, comme des petits nuages, des bébés étranges aux yeux grands ouverts, et dont on ne savait pas au juste s'ils étaient vivants ou morts.

Mariama coulait donc des jours sans surprise au camp pénal, sombrant peu à peu dans une profonde dépression qu'elle se gardait bien de montrer, persuadée qu'elle était de n'avoir aucune importance, ni aux yeux des autres mortels ni à ceux de Dieu qui l'avait abandonnée depuis longtemps. Elle le Lui rendait bien d'ailleurs, ayant progressivement cessé de prier et de penser à Lui.

Au mois d'octobre sortit le livre de photos de Leocady sur Mariama, avec la préface de Bokar. Leo en apporta un à Mariama. Elle crut voir pour la première fois depuis fort longtemps une brève lueur de plaisir dans les yeux de la jeune femme, alors qu'elle feuilletait le magnifique ouvrage dont la couverture montrait une Mariama bien plus ronde qu'aujourd'hui, les joues remplies, le ventre serré sous son pagne, le regard sérieux, déjà trop grave pour une fille de son âge. Un regard d'où avait disparu pratiquement toute trace d'insouciance, de gaieté, d'espoir surtout.

Un regard qui équivalait au début d'une longue descente aux enfers.

Mariama prit le livre, qu'elle ne montra qu'à Ndioug, puis le cacha sous le petit coussin qui lui servait d'oreiller, à côté de son poste de radio qu'à vrai dire elle écoutait de moins en moins.

Le surlendemain, alors qu'elle apportait le thé aux prisonnières, après le repas, Mariama, lentement, comme au ralenti, s'immobilisa soudain, quelques mètres avant d'atteindre l'endroit où elle s'arrêtait habituellement. Elle souleva à bout de bras l'énorme et lourde bassine de cuivre qu'elle avait coincée sur sa tête et, dans un mouvement de désespoir sans doute, mais d'une grande précision, planifié certainement depuis longtemps, la retourna, versant sur elle le liquide brûlant et extrêmement sucré. Les cris des femmes à la vue de Mariama hurlant de douleur et tombant sur le sol furent entendus dans tout le quartier. Il paraît que les habitants de Liberté 6 en parlent encore.

Mariama mit trois jours pour mourir, dans d'horribles souffrances, brûlée sur tout le corps et sur le visage au troisième degré. Seuls Leocady et Bokar étaient à ses côtés lorsqu'elle poussa son dernier soupir.

On entendait, au loin, comme une plainte, la voix éraillée de Yandé Codou Sène, la vieille cantatrice séeréer, chanter les louanges de son ami et Président, Léopold Sédar Senghor.

L'hivernage aussi commença sa lente agonie les jours suivants, sans souffrance, comme un apaisement au contraire. Les jours devinrent plus supportables, les soirées fraîches et aérées, de même que les petits matins. Le vent refit son apparition, avec un souffle puissant qu'on avait oublié. La lumière pâle, blanche et brumeuse fit place à une ambiance plus dégagée, à un soleil plus franc, l'humidité disparaissait, l'air redevenait sec, l'hiver s'installait.